

Didier Foucault, *Histoire du libertinage, des Goliards au marquis de Sade*, Paris, Perrin, 2007, 487 p.

Florence Lotterie

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE 2009/1 n° 41**, PAGES CXXXIV À CXXXIV
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707157904

DOI 10.3917/dhs.041.0695ed

Date de mise en ligne : 01/09/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2009-1-page-CXXXIV?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE*

ÉTUDES CRITIQUES

Wolfgang ADAM, Markus FAUSER, Ute POTT (dir.), *Geselligkeit und Bibliothek. Lesekultur im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein Verlag (Schriften des Gleimhauses Halberstadt, Bd. 4), 2005, 331 p.

Les quatorze contributions que réunit ce volume, issues d'un colloque qui s'est tenu à Halberstadt en 2000, étudient les modifications structurelles de la sociabilité intellectuelle allemande, que son intensification à l'époque de l'*Aufklärung* promeut au rang de modèle social de référence tandis que se prépare le « sacre de l'écrivain », en se concentrant sur la place que la lecture, la discussion sur les œuvres littéraires et les écrivains occupent dans différents médias. Cette mutation est examinée bien sûr en particulier dans l'émergence des « cercles de poètes », une des principales formes nouvelles de sociabilité structurant une partie de la vie littéraire du 18^e s. (sont étudiés ici le *Hainbund* de Göttingen, mais aussi le groupe d'amis autour de J. P. Uz, dont l'intérêt pour la littérature, les livres et les bibliothèques constitue le ciment). Mais de nombreuses autres facettes sont explorées aussi, comme la fréquence du motif de la lecture et du « héros lecteur » dans les romans (Marivaux, Rousseau, Goldsmith et Goethe...), ou comme l'incidence de la généralisation de la lecture à voix basse sur le lyrisme, sur les formes de sa pratique sociale ainsi que sur sa structure (nouvelle intégration de la composante musicale). Une autre contribution, consacrée à Bräker, marchand de laine issu de la petite paysannerie piétiste, propose une étude précise et originale sur la relation entre l'état social, l'accès à la culture et les pratiques de lecture : après avoir envisagé d'abord la lecture sous l'angle du *prodesse* caractéristique de son groupe social, il lit bientôt par curiosité et dans un souci largement critique. Plusieurs articles étudient des correspondances. Dans celle qu'entretient Herder avec sa fiancée, les discussions sur des œuvres littéraires, guidées par un constant souci pédagogique de formation du goût et tendu vers un objectif de « connais-toi toi-même », induisent un rapprochement affectif des épistoliers. Parmi les correspondances amicales privées, celles qui sont publiées par leurs auteurs eux-mêmes constituent un objet paradoxal : elles paraissent en effet au moment où l'amitié quitte la sphère publique pour la seule sphère privée et s'affirment, en thématisant un agir social fondé sur la vertu, comme contre-modèles de la mise en scène du privé dans la société de cours. Elles rejoignent en cela les cercles de poètes, qui en affichant des rituels et leur culte de l'amitié, constituent une exhibition de soi interprétée par un des contributeurs comme une réaction de refus face au remplacement de la relation d'homme à homme par une régulation commerciale de la production littéraire et comme une réponse critique à la constitution d'une littérature de grande consommation. L'apparition d'un nouveau type de comptes rendus, plus analytiques mais aussi plus critiques et virulents, dans l'*Athenäum* des frères Schlegel, constitue une autre réaction critique face à l'explosion du marché du livre, qu'on retrouve dans deux textes de Tieck qui mettent

*En raison du très grand nombre d'ouvrages reçus pour recension, il ne nous a pas été possible de publier la totalité des *Notes de lecture* dans ce numéro. Elles seront reportées au numéro 42.

en scène la sociabilité savante du 18^e s. pour montrer les aspects néfastes de tout projet d'instrumentalisation de la littérature. Un autre article étudie comment Sophie von La Roche enseigne dans sa revue *Pomona* aux filles l'art de bien lire, loin de toute « fureur de lire », et une longue et belle étude est consacrée à la réception italienne de la littérature allemande, qui s'intensifie dans les années 1770, autour A. de Giorgi Bertola et de l'abbé Amaduzzi (un personnage aussi intéressant que totalement négligé), et montre que la littérature idyllique (Gefßner, traduit par Bertola) contribue à construire le modèle d'un *letterato buon cittadino*. Un bel ouvrage qui réunit des études sur des objets neufs et des analyses originales de faits connus.

Gérard LAUDIN

T. ARTEMIEVA, A. ZLATOPOLSKAYA, M. MIKECHIN, A. TOSI, *A. M. Bieloselsky-Bielozersky et son héritage philosophique* [A. M. Bieloselskii-Bielozerskii i ego filosofskoe nasledie], S.-Petersbourg, Centre d'histoire des idées de S.-Petersbourg, 2008, 200 p. + 20 ill.

Ce livre rassemble quatre études sur la vie et l'œuvre d'un des plus éminents représentants de la pensée philosophique russe du 18^e s. – prince Alexandre Mikhailovitch Bieloselsky-Bielozersky (1752-1809), dont l'héritage reste encore mal étudié et méconnu même pour les spécialistes. Ce sujet est analysé à partir des problèmes fondamentaux de la méthodologie des études historico-philologiques sur la noblesse russe (M. Mikechin). La vie et l'œuvre de prince Bieloselsky-Bielozersky sont présentées par T. Artemieva comme un exemple de formation du type du noble-intellectuel en Russie du 18^e s. L'influence de Jean-Jacques Rousseau dans les écrits littéraires et philosophiques de prince sont rédigés en russe et en français et leur correspondance constitue le sujet de l'article de A. Zlatopol'skaya. A. Tosi examine la vie et l'œuvre de la fille de prince Bieloselsky-Bielozersky, la fameuse poétesse de la première moitié du 19^e s. Zinaïde Volkonskaya, dont le salon fut un centre important de la vie littéraire et culturelle russe à l'époque. On apprécie également dans ce recueil les annexes qui comprennent les travaux du prince, dont une grande partie sont traduites en russe pour première fois : lettres de Rousseau, Marmontel, Thiébeault, etc., au prince, ainsi que les commentaires par I. Kant sur le traité « Dianologie », et les poèmes en vers de Voltaire et de Rousseau consacrés à cette éminente personnalité russe du 18^e siècle.

Angéline VATCHOVA

Gilles BARROUX, *Philosophie, maladie et médecine au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008, 445 p.

Peut-on parler d'une Médecine en tant que système cohérent et unique au 18^e siècle? Et quel est le poids du siècle des Lumières dans l'histoire de la médecine? C'est à partir de ces deux questions très débattues que l'auteur montre, à travers une lecture attentive du corpus médical de cette époque, les liaisons de la médecine avec d'autres disciplines, dans le cadre d'une anthropologie aux multiples facettes. En effet, le 18^e s. marque le triomphe de la multiplicité de théories médicales et de leur conflictualité au détriment d'une unité systémique; c'est la raison pour laquelle la médecine des Lumières a été définie précisément une « somme » éclectique. Pourtant, l'auteur relève un certain nombre de « résonances » philosophiques, politiques et sociales majeures qui commencent à affleurer à cette période, mais qui ne se manifesteront dans toute leur force qu'au siècle suivant. Le 18^e s. représente, sous ce profil, une époque de passage et de transition pour la médecine, qui ne cesse de réfléchir sur son propre statut épistémologique, sur les critères à suivre dans la lecture du corps malade et de la maladie, sur les limites et sur les responsabilités de la science médicale face à l'individu et à la communauté. Au demeurant, ce questionnement soulève bien de difficultés qui dépassent le seul champ de la médecine pour s'étendre à d'autres régions du savoirs. C'est à la philosophie, d'une manière générale, que l'on fait référence quand on traite du caractère empirique de la médecine, c'est-à-dire du rôle et des limites de l'expérience

dans ses pratiques. Mais encore se rendait indispensable un réglage juridique de cette expérience – comme l’atteste l’Édit de Marly promulgué par Louis XIV en 1707, et que l’auteur reproduit en annexe (p. 377-385) – pour conjurer les risques de la pratique aventurière et hasardée des charlatans, sans pour autant porter atteinte à la nature expérimentale de la médecine. À cet égard, le débat au 18^e s. autour de l’inoculation de la petite vérole est parfaitement révélateur du conflit entre d’un côté l’exigence d’innovation liée à l’expérimentation (dans ce cas, une expérimentation tout à fait paradoxale, essayant de guérir une maladie à travers la maladie elle-même), et, d’un autre côté, la crainte d’un basculement vers l’inconnu, susceptible de mettre en danger la vie du malade. L’effort de rationalisation qui caractérise le progrès de la médecine à cette époque se mesure également, d’après l’auteur, à la lumière de significatives nouveautés « médicales » dont l’application ne concerne plus seulement l’individu, mais prend désormais en considération la guérison du corps social tout entier. Aux règles traditionnelles de soin personnel se joignent de considérables réformes pour l’hygiène publique (réorganisation des espaces urbains, contrôle des aliments, étude des conditions des travailleurs, etc.), qui favorisent la prévention d’épidémies tout comme l’amélioration des conditions communes de vie.

Piero SCHIAVO

Rodolphe BAUDIN, Simone BERNARD-GRIFFITHS, Christian CROISILLE et Elena GRETCHANAIA (éds), *Exil et épistolaire aux XVIII^e et XIX^e siècles. Des éditions aux inédits*, Clermont-Ferrand, Presses de l’Université Blaise Pascal (Coll. « Cahiers d’études sur les correspondances des XIX^e et XX^e siècles »), 2007, 338 p.

Réunion des actes d’un colloque organisé en 2003 à l’Université de Clermont-Ferrand sur la question de l’exil au tournant des Lumières, cet ouvrage, né d’une journée d’étude franco-russe, rassemble à la fois des contributions scientifiques et des correspondances inédites. Il s’agit de cerner les spécificités de l’écriture épistolaire lorsqu’elle naît d’un déracinement, qu’il soit consécutif de la Révolution – dans le cadre du phénomène général de l’émigration – ou issu d’un exil volontaire. Organisé chronologiquement, de la fin des Lumières jusqu’à la Révolution puis au 19^e s., ce volume respecte aussi la diversité géographique des épistoliers présentés. Louise d’Épinay y côtoie Frédéric Grimm, Xavier de Maistre, Sénac de Meilhan et M^{me} de Staël, avant que la parole ne soit donnée à Alexandre Radichtchev, aux patriotes italiens du « Risorgimento » et aux lettres suédoises d’Ida Lindgren. Cette amplitude à la fois chronologique et spatiale souligne le caractère universel de l’exil, quels que soient les motifs qui président à son expérience. Unis par un sentiment de douleur et de frustration, les protagonistes analysés ici relèveraient d’une même « poétique de l’exil épistolaire » (p. 9). Caractérisée, d’une manière générale, par une volonté de compenser dans l’écriture la perte imposée par le déracinement, la correspondance d’exil apparaît comme un espace de représentation et de stratégies. Le moi, affaibli par la remise en cause de son identité, y cherche une nouvelle légitimité qui suppose le concours du destinataire et la possibilité, souvent délicate, de faire parvenir la lettre à bon port. Les angoisses personnelles ne se dissocient pas des tensions politiques ni des enjeux de pouvoir, surtout lorsque les lettres émanent de figures aussi célèbres que La Fayette ou le père Edgeworth, dernier confesseur de Louis XVI. À ces dispositifs de circulation et de captation du lecteur s’ajoutent, dans bon nombre de lettres, la quête d’un rapport apaisé à l’espace et au temps. Qu’il se présente sous les traits du Juif errant (Grimm) ou comme le jouet d’une souveraine Providence (Edgeworth), l’exilé forge une fable plus qu’il ne retrace les circonstances exactes de son exil. La question se pose alors de l’ambivalence du déracinement : tantôt vécu sur un mode crépusculaire, tantôt promesse d’une liberté nouvelle, il inscrit ses protagonistes dans une dimension mythique et transforme la correspondance en modèle littéraire. Le roman y côtoie l’histoire sans que les frontières se dessinent clairement ni que le proscrit choisisse son rôle, de l’élus ou du « paria ». Cet ouvrage tente ainsi d’éclairer les problématiques de

l'exil en le présentant sous un éclairage très divers. Les conditions du retour, la possibilité d'envisager un avenir et de s'affranchir de la nostalgie, la quête d'une identité, traversent la plupart des contributions et soulignent l'importance capitale de cette période dans l'histoire des idées. Il est cependant à regretter que les pages consacrées à l'émigration ou aux romans de la période révolutionnaire soient les moins convaincantes du recueil. Sénac de Meilhan, M^{me} de Staël et Chateaubriand auraient certainement mérité une étude plus à la hauteur du rôle majeur qu'ils jouent dans cette écriture du déracinement.

Stéphanie GENARD

Bertrand BINOCHÉ, Jean-Pierre CLÉRO (dir.), *Bentham contre les droits de l'homme*, avec des contributions d'Étienne BALIBAR et Michel TROPER, Paris, Presses Universitaires de France (« Manuels Quadrige »), 2007, VIII + 280 p.

Ce volume réunit sous un seul titre une traduction inédite par J.-P. Cléro et B. Binoché d'un texte de Bentham, *L'Absurdité sur des échasses ou La Boîte de Pandore ouverte*, la réédition d'un essai de B. Binoché, *Critiques des droits de l'homme* (PUF « Philosophies », 1989) et deux essais par M. Troper et É. Balibar, « Le positivisme et les droits de l'homme » et « De la critique des droits de l'homme à la critique des droits sociaux ». Chacune de ces sections est un projet à soi seul, mais le lecteur suivra aisément le projet intellectuel général. Le plus simple pour le décrire est de définir l'utilitarisme, qui ouvre le volume, comme la volonté de substituer l'utilité collective au droit naturel. Dès 1795 en particulier, Bentham attaque farouchement les Déclarations des droits de l'homme formulées dans ce même langage du droit naturel. Il n'est pas seul et les diverses attaques sont même particulièrement hétérogènes. Dès lors, l'examen de toutes les alternatives au droit naturel s'impose, qu'il s'agisse des 18^e et 19^e s. (B. Binoché) ou des 20^e et 21^e s. (M. Troper et É. Balibar). Mais si le lecteur, à la vue du titre, imagine que Bentham lui-même est le fil directeur de l'ouvrage, il sera déçu. L'appréhension des critiques des droits de l'homme à partir de la critique benthamienne vise bien plutôt à sortir de l'alternative illusoire entre droit naturel et histoire. La traduction inédite de *Nonsense upon stilts or Pandora's Box opened...* s'appuie sur le manuscrit de 1795 (Oxford University Press, 2002). C'est dire que cette traduction s'arime au travail collectif entrepris pour une édition scientifique de l'œuvre complète de Bentham, entreprise dans laquelle les versions françaises de cette œuvre occupent une place toute particulière, pour avoir parfois, comme c'est le cas ici, fourni au public la toute première publication des œuvres de Bentham. La traduction des versions originales, qui offre un autre objet à la recherche que les versions françaises princeps, devrait susciter des travaux à la hauteur du chantier ouvert par l'édition anglaise. Les auteurs n'en sont pas à leur première contribution à cette entreprise et J.-P. Cléro en a offert nombre d'autres depuis le *Fragment sur le gouvernement* en 1996. L'ajout à cette traduction d'une comparaison de la critique benthamienne avec les critiques contemporaines et ultérieures est l'occasion de la réédition du travail de B. Binoché. La comparaison est faite selon une méthode complexe rapprochant non pas des systèmes terme à terme, ou des positions idéologiques les unes des autres pour constituer des camps (« Lumières », « Contre-Révolution » par exemple), mais suivant un motif, ce que B. Binoché appelle dans ses autres travaux un « schème ». En effet, si l'« *équivocité politique* du refus des droits de l'homme dans la première moitié du 19^e siècle » (p. 3) est grande, qui regroupe des partisans de l'individu, du peuple, de l'utilité avec ceux de la tradition, de la famille ou de la providence, leur rapprochement et la démarche de philosophie comparée sont autorisés par leur partage du concept opératoire, ou schème, de la « *continuité* », autre mot pour la « durée dont les concepts formels des droits de l'homme ne peuvent prétendre faire 'table rase' sans qu'il en résulte fatalement un nouveau despotisme » (p. 127). L'apport de l'essai est ainsi au moins autant doctrinal, sur la teneur de ces positions philosophiques continuistes et hétérogènes, ou sur la validité ou l'invalidité des frontières géographiques et temporelles (y a-t-il une « Europe » et *a fortiori* une Europe « des Lumières » ou de la

« contre-Révolution » ?), que méthodologique, sur la démarche comparatiste en histoire de la philosophie. L'apport des deux dernières contributions est une stimulante incitation à reprendre les questions ouvertes. Par différence avec la critique utilitariste du droit naturel qui implique une négation des droits de l'homme, M. Troper montre que toute critique du droit naturel n'est pas condamnée à être rejetée au motif de l'impératif moral de préservation des droits de l'homme. Une épistémologie juridique positiviste en particulier est compatible avec les droits de l'homme, à condition d'une prise en compte empirique de la « positivation » de ceux-ci, ainsi que de leur instrumentalisation au service de la défense de l'État démocratique. Faisant retour sur l'histoire retracée, É. Balibar montre que l'équivoque politique des opposants aux droits de l'homme s'enracine dans l'instable articulation de liberté et d'égalité que représentent les droits de l'homme eux-mêmes.

Sophie AUDIDIÈRE

Marie-Françoise BOSQUET, *Images du féminin dans les utopies françaises classiques*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007, 451 p.

De Foigny à Sade, l'auteur propose un parcours dans quelques textes posés comme « utopiques » orienté par le souci de s'inscrire dans l'actualité scientifique des études féminines en apportant un éclairage particulier à la question de la « querelle des femmes ». Sans revenir, faute de place, sur la définition choisie de l'utopie, suffisamment large pour permettre d'accueillir un corpus à maints égards hétéroclite, posons l'objet : montrer en quoi la représentation utopique modifie significativement le « discours sur le féminin » (p. 4), formule désignant de fait dans l'ouvrage une « féminité » saisie à partir de deux figures présentées successivement : « la mère » et « l'amante ». Se justifiant, dans une première partie, du choix générique ayant présidé à la constitution du corpus (la fiction proprement littéraire), l'auteur s'y demande en préalable comment la « forme littéraire » de l'utopie influe sur la représentation de ces deux figures données comme prioritaires en ce qu'en régime utopique, le danger de perturbation passionnelle propre à la femme est saisi à partir de sa double fonctionnalité érotique et reproductrice. La méthode postule qu'il convient donc d'y saisir le partage entre manifestations positives et manifestations négatives de la « féminité » ; la maternité permettrait ainsi d'en distribuer, en utopie, des traits plutôt « eutopiques » (sauf chez Sade et dans l'hermaphrodisme, abordé à juste titre) tandis que l'amante supporterait tout entière la part « dystopique ». En soi discutable – d'autant qu'on a souvent du mal à savoir si ces dichotomies relèvent d'une axiologie propre à l'univers fictionnel du monde utopique, à l'auteur du texte ou à celui du présent ouvrage – cette approche suppose donc qu'on peut réduire la « féminité » à ces deux rôles de « mère » et « d'amante ». En outre, les disjoindre dans le plan conduit parfois à des lectures monologiques (Julie, par exemple, peut-elle vraiment être envisagée comme mère sans l'être dans le même temps comme amante ?). L'opération de réduction du féminin est d'abord tributaire de l'idéologie des textes, de leur temps et de leurs auteurs. Cette assignation à un « ordre du discours » des œuvres choisies n'est pourtant abordée frontalement qu'en conclusion, ou lorsque l'écrivain en question ne permet décidément pas d'éluder le problème : ainsi de Sade, ici présent pour *Aline et Valcour*, mais on se demande pourquoi Rousseau et le rousseauisme ne sont pas remis de manière critique en perspective, carence qui manifeste notamment ses effets dans le traitement des *Gynographes* de Rétif de la Bretonne. La thèse, en dépit de sa remarquable ambition, semble tenir tout entière sur l'idée que l'utopie est structurellement gynophobe, mais elle a pris appui sur des textes d'auteurs masculins bien particuliers dont elle n'interroge pas la position : une approche plus efficace du sujet aurait sans doute consisté, ici, à envisager le mode d'articulation imaginaire du féminin/choix de dispositifs utopiques comme révélateur (il n'aurait ainsi pas été inutile de convoquer Diderot autrement que latéralement). Une incursion chez les femmes (pourquoi pas, tant qu'à évoquer, via *La Colonie* de Marivaux, le théâtre, relire les *Amazones* de M^{me} du Bocage,

par exemple?) ou chez des auteurs qui saisissent la figure féminine en utopie comme figure organisatrice, soucieuse de produire un autre cadre à la différence des sexes en l'inscrivant dans une visée politique (dimension tout à fait absente du présent livre dans lequel la « mère » et « l'amante » restent des types fonctionnels assez figés) aurait nuancé les attendus d'une enquête qui se conclut en faisant une large place à l'hypothèse selon laquelle « l'utopie préfère la tenir à l'écart des fonctions de pouvoir tandis qu'elle la confie à des hommes » (p. 420). Quid de la législatrice américaine des *Aventures du chevalier Beauchêne* de Lesage, elle-même souvenir probable de l'épisode Abaqui de *Cleveland*, où Fanny laisse paraître, entre l'amante et la mère, la philosophe en quête de rapports horizontaux avec l'homme? Mais c'est peut-être justement faute de pouvoir saisir la dimension *politique* du sujet que la méthode adoptée aboutit à reconduire, sur un mode plus descriptif que critique, les figures de femme « faible » dont Pierre Fauchery avait naguère proposé le navrant relevé dans sa grande thèse sur la destinée féminine.

Florence LOTTERIE

Pascal BRIOIST, Hervé DRÉVILLON, Pierre SERNA, *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne (XVI-XVIII siècle)*, Paris, Champ Vallon, 2008 [2002], 515 p. + bibliographie et index.

La réédition de cet ouvrage, passant de la collection baptisée « Époques » de Champ Vallon (2002) à la collection « Les classiques de Champ Vallon » (2008), vient rendre plus accessible au lecteur un livre aussi passionnant que documenté et érudit. Construit sur des sources d'archives de large amplitude (dont les rapports de médecins légistes, permettant reconstitution des combats par leurs traces), il ne prend pas pour objet un discours sur le duel, même s'il l'intègre évidemment, mais une réalité de l'acte (« dans sa nudité tragique, le passage à l'acte, le geste de mort qu'est le coup d'épée »), tout ce qui est tu, oublié ou camouflé par le discours, afin d'élaborer l'« histoire culturelle » d'une pratique meurtrière qui fut longtemps au cœur de la société française, avant de s'éteindre au début du 20^e s. (balayée par plus fort qu'elle, c'est-à-dire d'autres violences). Les auteurs ont pour objet de montrer comment l'élaboration d'un savoir-tuer va de pair avec une sociabilité raffinée, et comment la violence viscérale, celle du combat où l'on supprime l'autre par la mort, cultivée et reflétée par une durable « fascination mortifère », loin de constituer un résidu de barbarie et d'archaïsme au sein d'une culture évoluée, a été secrétée et consolidée par cette culture.

Claude RÉTAT

Mathieu BRUNET, *L'Appel du monstrueux. Pensées et poétiques du désordre en France au XVIII^e siècle*, Louvain-Paris-Dudley, Éditions Peeters, 2008, 283 p. + bibliographie, index, planches.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, prend pour objet la façon dont l'appellation et la métaphore de « monstre », en littérature, ont évolué à mesure qu'évoluait la représentation du monstre procurée par la science. Il s'agit donc de cerner le lieu d'une pensée de la nature qui est à la fois en littérature et en science. Mathieu Brunet présente cette « interférence » de deux champs, ou plutôt cette coalescence, scientifico-littéraire, d'une pensée de la nature, à la fois provoquée par la question du monstre à prendre position (doctrinalement, théoriquement), et stimulée, par sa propre lecture du monstre, à se constituer en une certaine pratique d'écriture, la fameuse « imitation de la nature » étant bien entendu soumise aux représentations de cette nature. Partie d'un usage conventionnel (qui renvoie aux chimères et au topos horatien), la métaphore du monstre se recharge au 18^e s. : « l'évocation du monstrueux pour désigner le désordre (esthétique et notamment littéraire) constitue au 18^e s. une métaphore pleine, chargée de sens et de références précis et concrets, qu'elle a partiellement perdus aujourd'hui, et qu'elle n'avait pas encore » du temps de Sorel. À partir de cet angle d'attaque, l'usage du « monstre » au 18^e siècle, l'auteur nous présente

donc l'histoire d'une pratique d'écriture, ne relevant pas à proprement parler d'une théorie littéraire, mais plutôt « appel » de l'informe, de l'illisible, du décousu, de l'hors-norme, en même temps exacerbation d'une pensée de l'acte de création ou de gestation de l'œuvre, l'œuvre cherchant à adhérer à un désordre placé au cœur de l'ordre vivant. Diderot, Marivaux..., mais aussi l'abbé Bordelon et son Monsieur Oufle (le fou), le chevalier de Mouhy, Delisle de Sales, Restif de la Bretonne, Chassignon l'apôtre de l'« extravaguer » et du monstre en écriture... nourrissent la démonstration, aussi documentée qu'elle est agréable à lire.

Claude RÉTAT

Frédéric CAILLE, *La Figure du Sauveteur. Naissance du citoyen secourreur en France 1780-1914*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 319 p. + 45 illustrations.

Voici un excellent livre sur un sujet qui aurait pu sembler austère. L'auteur étudie la façon dont une société repère, récompense et célèbre dans la presse les circonstances au cours desquelles un individu prend le risque d'exposer sa vie pour secourir celle d'autrui. Tout ceci prend sens dans un contexte historique précis qui est celui des Lumières, et suit tout au long du 19^e s. une série d'évolutions liées aux transformations sociales et politiques. C'est surtout dans les dernières décennies du 18^e s. que la figure du sauveur se constitue. Elle est liée à la sécularisation de la bienfaisance et à la mise en place progressive, par les élites éclairées, d'un véritable catéchisme laïc des grands hommes. C'est en effet le moment où une nouvelle morale civique se construit, nourrie des idées rousseauistes de contrat social et d'égalité. Donnant toute son importance au dévouement des individus, quelle que soit leur origine sociale, elle valorise l'action d'éclat et le courage physique. C'est dans ce contexte qu'est créé le prix Montyon en 1782, récompensant l'excellence civique individuelle. D'autres actions comme celle de Philippe-Nicolas Pia, pharmacien et échevin, qui organise à Paris le premier service de secours publics et de sauvetage des noyés, s'inscrivent dans la même ligne. Au 19^e s., l'imagerie et la presse populaire, canards, almanachs, journaux à large diffusion comme le *Petit Journal*, donneront un très large écho à ces questions, au moment où le rôle du sauveur se professionnalise et relève de plus en plus de l'État : les nouveaux héros de la littérature populaire deviennent alors les gendarmes et les sapeurs-pompiers, remplaçant les brigands du 18^e siècle.

Lise ANDRIES

Joël CASTONGUAY-BÉLANGER, *Les Écarts de l'imagination. Pratiques et représentations de la science dans le roman au tournant des Lumières*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, 365 p.

S'intéressant au roman du tournant des Lumières en tant qu'instrument de vulgarisation, espace de légitimation et laboratoire de l'imaginaire pour la science de son temps, Joël Castonguay-Bélanger s'interroge, par ce biais, sur l'alliance entre les écrivains et les savants. Alors que les savants veulent imposer un nouvel esprit scientifique, les écrivains lui donnent une place privilégiée dans un corpus de « romans scientifiques » que l'auteur rassemble et analyse. Cependant, dans le premier chapitre, il apparaît que le statut de l'imagination est ambiguë dans cette alliance, du fait que le romancier tend d'abord à privilégier des théories générales au détriment de connaissances précises, au risque de la rupture avec l'homme de science. Ainsi le second chapitre précise le rôle vulgarisateur du romancier, tout en marquant sa visé idéologique, à l'exemple de l'abbé Barruel dans *Les Helviennes* qui met la « saine physique » au service de la foi. L'engagement de l'écrivain du côté de la science témoigne aussi d'un effort pour intervenir dans le champ des représentations, au-delà donc de l'évidence des faits, avec l'intervention controversée de Charles de Villers dans son petit traité de magnétisme (*Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 1779). Plus avant, l'auteur montre, dans le chapitre suivant, que « le regard des romanciers révèle quelque

chose des conditions épistémologiques et de l'imaginaire qui ont présidé aux discussions scientifiques et philosophiques » (p. 169), ainsi en est-il des questions en matière de génération qui relèvent au départ du mystère de la nature. Le thème des « voyages extraordinaires » qui occupe le quatrième chapitre nous introduit ensuite dans le monde des machines imaginaires à la conquête du ciel, en liaison avec l'enthousiasme et l'exaltation d'imagination qu'inspirait l'aérostat chez les physiciens. Mais le ton des romanciers demeure ici fort léger à l'exemple de *Le Retour de mon pauvre oncle, ou Relation de son voyage dans la Lune* (1784). Il convient alors de terminer ce tour d'horizon par la manière dont les écrivains font des portraits de savant, à vrai dire fort ambigus tant la représentation du savant oscille entre la figure du savant fou et la figure de l'idéaliste. L'auteur note ainsi que « Derrière ses portraits contradictoires, le personnage du savant apparaît surtout comme un révélateur des tensions esthétiques qui habitent le roman au tournant des 18^e et 19^e s. » (p. 203), car tel est bien le rôle de l'homme de lettres d'instaurer la place de la vérité subjective dans la hiérarchie des savoirs, en présentant une représentation plutôt désenchantée du savant à la poursuite chimérique de la connaissance positive.

Jacques GUILHAUMOU

Christophe CAVE et Simon DAVIES (éd.), *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, XVIII^e-XX^e siècles*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2008, 478 p.

Serait-ce la revanche de Voltaire sur Rousseau, un nouvel épisode de la bataille qui oppose les deux grands hommes des Lumières ? Il est certain en tout cas que Voltaire fait récemment une entrée fracassante dans le domaine, jusqu'alors presque exclusivement rousseauiste, de l'écriture autobiographique. Jean Goldzink a proposé en poche une édition remarquée des *Écrits autobiographiques* (GF, 2006), et, en attendant l'approche critique qu'en prépare André Magnan, cette belle livraison des SVEC permet de faire un premier bilan de l'espace biographique qu'investit Voltaire. Le propos est large, dans son extension générique et chronologique : il ne s'agit rien de moins que rendre compte de la manière dont on a parlé de Voltaire du 18^e s. à nos jours, sans faire double emploi avec les *Visages de Voltaire (XVIII^e-XX^e s.)* de R. Trousson (Paris, 2001). L'intérêt de ce parcours réside en particulier dans l'évaluation de la façon très originale qu'a Voltaire d'occuper l'espace biographique, en déplaçant certains paradigmes convenus : quand il écrit sur lui-même, c'est dans une forme distanciée, recourant sans complexe à la troisième personne, mais à forte teneur polémique qui lui permet de régler ses comptes ou d'anticiper les attaques futures ; et quand on veut décrire l'homme, le récit sur Voltaire échappe difficilement à l'apologie du grand philosophe ou, à l'inverse, à la recherche complaisante des mesquineries d'un impie. Ce qui est certain, c'est que le personnage excite l'art de la mise en scène, pour ou contre, et constitue de ce fait un bon révélateur des difficultés mêmes de toute entreprise biographique : c'est ce que souligne l'introduction (Ch. Cave), remarquablement problématique, qui, pour une fois dans un recueil d'articles, mérite pleinement le détour. Ainsi certains épisodes phares de la légende voltairienne retrouvent une épaisseur interprétative que la vulgate leur avait ôtée : c'est le cas aussi bien de la bastonnade (H. Duranton), de l'avarie de Francfort (Ch. Mervaud) que des années de Cirey (N. Cronk). Les intermédiaires que constituent les secrétaires sont bien mis en valeur, bien qu'un peu abstraitement (D. Ribard) ; de même une grande référence comme Condorcet aurait mérité un traitement plus abouti (Ch. Coutel). On appréciera en revanche l'attention aux formes inattendues du discours biographique comme le théâtre, avec Cloots (Y. Citton) ou un metteur en scène contemporain (H. Loichemol), mais aussi le cinéma (D. Reynaud) et les récits fallacieusement populaires (H. Mason) ou scolaires (B. Bomel). Bref, vingt-huit contributions nécessairement inégales mais dont la réunion apporte un éclairage des plus stimulants. La vie de Voltaire, écrasée parfois par l'achèvement érudit de *Voltaire en son temps*, reprend ici du relief.

Alain SANDRIER

Isabelle CHANTELOUBE, *La Scène d'énonciation de Jean-Jacques. Étude des dispositifs énonciatifs dans les incipit des œuvres de Rousseau*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitièmes siècles »), 2007, 504 p.

L'auteur nous propose une lecture pragmatique de l'œuvre de Rousseau. En s'appuyant sur le concept de « scène d'énonciation » (D. Maingueneau), elle a l'ambition de dépasser les contradictions apparentes du philosophe et de comprendre comment les énoncés rousseauistes sont liés à la mise en place d'un dispositif énonciatif original, c'est-à-dire au choix d'un « cadre scénique », le discours rhétorique antique, destiné à délivrer un message de vérité et d'exercer une action sur le public hors de la République des Lettres. La rhétorique est ainsi appréhendée comme le genre unique dont relève toute l'œuvre de Rousseau, tribun travesti en romancier qui renoue avec l'accent poétique, c'est-à-dire lyrique, du langage primitif. La première partie de cette étude est centrée autour du discours, appréhendé comme « système d'énonciation », puis comme « genre littéraire », enfin comme « mode d'expression primitif » ; la seconde est consacrée à l'étude de l'*ethos* (dans les discours mais aussi dans le *Contrat social*, *Émile*, *Julie*, les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries*) et à celle du destinataire.

Nicolas VEYSMAN

Frédéric CHARBONNEAU, *L'École de la gourmandise de Louis XIV à la Révolution*, Paris, Desjonquères (Coll. « L'esprit des lettres »), 2008, 179 p.

Si le vœu ardent du regretté Lionel Poilâne avait été exaucé, une bulle du Saint-Siège aurait extirpé la gourmandise de la liste des péchés capitaux. Charbonneau l'aurait certainement secondé. Son *École de la gourmandise*, où érudition et ludisme se relayent, s'agence en trois phases (« La dépouille d'Apicius », « Poétique du livre de recettes », « L'apothéose du mangeur »). Ces phases, sans être chronologiques, font néanmoins ressortir l'acheminement accidenté du monde de la gourmandise de l'ignoble au noble et montrent comment et pourquoi elle peut enfin accéder au cénacle des beaux arts et se faire respecter à part entière. Ce tracé n'est pas nouveau en soi mais l'intérêt du livre va au-delà de ce discours. Il réside dans l'étonnante richesse et variété des passages cités pour étayer les arguments de l'auteur. Ces passages débordent souvent le cadre chronologique indiqué et soulignent, si besoin est, jusqu'à quel point la gourmandise et les plaisirs de table ont de tous temps et de toutes manières été inscrits en écriture. Il y a enfin la réflexion, voire la méditation de l'auteur face à son sujet, ce qui donne à cette *École* une dimension philosophique. C'est fort ragoutant !

Béatrice FINK

Andrew H. CLARK, *Diderot's Part*, Hampshire (GB)-Burlington (USA), Ashgate, 2008, 232 p.

La plus magistrale exploration de la pensée de Diderot a été construite, au cours des quarante dernières années, par un philosophe qui paraît ne l'avoir jamais lu de très près et qui n'a jamais publié un seul article sur lui : Gilles Deleuze. C'est pourtant à *travers* les ouvrages et les cours de Deleuze que l'ontologie, la physique, la physiologie, l'anthropologie et l'esthétique de Diderot peuvent nous apparaître aujourd'hui avec le plus de clarté, de force et de pertinence. Andrew H. Clark, assistant-professeur de littérature française à Fordham University (New York), l'a parfaitement compris. Il nous apporte le premier grand ouvrage critique construit sur un tel étayage de Diderot sur Deleuze. *Diderot's Part* fonde son geste interprétatif sur un déplacement originel : contrairement à des générations critiques antérieures qui ont tenté de mettre en lumière ou de résoudre les *contradictions* (apparentes) de Diderot, il s'agit ici de recadrer l'interprétation à partir d'une approche deleuzienne sensibilisée à l'interpénétration constante des jeux de *différences* et de *répétitions*. Le livre propose un parcours en *quatre temps*. Une longue introduction est consacrée à repérer et à thématiser les phénomènes de répétition dans le théâtre et le discours dramaturgique

de Diderot : la nature et la scène y apparaissent comme des lieux d'interaction d'une multiplicité de forces, dont les textes tentent d'esquisser les interconnexions principales, faites de disruptions et de réajustements constants. Un premier chapitre inscrit cette vision de la nature dans le cadre des discours physiologistes dont s'est inspiré Diderot. On suit ainsi la genèse des notions d'irritabilité, d'élasticité, de sympathie, de continuité et de fibre, ainsi que leur intégration par Diderot au sein d'une « poétique de la physiologie » (p. 84). Un deuxième chapitre se confronte à la question centrale du rapport du tout et des parties : le jeu des convenances, rébellions, résistances, consonances et résonances débouche sur la suggestion (excellente) d'aller chercher dans le concept deleuzo-bergsonien d'*image-mouvement* la clé à la fois d'une esthétique et d'une ontologie de l'immanence. Enfin, le dernier long chapitre se concentre sur la notion de dissonance, qui donne le modèle structurant de la façon dont s'agencent le tout et les parties dans l'univers diderotien : « *Diderot utilise la dissonance pour mener une enquête au cœur de l'unité elle-même. Pour lui, la dissonance ne permet pas le retour du même, l'affirmation d'un logos; elle nous contraint plutôt à ré-imaginer et à refigurer l'unité. Même si la dissonance est affirmation d'unité, c'est pour Diderot une unité qui relève du devenir, c'est un tout changeant revigoré par l'autonomie relative de ses parties* » (p. 136). Avec ce dernier chapitre magistral, l'auteur, qui réfléchit par ailleurs de façon bien plus large aux rapports entre écriture et musique, nous fait revisiter aussi bien le discours musicologique que Diderot met en scène à travers Bemetzrieder que la métaphorisation et « *cross-mappings* » dont fait l'objet la dissonance dans les grands textes canoniques (*La Religieuse*, *le Rêve*, *le Neveu*). Même si son étude aurait pu bénéficier du beau livre de Caroline Jacot-Grapa sur *l'Homme dissonant au 18^e siècle* et des travaux de Gerhard Stenger sur la complexité (dans *Nature et liberté chez Diderot*) – nul ne peut avoir lu le *tout* de la critique diderotienne, dont les *parties* sont heureusement (presque) infinies! –, il assied son travail sur une quantité impressionnante d'articles spécialisés, de grands ouvrages critiques (Walter Rex, Pierre Saint-Amand, Pierre Hartmann et Colas Dufflo) et de perspectives philosophiques très éclairantes. Comme tout grand livre, il sait tirer de Diderot des enseignements essentiels pour l'ensemble du 18^e s. ainsi que pour ses enjeux toujours actuels : « les diverses figures de parties autonomes dans les textes de Diderot – dramatiques, physiologiques, musicales ou artistiques –, ainsi que leur dissonance nous poussent à interroger la nature de toutes les associations qui constituent des tous, et en particulier de celles dans lesquelles les tous fixent la signification en faisant référence à des identités, par la mythologisation, fétichisation et pathologisation des parties. [...] Les Lumières doivent toujours relever du devenir, et jamais d'un système, de la raison ou de la simple somme de leurs parties » (p. 205). La belle conclusion de ce beau livre ouvre tout un programme de réflexion et de recherche...

YVES CITTON

Marco CICCHINI, Michel PORRET (éds), *Les Sphères du pénal avec Michel Foucault*, Lausanne, Antipodes, 2007, 303 p.

Divisé en trois sections, ce volume collectif rassemble dix-neuf communications présentées en février 2006 lors d'un colloque international organisé par l'Université de Genève, en partenariat avec l'International Association for the History of Crime and Criminal Justice (IAHCCJ), sur le thème : « 30 ans après *Surveiller et punir* de Michel Foucault : repenser le droit de punir ». Sans négliger aucune des quatre grandes thématiques analysées par l'auteur de *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1975) : le « supplice », la « punition », la « discipline », la « prison », le recueil propose, d'une part, un vaste ensemble de lectures critiques et de « nouveaux chantiers de l'histoire du droit de punir », et, d'autre part, un complexe de réflexions portant essentiellement sur le cadre pénitentiaire et les usages carcéraux d'aujourd'hui. De l'ancien « éclat des supplices » jusqu'à la formation et à la généralisation du système carcéral, c'est toute la réflexion de Foucault sur la genèse de la

prison moderne et sur l'actualité des notions de discipline, panoptisme, gouvernementalité, qui est interrogée par des historiens et des sociologues. Trois contributions en particulier s'attachent à repenser la considération foucauldienne de l'histoire de la pénalité au 18^e siècle. Dans une étude passionnante intitulée : « À la une de *Surveiller et punir* : l'anachronisme du supplice de Damiens », M. Porret revient sur le châtement effroyable infligé au régicide François Damiens, coupable du crime atroce de lèse-majesté humaine et divine, et donc torturé, brutalisé et « tiré par quatre chevaux » le 2 mars 1757 au cours d'une exécution publique fort mal administrée par le bourreau. Déplaçant la perspective du discours normatif à la pratique judiciaire, l'affaire Damiens apparaît comme un cas très malheureux de « bricolage pénal » et de « dérapage suppliciaire ». En effet, en dépit de l'usage outrancier des supplices que Foucault semble dénoncer, le calvaire de Damiens se laisse expliquer par « la rareté du démembrement pénal qui est devenu anachronique dans la pratique pénale au temps des Lumières » (p. 117-118). Tout aussi éclairant et bien documenté que le précédant, l'article de L. Loiseau, « Foucault et la réforme des Lumières », élargit l'enquête de la 2^e partie de *Surveiller et punir* sur la question de la classification naturelle des crimes et des peines. Parcourant la doctrine juridique traditionnelle (Domat, Jousse, Muyart de Vouglans), l'auteur y repère « les premiers efforts en vue d'une classification ». C'est la raison pour laquelle, sur cet aspect précis, des « réformateurs » comme Beccaria, Servan, Linguet, Le Trosne, soucieux aussi bien d'établir une stricte légalité des peines que de faire reculer l'arbitraire, étaient moins « les opposants éclairés d'une pratique archaïque que, plutôt, la pointe avancée d'un mouvement déjà commencé par leurs opposants désignés » (p. 128). Signalons, pour finir, le bel article intitulé : « Le panoptique n'est pas une prison. Panoptisme, économie, utilitarisme », dans lequel C. Blamires fait ressortir la célèbre utopie de Jeremy Bentham à des exigences d'ordre économique. Si dans le *Panopticon* Foucault voit s'ébaucher le projet sinistre d'une société de surveillance, le philosophe anglais, lui, situé dans le contexte de la Révolution industrielle, y voyait plutôt une technique architecturale susceptible de « faire fonctionner le plus économiquement possible les grands établissements publics » (p. 47). Avec cette collection d'essais, tous de grande qualité, il sera désormais impensable de parler ou d'écrire sur *Surveiller et punir* de Foucault sans signaler l'importance de ce travail considérable.

Luigi DELLA

Alain CLÉMENT (dir.), *Nicolas Baudeau. Un « philosophe économiste » au temps des Lumières*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2008, 393 p.

Auteur quelque méconnu, Nicolas Baudeau (1730-1792) est à la fois l'archétype même du gentilhomme par ses liens avec les Grands et un extraordinaire « passeur d'idées » par la diversité même et le nombre de ses ouvrages. Certes il est surtout connu comme économiste et membre du courant physiocratique, mais son itinéraire, décrit par Chantal Dauchez, dans la première des dix huit contributions à cet important ouvrage, montre qu'il s'intéresse à la théologie, à l'histoire, à l'économie, à la finance ainsi qu'à la diplomatie. Ainsi « il a du feu dans l'imagination, un bon langage, beaucoup d'esprit et les dehors du prédicateur », tel est le premier témoignage d'un homme d'abord théologien, avant de suivre l'aventure économique. Caroline Chopelin-Blanc décrit donc son cheminement du « catholique des lumières » vers le « physiocrate chrétien » qui considère, selon le raisonnement physiocratique mais dans un cadre théologique et moral catholique, que « la pratique des devoirs et des droits naturels amène l'homme à la connaissance des valeurs naturelles de justice et de bienfaisance qui doivent guider sa conduite » (p. 56). Nulle surprise donc si Baudeau est sensible aux besoins des pauvres et en propose une analyse tout à fait novatrice, anticipatrice des législations de la Révolution française, comme le montre Alain Clément. Analyste éclairé, Baudeau l'est tout autant lorsqu'il aborde les questions politiques et administratives, mais avec un pragmatisme de plus en plus accentué du fait de la recherche de l'efficacité

dans sa réflexion sur la réorganisation administrative présentement étudiée par Anthony Mergey. Par ailleurs il est très tôt « Auteur patriotique », à la fois adepte d'une rhétorique républicaine et partisan d'un monarchisme tempéré par une conception active de la citoyenneté; de journaliste et polygraphe, il se mue progressivement en auteur économique spécialisé, véritable écrivain public de la Science économique nouvelle, comme le montre Arnault Skornicki. Une partie de l'ouvrage est également consacrée à son abord des questions fiscales et financières à l'aide de trois contributions (François Renversez, Michel Lutfalla et Mathieu Soula) qui retracent l'inscription de ses réflexions en matière d'impôt, de dette dans le paradigme de l'ordre naturel et de l'évidence, si typique des Physiocrates et de leur ancrage dans la France agricole des propriétaires fonciers, en référence au *Tableau économique* de Quesnay. Là aussi nous sommes frappé par son pragmatisme, sa capacité à adapter son discours aux circonstances et à son auditoire, ce qui nous entraîne tout naturellement à considérer, dans le chapitre suivant, son rôle dans les avancées et la vulgarisation de la théorie physiocratique. Expliquer ce qu'il en est de la loi naturelle (*Exposition de la loi naturelle*, 1767), expliciter le *Tableau économique* en le reformulant dans son journal, *Les Ephémérides du citoyen* pendant la période 1765-1768, voire, de manière plus ponctuelle, faire comprendre les enjeux du commerce de la viande à Paris, telles sont trois des avancées vulgarisatrices de Baudeau présentement analysées par Riccardo Soliani, Romuald Dupuy et Jean-Pascal Simonin. L'abbé Baudeau est aussi un homme de débats et de polémiques, en premier lieu dans sa célèbre correspondance avec M. Graslin, considérée à juste titre, par Pierre-Henri Goutte, comme le premier recueil d'un débat de « science économique », du moins en langue française. Gérard Klotz, pour sa part, se propose de marquer l'importance analytique de cette discussion, autour des questions de l'ordre des richesses et de la position du travail en son sein. C'est là où apparaît bien une des limites inhérentes au système physiocratique : « En refusant au travail le statut de richesse et son caractère productif, Baudeau et les physiocrates ont dénié tout statut théorique au travail » (p. 301). Léonard Burnand montre également, à partir de l'analyse des *Éclaircissements demandés à M. N° (Necker)* de 1775 l'ampleur du clivage entre l'esprit de système des physiocrates et le réformisme du banquier genevois. Ainsi la primauté des principes économiques proclamés, et en son centre la prééminence du revenu agricole, fige en fin de parcours de manière conservatrice une pensée pourtant riche de potentialités dans son parcours même, comme le montre son ultime dialogue avec Condillac sur la langue de la science économique. D'ailleurs la dernière partie du livre concerne la Pologne comme lieu d'expérimentation de « l'intelligence européenne » à travers ses missions polonaises, étudiées par Michel Marty, et ses propositions réformatrices, disséquées par Marian Skrzypek. Une chronologie de l'œuvre abondante de l'abbé Baudeau clôt ce bilan particulièrement complet de sa pensée et de son itinéraire. Remercions Alain Clément, coordinateur et introducteur de cet ouvrage, de nous avoir fourni ainsi une lecture particulièrement propice au renouvellement de nos connaissances sur le mouvement physiocratique.

Jacques GUILHAUMOU

Michel DELON (éd.), *Dictionnaire Européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, (Coll. « Quadrige/Dicos Poche »), 2007, XXII + 1311 p., 14 x 20 cm

Cette réédition, disponible depuis mai 2007, s'inscrit dans une vogue persistante des dictionnaires et autres encyclopédies. Grâce en particulier à sa nouvelle présentation en format de poche, elle permet de mieux satisfaire un intérêt croissant pour les Lumières, intérêt qui dépasse le cercle étroit des seuls spécialistes. Ce livre avait déjà paru en novembre 1997 dans la collection « Grands Dictionnaires ». Témoignant de sa valeur scientifique, Jean Sgard en avait donné une note de lecture élogieuse dans le n° 30 de *Dix-Huitième Siècle* consacré justement au bilan de « La recherche aujourd'hui » et dirigé par Michel Delon (1998, p. 539). Cependant, ce « dictionnaire européen » laisse une impression de gallo-

centrisme, visible dans l'orientation bibliographique, voire dans celle des articles et dans le choix de ces derniers; il pâtit aussi d'un manque de réactualisation : ainsi l'article « Jansénisme » ne mentionne pas l'ouvrage important *Jansénismes et Lumières* (Paris, Albin Michel, 1998) de Monique Cottret, toujours désignée dans cette édition de 2007 comme « maître de conférence », alors qu'elle est professeur depuis septembre 1999. La présentation des auteurs aurait gagné à être plus précise (en mentionnant notamment les spécialités). On pourrait encore noter des omissions (l'Inde, contrairement à la Chine ou au Japon, n'a pas d'entrée qui lui corresponde) ou exprimer des réserves quant à la teneur de certains articles (l'évaluation de la réception actuelle du baroque, par exemple, paraît trop tranchée). Ce sont des critiques prises en compte par cet « ouvrage divers, mobile, parfois dérangeant, volontairement incomplet, résolument en progrès », qui reste une référence.

Abderhaman MESSAoudi

Pierre-Noël DENIEUL, *Le Sauvage et le Civilisé au siècle des Lumières, Essai sur les origines de la culture matérielle*, Paris, L'Harmattan, 2007, 83 p.

L'ouvrage compte 60 pages de texte, une bibliographie et des annexes (reproduction de pages de titre et de pages de texte de l'*Histoire des deux Indes*). Le « sauvage et le civilisé » sont abordés à travers Raynal, « document d'exception » « fabuleuse encyclopédie » : le livre de P.-N. Denieul se présente comme « une lecture moderne de l'*Histoire des deux Indes* ». Lecture moderne, au sens où l'auteur a pour objet une continuité idéologique du 18^e s. à nos jours : « humanitarisme et philanthropie; apologie de la vie policée et de l'état de civilisation; désir de liberté individuelle et indépendance des nations. Ces thèmes résument les principes essentiels de l'ouvrage de Raynal et constituent de nos jours les soubassements idéologiques de notre civilisation planétaire ». Ou encore, « l'actualité de Raynal » et la recherche, en ses volumes, de « l'ancêtre de la mondialisation ». Il s'agit d'exposer comment le rapport de force s'est exercé du colonisateur au colonisé au moyen d'un discours civilisateur et d'une pratique ethnocentrique donc « ethnocide ».

Claude RÉTAT

Vincent DENIS, *Une Histoire de l'identité. France, 1715-1815*, Seyssel, Champ Vallon (Coll. « Époques »), 2008, 478 p.

Les avis de recherche des journaux du 18^e siècle peuvent surprendre : on y décrit le disparu ou le fugueur en commençant souvent par son habit – peut-être le seul qu'il possède – et en ajoutant des indications souvent imprécises de taille, de couleur de cheveux ou de marques distinctives, en particulier des cicatrices de petite vérole. L'état-civil n'existe pas encore, certains sont connus par des surnoms écrits nulle part, l'anthropométrie en est à ses balbutiements... on ne peut manquer d'être frappé de la difficulté d'identifier qui que ce soit dans ces conditions. En lisant l'excellent ouvrage de Vincent Denis, on découvre que les marginaux (criminels, déserteurs, vagabonds...) ont été les premiers à être « fichés ». L'extension à l'ensemble de la population d'une série de techniques et de critères établis de manière pragmatique n'est pas allée de soi – elle entretient des liens souvent étroits avec le pouvoir et avec une volonté de limiter certaines libertés individuelles. Le lecteur appréciera la progression claire et documentée en quatre temps (et douze chapitres) à partir des *Anciennes et nouvelles techniques d'identification à Être identifié* en passant par l'identification des identificateurs et l'identification en pratiques. Nourri de recherches dans les archives, principalement les fonds de Besançon, Bordeaux et Clermont-Ferrand, cet ouvrage, écrit avec soin, permet de découvrir des épisodes insoupçonnés d'usurpation d'identité ou de falsification de documents. Ce livre original et érudit ne manquera de passionner tous ceux qui de l'histoire des idées ou des mentalités intéressent.

Catrina SETH

Elisabeth DÉTIS et Françoise KNOPPER (éd.), *S'amuser en Europe au siècle des Lumières*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail (Coll. « Interlangues-Civilisations »), 2007, 248 p.

Ce n'était pas une gageure bien raisonnable que de prétendre dire, dans un si petit livre, ce qu'on faisait en Europe au 18^e s. quand on ne travaillait pas. D'autant que les éditrices n'ont entendu se limiter ni à une aire culturelle, ni à une classe, ni à un type de distraction, ni à un mode de représentation, mais bien de parler de tous les loisirs de toutes les classes dans presque tous les pays d'Europe, tels que les décrivent la littérature et la gravure. Autant dire que le risque du survol et de l'énumération pittoresque était inévitable. Hétéroclite par la nature des objets dont il traite (course en sac et de taureaux, colimaillard et lanterne magique, boxe et électricité, patinage et jeu d'argent: seule la lecture semble exclue des divertissements recensés), ce livre l'est aussi par le degré de théorisation et de précaution méthodologique, très variable entre les cinq études proposées, toutes dues à de bons spécialistes (français sauf un) des civilisations concernées. L'introduction d'E. Détiis et F. Knopper, sorte de synthèse des synthèses, peine à affirmer un point de vue fort sur la question : il paraîtrait que les loisirs dans les différents pays d'Europe aient alors présenté des points communs, mais aussi des spécificités. On veut bien le croire. Philippe Stewart s'interroge avec finesse (p. 75-78) sur la pertinence du terme de « loisir », et il est dommage que ce problème central n'ait pas été repris dans une conclusion générale. Le livre dans son ensemble ne parvient pas non plus dégager ce qui distingue l'amusement au 18^e s. des pratiques propres aux siècles précédent et suivant. Il me semble, par exemple, que la généralisation du modèle de la foire (avec sa juxtaposition de petits espaces vus tour à tour par un corps en mouvement, par opposition à la fête de cour conçue pour être saisie d'un point de vue central) puis son déclin (au profit des boulevards à Paris) est un trait caractéristique de l'époque; de même que l'hégémonie des jeux d'argent, avant que ne s'instaurent certaines pratiques modernes, plus bourgeoises peut-être, du jeu désintéressé. On aurait également pu attendre qu'une étude des migrations des activités ludiques (horizontales, d'un pays vers les autres; verticales d'une classe vers l'autre) structure le projet. Ces réserves enlèvent sans doute peu au plaisir que l'on prend à la lecture du livre; notamment quand P. Stewart ou F. Knopper réussissent à placer textes et images dans un contexte idéologique précis tout en mesurant les interactions. Parfois, on est gêné de voir des textes littéraires pris comme de simples documents, et des gravures comme les illustrations incontestables de phénomènes sociaux avérés. Mais la sélection iconographique est presque toujours astucieuse et judicieuse. On est par exemple heureux que le *Vauxhall* de George Bickham le jeune (de 1742, mais dont le groupe central avait déjà été gravé en 1737-1738) ait été préféré à celui, plus connu et plus tardif, de Rowlandson. Cependant le format du livre fait que les 62 gravures (dont la taille originale n'est pas toujours indiquée) ont presque toujours été réduites. On s'armera donc d'une loupe, laquelle sera insuffisante dans les quelques cas où l'image est franchement floue.

Denis REYNAUD

Anne DUNAN-PAGE et Marie-Christine MUNOZ-TEULIE (éds), *Les Huguenots dans les Îles britanniques de la Renaissance aux Lumières. Écrits religieux et représentations*, Paris, Honoré Champion, 2008, 269 p.

L'ensemble des contributions regroupées dans cette publication d'un colloque tenu à Montpellier en 2004 s'articule autour de trois thèmes : refuge et culture, refuge et controverses, refuge et identité. Le champ chronologique envisagé s'étend de 1550, date de la chartre accordée aux Églises étrangères par Édouard VI, à la Révolution française. L'objet reste toujours de saisir le comportement des huguenots en tant que réfugiés religieux. Les conditions varient évidemment beaucoup suivant les époques. Les auteurs mettent en évidence pour le 16^e s. des faits d'acculturation peu connus : ainsi en est-il du cheminement

des *Emblèmes ou devises chrétiennes* de Georgette de Montenay réalisés en France dès 1571 dans une intention militante. Un demi-siècle plus tard outre manche Esther Inglis dont les ancêtres français s'appelaient Langlois, en propose une version entièrement intégrée au monde anglo-saxon. Les illustrations jointes au texte le montrent bien : fidélité dans le graphisme tout comme dans la subscription mais mutation dans la dédicace tournée, maintenant vers le pouvoir britannique avec le réel désir de plaire. Autre forme d'acculturation originale, la manière dont le huguenot Claude de Sainliens ouvre une école française au cœur de Londres dès le début des Guerres de Religion et publie un manuel scolaire particulièrement pertinent sur le plan linguistique. Concernant la controverse religieuse les textes qui sont proposés mettent d'abord en évidence l'importance des enjeux dans les relations que le pasteur Pierre Dumoulin et sa descendance, entretiennent avec les monarques britanniques, puis nous rappellent la violence des propos opposant Milton à Saumaise au temps de la république de Cromwell sur la légitimité du tyrannique. Quant aux problèmes d'identité ils naissent des conditions mêmes dans lesquelles a lieu l'intégration : dans sa position insulaire proche des côtes normandes Jersey a beaucoup de peine à se défaire de son héritage structurel calviniste ; tout comme, pourrait-on dire l'enclave de la principauté d'Orange. Quant aux *French Prophets* que constituent, après leur exil à Londres, Elie Marion et ses comparses, ils restent des déracinés qui finiront par courir l'Europe à la recherche de leur paradis perdu. Au total c'est toute une époque qui revit, dans sa complexité et dans sa richesse.

Jean BOISSIÈRE

Domenico FELICE, *Per una scienza universale dei sistemi politico-sociali. Dispotismo, autonomia della giustizia e carattere delle nazioni nell'Esprit des lois di Montesquieu*, Firenze, Leo S. Olschki Editore (Coll. Pansophia), 2005, X – 210 p.

Sous un titre complexe, D. Felice présente un riche recueil d'essais en langue italienne, composé de trois chapitres et complété par deux appendices. À l'exception du premier appendice, qui est inédit, les autres parties du livre étaient déjà parues au sein de divers volumes collectifs. Le triptyque dont l'ouvrage se compose vise à dégager et analyser les nouveautés conceptuelles majeures introduites par l'*Esprit des lois*. Au rang de ces nouveautés on trouve, tout d'abord, la conception du despotisme comme forme politique d'organisation de la société parfaitement autonome et irréductible à la république comme à la monarchie. Contrairement à une longue tradition politique allant d'Aristote jusqu'à Machiavel et Bodin, Montesquieu cesse, en effet, de penser le despotisme comme une dégénération de l'État monarchique, pour le considérer désormais comme une forme de gouvernement à part entière, fondée sur le « ressort » de la crainte et sur la concentration des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire entre les mains d'un seul homme. Tout au long de son deuxième chapitre, l'auteur en vient aux doctrines montesquieuviennes de l'autonomie de la justice et de la philosophie de la peine, pour en faire ressortir savamment toute la force et l'originalité. Aucun gouvernement qui méconnaît l'indépendance du pouvoir judiciaire au nom de la concentration des pouvoirs et qui sacrifie la modération du système pénal au profit d'une législation inspirée par la rigueur et la terreur des supplices ne saurait être tenu pour libre. Or, personne avant Montesquieu, pas même John Locke, n'avait fait de ces principes les éléments constitutifs et incontournables du moderne État de droit. Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage envisage une autre théorie bien connue du Baron de la Brède : celle selon laquelle chaque peuple se caractérise par un « esprit » propre qui le définit et le distingue de tout autre. L'« esprit général » d'une nation, forgé par la corrélation complexe et toujours différente des causes « physiques » et « morales », est le fondement de la science universelle conçue par Montesquieu. L'auteur éclaire la catégorie d'esprit général en prenant surtout en compte l'important *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*. De cet ouvrage, élaboré entre 1736 et 1743 et que Montesquieu a laissé

inachevé, D. Felice présente, dans l'appendice du volume, la première traduction intégrale en langue italienne. Dans une autre étude, également placée en appendice, l'auteur effectue une fructueuse comparaison entre les considérations de Hobbes et de Montesquieu au sujet de la paix et de la guerre. Une fois de plus l'accent est mis sur la distance qui sépare ces deux philosophes dont les doctrines reflètent bien, d'après D. Felice, « les alternatives les plus marquantes de la pensée politique et juridique moderne et contemporaine : l'alternative autoritaire et "despotique" du pouvoir et celle, en revanche, anti-autoritaire et libérale ». Dépourvue d'une conclusion, cette monographie veut moins démontrer une thèse en particulier, qu'illustrer de façon systématique la genèse et le développement de plusieurs concepts qui marquent en profondeur la culture politique, philosophique et juridique de l'auteur de l'*Esprit des lois*. Malgré la structure à « montage », le volume affiche une unité générale d'intention et de thématique. La lecture, en tout cas, n'en est pas moins agréable. Elle est surtout instructive, en raison de la profonde érudition de l'auteur qui, sur chaque thème et sur chaque problème de la pensée de Montesquieu, garde le sens des nuances et met à la disposition du lecteur des analyses d'une très grande qualité et des notices scientifiques et bibliographiques soignées.

Luigi DELIA

Lynn FESTA, *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, 300 p.

Voici un ouvrage vraiment remarquable dont le compte rendu ne saurait rendre qu'une idée bien imparfaite. Il est rarement donné de lire un livre qui suscite à ce point l'envie, phrase après phrase et page après page, de prendre un crayon pour en noter les idées, aussi riches que bien formulées. Cette étude est un modèle d'érudition, d'intelligence critique et de finesse d'analyse. L. Festa, professeur d'anglais associé à l'Université de Harvard, s'attache à montrer les liens qui existent entre la vogue « sentimentale » de la fin du 18^e s. et l'expansion coloniale, établissant de la sorte un pont fascinant entre les tropes de la sensibilité et du sentiment et la réalité d'un contexte historique déterminé. En préalable, elle montre que la difficulté de définir « le sentimental » provient de la difficulté même d'en concevoir clairement l'objet. L'exactitude descriptive de la sentimentalité est moindre en effet que son efficacité performative – autrement dit, l'aptitude du texte sentimental à affecter le lecteur. Il s'agit ainsi moins d'une position idéologique que d'une forme textuelle qui donne une forme cohérente à des impressions et des sentiments qui resteraient, sinon, plus ou moins indéfinis. Festa montre de façon convaincante que le sentimental, tel Janus, peut être utilisé en renfort des deux côtés d'une même question – aussi bien pour susciter la sympathie du lecteur envers la victime (de l'esclavage, notamment) que pour le rabattre sur sa subjectivité et son narcissisme. L'accroissement des conquêtes impériales exigeait que l'on eût de nouvelles façons de « penser les autres » et de reconnaître leur humanité, tout en maintenant le sens des différences hiérarchiques et le sentimental instituait de la sorte des « communautés restrictives ». La relation sentimentale n'est en effet pas binaire – d'un sujet à un autre – mais triangulaire : par l'intermédiaire du texte sentimental, on établit une relation avec ceux qui ressentent la même chose que soi face à un objet partagé. Festa consacre un chapitre passionnant à la tabatière de Yorick dans le *Voyage sentimental* de Laurence Sterne et montre comment le sujet sentimental cherche à se protéger en « sentimentalisant » les objets. Les objets racontent des histoires et le mode sentimental devient le moyen de proposer une réévaluation de leur valeur marchande. Le commerce sentimental consiste donc en une relation de partage à travers des objets. L. Festa souligne que les histoires d'objet ne cessent de revenir à la question de l'écart entre le texte et la forme matérielle du livre. Elle aborde enfin la question du rapport du mode sentimental à la question de l'esclavage au moment des campagnes abolitionnistes. La question de la sympathie y joue un rôle central. Les textes abolitionnistes humanisent les esclaves en leur attribuant des sentiments

et en leur donnant – comme à la tabatière de Yorick, d’une certaine façon – une voix et la parole. C’est le cas notamment du *Dying Negro* de Thomas Day ou de la *Negro’s Complaint* de William Cowper qui sont analysés avec finesse, tout comme le célèbre médaillon de Josiah Wedgwood dont l’auteur montre qu’il « présuppose la différence (entre l’esclave et l’observateur de la médaille) qu’il entend dénoncer ». Le mode sentimental conduit en douceur le lecteur à s’identifier à une perspective particulière en lui faisant prendre du plaisir au spectacle de la souffrance, ce qui n’est bien sûr pas sans ambiguïté. De Sterne à l’abbé Raynal, dont l’*Histoire des deux Indes* fait l’objet d’un chapitre, en passant par David Hume, Adam Smith et bien d’autres, l’étude de Lynn Festa offre une lecture très stimulante et nouvelle du sentimentalisme, à la croisée de champs d’étude trop souvent dissociés.

Pierre DUBOIS

Simone GOUGEAUD-ARNAUDEAU, *La Mettrie (1709-1751), le matérialisme clinique, suivi de « Le Chirurgien converti »*, Paris, L’Harmattan, 2008, 175 p.

Ni biographie proprement dite – bien que le parcours d’une vie soit chronologiquement retracé – ni vraie analyse des positions philosophiques de La Mettrie, cet ouvrage propose pourtant un intéressant éclairage sur une figure controversée des Lumières. Figure emblématique aussi que celle de ce Breton destiné aux ordres, comme tant d’hommes de son temps, qui bifurque vers la médecine et finit par embrasser la philosophie. Peu désireux de rejoindre la troupe des « croyants mercenaires », La Mettrie choisit en effet celle des « tâteurs de pouls », dont il deviendra un représentant important : il fallait, écrit-il, « frapper l’obscur pour le clair ». On ne saurait mieux dire en ce début de 18^e siècle. L’auteur rappelle utilement cette carrière médicale et les enjeux qui la traversent alors, notamment le conflit en légitimité opposant médecins et chirurgiens. L’élève du grand Boerhaave, dont la traduction des ouvrages le lance dans la carrière des lettres, se fait en effet d’abord connaître comme intervenant dans ce débat et s’acquiert vite de ce fait une sulfureuse réputation d’iconoclaste. Cette branche du savoir qu’est l’anatomie – avec la pratique corollaire obligée que constitue la dissection – influence assurément son appréhension du monde en le convaincant du fondamental clivage de la physique et de la métaphysique. On voit par son cas combien les sciences empiriques d’alors encouragèrent le matérialisme philosophique, dont témoigne bien sûr *L’Homme machine*, puis plus tard, *L’Anti-Sénèque* et *L’Art de jouir*, d’inspiration épicurienne et libertine. Exemplaire, l’itinéraire de La Mettrie l’est aussi par l’exil hollandais qu’il crut bon, prudemment, de s’infliger, avant d’être accueilli à la cour de Frédéric II, qu’honorent déjà de leur présence Voltaire et Maupertuis, son compatriote malouin. Le premier disait curieusement de ce subversif fils d’Hippocrate qu’il était « un homme trop gai », tant son goût du bonheur semblait voyant, même en ce siècle qui le théorise et le promet. Sa mort à Berlin après un dîner trop copieux a fait s’interroger quelque peu la postérité : empoisonnement par un pâté frelaté ou assassinat ? Si la seconde version semble improbable, aux yeux de l’auteur, il est certain que les inimitiés, et même les haines – comme celle, inattendue, de Diderot – envers cet irrévérencieux radical n’ont fait que croître au fil des années. Le mot de la fin peut néanmoins être laissé à un admirateur, Casanova, qui écrivait de lui : « Ce n’est pas étonnant que La Mettrie n’eût admis que la matière, car tout l’esprit qui pouvait exister, c’était lui qui le possédait. »

Anne RICHARDOT

Christian HERMANN, *Initiation au Siècle des Lumières*, Paris, Ellipses, 2008, 271 p.

On doit savoir gré à Ch. Hermann pour s’être attaché à donner du Siècle des Lumières une nouvelle vue d’ensemble destinée aux étudiants qui commencent un cursus en histoire ou en lettres. Bien que forcément schématique, l’ouvrage présente, de façon claire et attachante, les grandes articulations de cette période et brise de nombreux clichés encore en vigueur dans les écoles. C’est le cas, par exemple, du chapitre 3, intitulé : « Religion, révélation et

raison », qui rend justice aux vues le plus souvent anticléricales et déistes des Lumières, au détriment de positions antireligieuses et athées moins répandues. En dépit de certaines représentations simplistes sur le plan chronologique, l'auteur rappelle que le mouvement intellectuel des Lumières est redevable de la « crise de la conscience européenne » (1680-1715) et plonge ses racines dans la culture du Grand Siècle. C'est la raison pour laquelle l'ouvrage débute par deux chapitres intitulés : « L'écllosion de la science moderne » et « Le siècle d'or de la philosophie ». Loin d'être uniquement un courant littéraire ou scientifique, les Lumières dépassent toutes les frontières et recouvrent tous les domaines du savoir. À cet égard, il faut saluer le choix d'avoir consacré un chapitre aux « Réseaux et vecteurs culturels », tels que les académies et les encyclopédies, et deux chapitres à l'économie : « La richesse des nations » et « La croissance libérée ». On ne trouvera rien, en revanche, sur d'autres disciplines comme la peinture, l'urbanisme, la musique et l'architecture. Cette dernière, d'après l'auteur, n'aurait connu « aucun changement important [...] de la Renaissance à la Révolution française » (p. 3). Sans minorer l'influence décisive de la pensée française, qui était prise en modèle dans l'Europe entière, Ch. Hermann valorise la différenciation des idées nouvelles de l'*Enlightenment* anglais et écossais, de l'*Aufklärung* allemande et de l'*Illuminismo* italien. Tâchant d'éviter aussi bien l'« angélisme politique » que l'« apologétique des Lumières », il livre une belle synthèse de cette époque de bouillonnement intellectuel et politique, où la révolution scientifique du 17^e s. acquiert des significations nouvelles en raison du bouleversement du rapport de l'homme à la nature ; où les cadres traditionnels du pouvoir religieux comme du pouvoir politique craquent de toute part, conduisant tout un peuple à la Révolution ; où les tentatives de substitution d'un droit naturel à un droit divin, et de transformation des droits naturels en droits de l'homme ont de plus en plus de succès. Traversé par une incomparable tension éthique, ce siècle éclairé conduit bien, comme le suggère l'auteur dans son dernier chapitre, vers l'« aurore de la démocratie ».

Luigi DELIA

Carmen IGLESIAS, *El pensamiento de Montesquieu*, Barcelona, Galaxia Gutemberg (Coll. « Círculo de Lectores »), 2005, 2^e éd., 557 p.

Réédité en espagnol pour commémorer les 250 ans de la mort de Montesquieu (1755-2005), ce riche essai sur la pensée du Baron de la Brède – distingué en 1985 par le prix international de l'Académie Montesquieu de Bordeaux – n'ajoute à la version originelle (*El pensamiento de Montesquieu. Política y ciencia natural*, Madrid, Alianza Editorial, 1984) qu'une chronologie, un recensement des œuvres les plus importantes et les index des thèmes et des noms. Le sous-titre aussi a changé : « Science et philosophie au 18^e siècle ». Vingt-cinq ans après sa première publication, cet ouvrage – à n'en pas douter l'une des contributions les meilleures de l'historiographie espagnole sur Montesquieu – frappe par le soin apporté à sa rédaction et pour la quantité des notices précieuses du point de vue documentaire qu'elle livre sur le vaste contexte intellectuel de la formation du philosophe, ainsi que sur les multiples sources de sa réflexion : le rationalisme cartésien et post-cartésien, le paradigme newtonien, le système leibnizien, la pensée naturaliste. Tout au long de son livre l'auteur montre une connaissance excellente de l'œuvre de Montesquieu : les belles pages dédiées à l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, que l'histoire du commentaire a parfois négligé, n'en sont qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. Par ailleurs, C. Iglesias convie son lecteur dans un parcours foisonnant et souvent extrêmement suggestif dans lequel la pensée de Montesquieu, tributaire de la doctrine cartésienne de l'unité du savoir, participe de toutes les grandes tensions et transformations de la culture scientifique et philosophique de son époque. Il est ainsi donné à voir la culture encyclopédique du Président. Relevons aussi que dans sa « présentation à la nouvelle édition », l'auteur souligne l'actualité de plusieurs questions que l'œuvre de Montesquieu soulève et qui touchent des domaines aussi divers que les conditions physiques du développement politique et les limites que la nature et l'histoire

imposent à la volonté du législateur ; la quête du bonheur et ce qu'elle suppose pour chaque individu ; le décalage entre progrès moral et développement des sciences et des techniques ; la difficulté de penser ensemble « la coexistence de la *diversité* et la tension avec des *normes de justice* qui concernent tous les hommes » ; et encore le rôle et la condition des femmes dans les systèmes politiques et sociaux et la « discipline de la liberté » comme antidote aux dangers du despotisme, régime monstrueux et liberticide par excellence. Dans « l'amour de la liberté », garantie par la présence d'institutions capables d'empêcher les abus du pouvoir – voir par le principe capital de la division et distribution des pouvoirs – C. Iglesias reconnaît l'une des aspirations fondamentales de la pensée éclairée, libérale et antiautoritaire du Président. Un seul regret se dégage de la lecture de cet ouvrage si utile à la compréhension de tant d'aspects de la pensée de Montesquieu : n'ayant pas été mis à jour, l'apparat bibliographique des notes reste daté.

Luigi DELIA

Françoise KNOPPET et Jean MONDOT (éds), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (Coll. « Interlangues-civilisations »), 2008, 318 p.

La notion de « modèle » français qui est le fil rouge de ce recueil est en pleine mutation pour l'Allemagne (ou les Allemagnes) de 1789 à 1815. Ce modèle essentiellement culturel sous l'Ancien Régime et largement discuté dans les dernières décennies avant la Révolution prend une tout autre signification avec le réveil de la Grande Nation : l'académisme français contesté par le *Sturm und Drang* cède la place à l'esprit de régénération politique venu battre – les armes à la main – les rives du Rhin, du Danube et de la Spree. Du siècle de Voltaire, on passe à celui du nouvel Alexandre qui modèle l'espace allemand à sa guise. Les trois sections de l'ouvrage balaient ces quelques décennies où l'avenir de l'Europe changea brusquement de direction et où l'Allemagne découvrit, en s'opposant, le nationalisme (Wolfgang Fink). Si Napoléon y est pour beaucoup (Alain Ruiz ; Rainer Marcowitz ; Michel Kerautret), le jacobinisme allemand avait tracé la voie (Lucien Calvié). Plus ou moins volontairement, divers États allemands appliquèrent le modèle politique et juridique français : la Bavière avec une forte réticence (Thomas Nicklas), la Westphalie élevée au rang de royaume, avec plus de complaisance (Françoise Knopper). Celle-ci échappa, heureusement, à l'application du « modèle » français à l'université allemande (Élisabeth Décultot) ! Le Code civil prussien de 1794, en apparence assez innovant, marquait néanmoins une première réserve à l'égard des idées venues de France (Gérard Laudin). Dans les territoires conquis, la République française accorda aux juifs les droits de citoyenneté qu'ils avaient déjà en France, mais Napoléon alla plus loin en parlant de « nation juive » – expression dangereuse qui aura des conséquences dramatiques. Sous l'influence de Wilhelm von Humboldt, la Prusse accorda, de son propre chef, en 1812 un statut de plein exercice aux juifs (Jean Mondot). Après 1815, malgré une nostalgie chez certains d'un « modèle » détruit dans ses fondements par la Sainte-Alliance, l'Allemagne poursuivit son propre chemin sans se préoccuper maintenant de son encombrant voisin de l'ouest (Jean-Paul Cahn).

François MOUREAU

Roland KREBS, *Helvétius en Allemagne, ou la tentation du matérialisme*, Paris, Champion (Coll. « Histoire culturelle de l'Europe »), 2006, 393 p. + 3 ill.

On ne sait guère aujourd'hui qu'Helvétius a joui d'une immense popularité dans l'Allemagne des Lumières, où il fut le philosophe le plus lu après Rousseau : l'affirmation de la route-puissance de l'éducation, du primat de l'acquis sur l'inné nourrirent, à partir du milieu du siècle, le débat anthropologique chez les intellectuels allemands. Dans son ouvrage, l'auteur repère systématiquement cette présence, chez les « libres penseurs » comme Heinse, mais aussi, voire surtout dans la littérature de fiction, car Helvétius fut

un « auteur pour romanciers » (p. 193). Le scandale provoqué par *De l'Esprit* en France suscite immédiatement l'intérêt des Allemands : en préfaçant la traduction parue en 1760, Gottsched, le principal diffuseur de la pensée philosophique française en Allemagne, essaie de rendre acceptable l'ouvrage outre-Rhin. Dans *L'Histoire d'Agathon* de Wieland, le personnage Hippias apparaît sous les traits d'un « Helvétius déguisé » (p. 80), défendant un monisme matérialiste que le héros idéaliste a le plus grand mal à réfuter. La présence d'Helvétius devient tout à fait explicite dans le roman anthropologique *Woldemar* de Jakobi, qui fait de la pensée helvétique « la philosophie du siècle » (p. 212). Certes, Helvétius a rencontré des résistances, et *De l'Homme* irrita bon nombre de lecteurs ; mais contrairement à la thèse fort répandue selon laquelle l'*Aufklärung* allemande serait restée réfractaire au courant matérialiste d'inspiration française, l'étude minutieuse de la réception d'Helvétius en Allemagne (le dernier chapitre prolonge l'investigation jusqu'au 19^e) montre clairement la porosité des Lumières allemandes à la pensée matérialiste, non seulement chez les quelques matérialistes avérés mais également chez les auteurs reconnus suivant partie du canon officiel de la littérature. Le beau travail de l'auteur montre de façon convaincante que la philosophie morale en Allemagne doit être considérée, pour une part non négligeable, comme une réponse plus ou moins directe à Helvétius et à la philosophie française.

Gerhardt STENGER

Claude LAURIOL, *Études sur La Baumelle*, Paris, Honoré Champion, 2008, 546 p.

Une trentaine d'années après la publication d'une thèse qui avait véritablement permis de découvrir la personnalité de celui qui n'avait été, pendant longtemps, que l'adversaire malheureux de Voltaire, l'auteur dresse pour nous le bilan de sa propre vie de recherches. Une trentaine d'articles enrichissent et prolongent ses premiers travaux, regroupés autour de trois thèmes : La Baumelle et les protestants, La Baumelle et les philosophes, La Baumelle homme de lettres. C'est l'occasion pour nous de mieux comprendre, au-delà d'une vie tumultueuse que le premier ouvrage s'était employé à dégager, quelles formes pouvaient prendre les engagements d'un homme dont l'identité intellectuelle était pour le moins complexe. Toute la première partie, consacrée à ses relations avec les milieux protestants est particulièrement éclairante : plaçant pour une forme de tolérance dont il voit dans l'édit de Nantes un modèle il tient à se démarquer tout autant des milieux luthériens lors de son séjour au Danemark que de l'aventure compromettante des camisards. Mais il met assez facilement sa plume au service du pasteur Rabaut et n'hésite pas à réécrire le fameux débat entre Bossuet et le pasteur Claude. Dans la deuxième partie de l'ouvrage Voltaire et, surtout Montesquieu retrouvent la première place mais on trouvera également une intéressante réfutation de la *profession de foi du vicair savoyard* tout comme une présentation de l'analyse marxiste de la pensée de La Baumelle par L. S. Gordon qui n'est pas sans piquant. Ce qui retient, dans la troisième partie, c'est, en dehors de nouveaux aperçus sur le séjour à Copenhague, la présentation de la publication en cours de la correspondance et l'évocation des réseaux relationnels au travers desquels elle se déploie. Au global, un ouvrage qui va bien au-delà de son titre.

Jean BOISSIÈRE

Annamaria LOCHE (éd.), *Enciclopedia ed enciclopedismi nell'età moderna e contemporanea*, Cagliari, CUEC, 2008, 369 p.

Ce collectif, qui offre d'importantes contributions à l'histoire de l'évolution de l'encyclopédisme, réunit les interventions présentées en octobre 2007 lors du Congrès « Enciclopedia ed enciclopedismi nell'età moderna e contemporanea » organisé à Cagliari. À travers l'analyse de la succession de plusieurs types d'encyclopédies dès la Renaissance jusqu'à l'âge contemporain, de l'*arbor scientiarum* au réseau *Web*, de la critique de Quine à l'analyticité, cet ouvrage cherche à déterminer les multiples « modèles de rationalité ayant présidé à leur construction » (M. T. Marcialis, p. 9). Il s'agit d'un véritable parcours dans l'histoire de la

pensée encyclopédique, susceptible d'éclairer d'une lumière nouvelle les paradigmes épistémologiques et les stratégies de réorganisation de la connaissance et de la réalité elle-même. Les allusions aux projets encyclopédiques de la Renaissance (W. Tega), inspirés par la tentative de récupération de l'unité de la *prisca sapientia* et par l'idéal de concorde parmi plusieurs disciplines et traditions, contribuent à la définition du caractère propre à l'âge moderne, se concrétisant dans la recherche d'un modèle d'encyclopédie laïque et critique, délivré des implications religieuses et magiques, étranger aux prétentions totalisantes de l'*esprit de système* et tributaire des *données empiriques* plutôt que d'une raison « abstraite et normative » (C. Borghero, p. 115). Le *Polyhistor* de Georg Daniel Morhof en est un exemple, tout comme le *Dictionnaire* de Diderot et Bayle et la *Cyclopaedia* d'Ephraim Chambers, dont l'organisation du savoir récupère la gnoséologie lockéenne et les théories newtoniennes. Si l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert représente sans doute un moment central de la réflexion sur l'ordre encyclopédique et sur les critères d'organisation du savoir selon une perspective systématique, les alternatives proposées par d'autres ouvrages contemporains ou successifs ne sont pas moins considérables. C'est le cas du *Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme* de Condillac, dont le *Traité des systèmes* était cité par d'Alembert lui-même dans son *Discours préliminaire*, ou de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, qui n'est pas du tout une version « décolorée » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, mais plutôt l'expression de paradigmes culturels différents et d'un ordre fondé sur l'ontologie, influencé par la philosophie de Christian Wolff. En Italie, où les Dictionnaires offraient souvent un terrain de discussion autour de thèmes scientifiques d'actualité comme, par exemple, les phénomènes électriques, l'intérêt pour les œuvres encyclopédiques était très fort au 18^e siècle. À côté de plusieurs traductions de la *Cyclopaedia* de Chambers et des éditions de l'*Encyclopédie*, on trouve en effet des ouvrages originaux comme l'important *Dizionario scientifico e curioso sacro-profano* de Gianfranco Pivati, l'édition padouane de l'*Encyclopédie Méthodique*, et les deux *Tentativi* de régénération des sciences présentés par l'abbé parthénopeén Gennaro Cestari au début du 19^e s. Cet itinéraire s'achève avec l'*Enciclopedia Italiana* du 20^e s., dirigée par Giovanni Gentile, dont l'influence sur l'œuvre reste bien, à l'heure actuelle, un thème de discussion.

Piero SCHIAVO

Stéphanie LOUBÈRE, *L'Art d'aimer au siècle des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2007, 343 p.

Dans ce livre clair et méthodique, S. Loubère entend éclairer notre connaissance du libertinage du 18^e siècle par l'étude de la réception de l'œuvre d'Ovide et de son « érotique subversive » (formule employée pour caractériser le regard de Thomas Corneille sur l'auteur qu'il traduit partiellement). Elle croit pouvoir montrer que les nombreux textes poétiques qui s'inscrivent dans la descendance du poète latin ont « contribué à la diffusion et à l'approfondissement du matérialisme philosophique des Lumières » (fin de l'introduction). Pour ce faire, elle examine, dans un 1^{er} chapitre, la fortune de l'*Ars amatoria* jusqu'à la fin du 17^e siècle, évoquant les principales traductions et imitations. Ensuite, elle consacre une 2^e section à la période 1736-1750, rappelant comment *Le Mondain* de Voltaire s'écrit dans les marges du poème d'Ovide et analysant, avec de nombreuses citations à l'appui, les ouvrages de d'Alègre, Voisenon et Gouges de Cessières (1742, pour la 1^{re} version), ce dernier ayant donné lieu à une polémique avec l'abbé Desfontaines. Le 3^e chapitre concerne le très fameux *Art d'aimer* de Gentil-Bernard, serpent de mer dont le poète lisait des fragments en société depuis bien longtemps quand il parut enfin, en 1775 : il s'agit d'une sorte de micro-monographie sur ce poète (célèbre et méconnu) et son ouvrage, que S. Loubère présente comme illustrant le « credo sensualiste » et destiné à la « réhabilitation du plaisir ». Enfin, une dernière section, qui va de la publication de la traduction de Cuers de Sogolin en 1756 à André Chénier, développe l'idée qu'il y a une « crise » de l'*Art d'aimer* à la fin du siècle : elle a, entre autres mérites, celui de montrer combien Chénier, qu'il est parfois si tentant de

présenter comme l'aurore d'une ère nouvelle, est fortement ancré, au contraire, dans une pratique très conventionnelle de la poésie. On admire sans réserve les qualités d'exposition et de structure de cet ouvrage, appuyé sur une bibliographie correcte et s'efforçant de problématiser la question abordée, mais on n'est pas absolument convaincu par la démonstration, qui souffre sans doute d'un relatif manque de recul et d'une insuffisante prise en considération, au sein de l'immense production poétique du temps, d'autres textes nourris d'Ovide qui se cachent sous des masques divers (les poèmes mythologiques, notamment) : la fréquentation d'Ovide n'est pas forcément aussi liée avec le libertinage – du moins considéré selon l'angle critique souvent anachronique le plus généralement adopté aujourd'hui – et c'est souvent un épicurisme très superficiel (d'ornementation ou de connivence) qu'on peut lire là où l'on veut nous montrer sensualisme et matérialisme. Il n'importe : dans la mesure où il fait largement entendre la voix des poètes qu'il étudie, ce livre scrupuleux, très agréable à lire et agrémenté de quelques illustrations, est forcément utile et les réserves qu'il appelle ne sont, visiblement, que les fruits malencontreux du système, qui impose de rédiger rapidement des thèses là où il faudrait des années de lectures préliminaires.

Jean-Noël PASCAL

David McCallam, *L'Art de l'équivoque chez Laclós*, Genève, Droz (Coll. « Bibliothèque des Lumières »), 2008, 176 p.

Avec ses sept chapitres, l'ouvrage nous mène, en trois temps (discours – culture – vie) de la thématique du secret dans *Les Liaisons dangereuses* à la dernière campagne de Laclós, en Italie en 1803. Les lecteurs de *DHS* reconnaîtront le chapitre III, « Les modalités du désir », publié dans notre revue sous forme d'article en 2006. D. McCallam est extrêmement sensible au vocabulaire. Il relève des champs lexicaux (le secret, le voile etc.) et traque des réseaux thématiques au sein du célèbre roman de 1782. La partie la plus novatrice du volume est la dernière qui confronte certains passages de la vie du romancier aux lettres de ses personnages, en particulier par le biais des fonctions du secrétaire (chapitre VI). L'ensemble témoigne d'une grande finesse dans la lecture et l'analyse. On regrette d'autant plus l'absence d'une relecture sérieuse qui aurait permis, par endroits, d'éliminer des maladresses de formulation.

Catriona SETH

Francine MARKOVITS, *Montesquieu. Le droit et l'histoire*, Paris, Vrin (Coll. « Bibliothèque des Philosophes »), 2008, 232 p.

Avec le volume de Francine Markovits consacré à *Montesquieu*, la bibliothèque des philosophes que Michel Malherbe rassemble chez Vrin s'enrichit d'un livre important qui, à travers des pages rédigées avec grande compétence et extrême lucidité intellectuelle, conduit le lecteur à apprécier le projet et l'œuvre d'un auteur, maître à penser de la génération des Philosophes, reconquis enfin à la philosophie et réassigné définitivement à son histoire, après les doutes et malgré les incertitudes de l'idéalisme. Mais avec le *Montesquieu* de Francine Markovits, le lecteur est aussi convoqué à revivre à travers ces pages, inspirées d'une grande passion civile et humaine pour la pensée, une nouvelle aventure de la raison moderne mise sous le signe de la réflexion philosophique de Montesquieu sur le droit et l'histoire. Tel le sous-titre que Francine Markovits a ajouté à son volume. Le droit et l'histoire : un syntagme qui énonce un programme de recherche textuelle visant à examiner l'*Esprit des lois*, chef d'œuvre du siècle des lumières, plutôt dans les mouvements des idées qui l'animent et les pluralités des styles qui l'écrivent que dans ses figures posthumes, qui l'ont souvent conquis aux diverses axiologies de l'ordre ou du progrès et l'ont souvent réduit aux différentes idéologies des formes de gouvernement. Le droit et l'histoire : un syntagme qui, d'ailleurs, résume l'interprétation philosophique de cet ouvrage qui a marqué la pensée de nombreuses générations d'intellectuels, et que Francine Markovits assume comme texte inaugural d'une « science nouvelle, d'une histoire

naturelle des lois », attentive à la raison des normes, mais à la fois sensible à l'expérience du complexe, au relief de la différence, à la position de l'ailleurs et au rôle de l'altérité : « une bibliothèque, un abrégé de la science juridique et politique et en même temps un recueil d'expérience, une science expérimentale de l'histoire », selon la définition que Francine Markovits propose en historiienne de la philosophie qui a fait de la circulation et de l'échange entre les déterminations des savoirs son style de recherche et nous a offert ses études sur le 18^e siècle au fil conducteur d'une épistémologie du singulier. Sa lecture de Montesquieu innove fermement l'exégèse classique de l'*Esprit des lois* et transforme profondément l'interprétation de la philosophie de son auteur. F. Markovits ne recherche pas en fait dans l'œuvre majeure de Montesquieu une théorie des formes de gouvernement ou une axiologie de valeurs, selon l'attitude traditionnelle de l'historiographie, mais elle y détecte plutôt, à travers une lecture d'auteur, la construction de systèmes réglés, de variations organisés en réseaux par une méthode comparatiste « et pour ainsi dire expérimentale ». Et c'est justement ici, dans cette perspective qui conjugue méthode expérimentale et procédures sceptiques, que consistent selon Markovits les enjeux de la philosophie de Montesquieu : une philosophie polémique à l'égard des historiens de l'universel comme des métaphysiciens de la volonté et des théoriciens de la raison d'État, mais aussi une philosophie d'institution – ou de construction ? – d'une nouvelle intelligibilité qui, situant la demande d'ordre à l'intérieur des mécanismes mêmes de la composition de l'ordre, devient une variable et une intégration de la théorie naturaliste de l'homme. Pour Montesquieu, les lois ne sont pas en fait des actes de volonté d'un souverain ou d'un législateur ; elles ne sont pas non plus la rédaction formelle des stratégies de domination : les lois sont l'expression et la solution de problèmes liés à des situations. « Une thèse métaphysique forte – commente Markovits –, puisqu'il s'agit bien de la critique du sujet comme principe de la volonté et de la pensée. » Une histoire, une philosophie et une logique de l'*Esprit de lois* structurent l'analyse de Francine Markovits. À tel point que l'ordre des raisons devient aussi l'ordre de son livre. Il s'ouvre par une enquête historique qui, prétendant soustraire Montesquieu aux généalogies avides de précurseurs comme à l'apologie ou à la condamnation des siècles passionnés de modèles ou de coupables, entend le replacer dans son époque, en reconstruisant la relation du philosophe à ses sources et à son actualité ; et qui, se prescrivant de revenir aux textes plutôt qu'au personnage qui « est peut-être la somme de ses lectures » – « somme indéfinie » ! –, veut rencontrer et identifier les « lecteurs de Montesquieu », à partir de ses contemporains jusqu'à nos contemporains, à travers une lecture qui est aussi une « théorie de la lecture » issue de Montesquieu même : une lecture pour ainsi dire « expérimentale », « qui ne s'attache pas aux intentions mais aux effets du sens du texte », comme Francine Markovits la définit et s'y soumet. « Deux fils conducteurs » dirigent cette lecture « expérimentale ». Ils constituent à la fois les deux idées-guide de l'ouvrage de Montesquieu : d'une part, l'idée que *les lois sont des rapports* et non des volontés, théorie d'institution que le philosophe avait élaborée contre la métaphysique, mais qui s'oppose aussi à toute thèse subjectiviste ; d'autre part, l'idée du rôle pragmatique exercé par les lois qui introduit les concepts de « provision » et de « supplément » comme acteurs de variations et de changements, théorie fonctionnelle, peut-être inspirée de l'abbé Fleury, que Montesquieu oppose aux apologistes de la monarchie absolue et aux historiens de l'universel. C'est ainsi que l'histoire de l'*Esprit des lois* et cette lecture « d'auteur » convoquent la philosophie. Francine Markovits la retrouve avant tout dans une inversion originale et définitive opérée par Montesquieu sur le rapport observateur/observé : ce qui lui avait permis de réfléchir sur l'histoire non à partir de l'extérieur de la situation, mais à partir des dispositifs pluriels d'observation – les parallèles, les changements, les transformations, les métamorphoses, les révolutions, les contrastes, les contradictions –, et de l'écrire non comme l'épiphanie du divin ou la réalisation d'une essence, mais comme « une énumération d'exemples », comme un récit fluide et fidèle de situations particulières. Dans cette histoire narrative et sans finalité, que Montesquieu rédige comme des « annales » de l'humanité, selon l'expression de d'Alembert, tout compte : les circonstances

comme les permanences, les extravagances et les marginalités comme les règles. Et Francine Markovits recherche avec une attention particulière « les variations de détermination de l'humain » à travers certaines « figures » – le pluriel est impératif –, qui sont des figures de l'altérité plutôt que de l'identité : les barbares, les femmes, les esclaves, les Romains. Quel type de logique alors pour ce système d'exemplification ? Avec Montesquieu, F. Markovits en appelle à la règle « du bon sens qui consiste à connaître les nuances des choses », c'est-à-dire à l'analyse des cas particuliers, c'est-à-dire à une méthode expérimentale appliquée à la législation. C'est ici que F. Markovits utilise la leçon des tropes sceptiques de Sextus pour soutenir la topologie de la différence, de l'individuel et du particulier que Montesquieu dessine pour l'histoire, afin de construire ces réseaux de rapports et de mélanges que sont le climat, les formes de gouvernement, les vertus et les religions, les mécanismes moraux et physiques et qu'il retrouve pour les diverses législations : non pour les réduire au relativisme sociologique, mais pour penser la complexité dans le cadre d'un ordre rationnel non des choses, mais des renvois. Chez Montesquieu, « expériences de l'histoire, mutations des lois, altération et formation de l'identité sont au centre de la détermination institutionnelle de l'homme », conclut F. Markovits. C'est là une efficace leçon d'histoire qu'un Montesquieu philosophe nous laisse en héritage pour repenser la société en des temps de crise. Mais, à travers l'analyse de la philosophie de Montesquieu, c'est aussi une importante leçon que Francine Markovits nous donne d'une philosophie de la complexité et d'une culture de la raison faite de textes et de théories, d'arguments et de langages, d'esprit et de rigueur, mais aussi de doutes et de doutes sur des doutes, de liberté et de passion, de recherche et d'intelligence.

Mariafranca SPALLANZANI

Isabella MATAZZI, *Il Labirinto cannibale. Viaggio nel* *Manoscritto trovato a Saragozza di Jean Potocki*, Milano, Arcipelago Edizioni, 2007, 112 p.

Un nouveau petit livre, en provenance d'Italie, est d'ores et déjà à verser au rang des plus beaux fleurons des études potockiennes. Isabella Mattazzi, qui a publié des ouvrages sur Hoffmann, Gide et Balzac, ainsi que sur la magie dans les contes du 18^e siècle, nous propose un riche et passionnant voyage dans le *labyrinthe cannibale* imaginé par Jean Potocki. Nourrie des textes (enfin) originaux publiés par François Rosset et Dominique Triaire dans l'édition des *Œuvres* (Peeters, Louvain) – et repris dans la belle édition GF –, cette étude a non seulement parfaitement digéré les acquis récents de la recherche sur le *Manuscrit* (Rosset, Triaire, Fraïsse, Herman), elle apporte également de précieux éclairages tirés de la philosophie et des études culturelles. Loin de faire parade de ces lectures multiples et croisées, l'auteur les convoque discrètement pour étayer une interprétation à la fois *synoptique* (la plupart des problématiques importantes sont passées en revue) et *fortement focalisée* (autour de quelques thèmes apparemment secondaires, mais qui traversent le récit en diagonale). Le voyage proposé dans le *Manuscrit* s'organise en *cinq étapes*, dont chacune multiplie les variations autour d'un thème servant de fil d'Ariane. Le motif du *labyrinthe* ouvre l'exploration de cet univers romanesque étonnant : à partir des divers espaces explicitement labyrinthiques (la Sierra Morena, la Venta Quemada, le souterrain où se cache le trésor des Gomelez, etc.), on voit le motif se complexifier pour devenir un labyrinthe « initiatique », habité par « un vide » central et « cannibale », « dévorateur de toute forme préconstituée d'espace et de temps » (p. 31). Cette dévoration conduit au deuxième motif, celui de la *nourriture*, qui permet de mettre en série divers repas disséminés dans le roman (souvent partagés avec des morts). Apparaît ainsi une autre structure sous-jacente du roman, celle du *cannibalisme* : le vivant n'échappe (provisoirement) à la destruction qu'en détruisant des parties du monde par mastication et digestion – si bien qu'un mort partageant la table des vivants prend la forme d'« un court-circuit sémantique » (p. 40). Le troisième chapitre, centré sur les *serrures*, s'intéresse surtout à leurs *trous*, qui offrent un modèle de vision régissant tout l'optique du roman : les multiples revenants mis en scène

par le *Manuscrit* révèlent autant d'angles morts, grâce auxquels le lecteur découvre des faces insoupçonnées de la réalité. « La population littéraire du *Manuscrit* », vorace et omnivore, apparaît dès lors comme frappée d'aveuglements multiples et variés, que le roman et l'auteur déclinent avec virtuosité. Une forme particulière et récurrente d'aveuglement fait l'objet du quatrième chapitre : le *double* que renvoie l'image du *miroir*. Non contente de reprendre les innombrables formes de duplications avec lesquelles joue Potocki, l'auteur montre de façon convaincante que c'est le roman lui-même qui fascine son lecteur par un dispositif de spécularisation aveuglante : « le véritable miroir du *Manuscrit*, c'est la surface polie de ses pages » (p. 85). Enfin, un dernier chapitre nous fait reconnaître dans ce roman un *univers liquide* : « liquides sont la morale de ses habitants, ses espaces, ses narrations, son sentiment du temps », et jusqu'à « ses souvenirs » (p. 87). Ici aussi, notre compréhension du texte s'éclaire de la mise en série du *sang* (celui, corporel, qu'on verse à travers les duels et celui, familial, que les Gomelez essaient de renouveler en capturant Alphonse et Velasquez), du *sperme*, du *vin*, du *poison*, et finalement de l'*encre* (un encre paternel dans lequel est tombé Avadoro enfant). Chaque page de cette étude admirable fourmille de formules brillantes, de rapprochements ingénieux et d'interprétations suggestives. Ce livre fera date dans les études potockiennes : non seulement on peut espérer qu'il aidera à la diffusion du chef d'œuvre de Potocki au-delà des Alpes, non seulement il apporte une contribution interprétative essentielle à l'étude du *Manuscrit* (digne des grandes monographies de Rosset, Triaire et Fraisse), mais il offre en outre, à partir du cas particulier de ce roman unique, un véritable *modèle* de ce que les études thématiques peuvent produire de plus stimulant et de plus réjouissant.

Yves CITTON

Robert MAUZI, *L'Art de vivre d'une femme au XVIII^e siècle, suivi du « Discours sur le bonheur » de Madame du Châtelet*, Paris, Desjonquères (Coll. « L'esprit des lettres »), 2008, 139 p.

« On croit communément qu'il est difficile d'être heureux, et on n'a que trop de raison de le croire ; mais il serait plus aisé de le devenir, si chez les hommes les réflexions et le plan de conduite en précédaient les actions. » Tout est dit : l'essence même du court texte (25 p.) de Madame du Châtelet, et le cœur de la longue préface (90 pages) de R. Mauzi. La réédition de cet ensemble est due à Henri Coulet, qui a intégré les corrections que R. Mauzi avait projeté d'apporter à la précédente édition. Celle-ci était parue en 1961 sous le titre « Discours sur le Bonheur », de madame du Châtelet, R. Mauzi n'apparaissant que comme éditeur et commentateur. En choisissant un autre titre et une attribution auctoriale centrée cette fois sur le critique, H. Coulet propose de voir dans ce texte un élément de ce qui serait la trilogie du bonheur de Mauzi : avec sa thèse (*L'Idée du bonheur*), parue en 1960 et sa conférence sur les « Thèmes et antinomies du bonheur dans la pensée du 18^e s. » publiée en 1970 et reparue chez Paradigme en 1994. L'idée est bonne et la présence de ce texte de commentaire entre ces deux grandes œuvres est une parfaite illustration du propos : tout autant que le bonheur d'Émilie, c'est son malheur et son appétit insatiable de vie, de possession et de pensée qui est commenté par Mauzi. La correspondance de celle-ci avec Voltaire, avec l'ex-amant devenu ami indispensable, Richelieu, avec d'Argental et Maupertuis, amplement présentée, est tout à fait passionnante. Comme est passionnante l'histoire de l'édition du texte (dont le manuscrit a été perdu), la lecture des variantes, et le texte lui-même qui fait tout autant l'apologie de l'étude, qui apporte la paix, que de l'illusion et de la folie amoureuse : en bonne mathématicienne, « la sagesse doit toujours avoir les jetons à la main » (p. 104) ; certes, mais la vie de madame du Châtelet tout autant que son texte au « sombre rayonnement » (p. 67) montrent combien cela demande de vraie philosophie. Le titre risque de désorienter ceux qui ignoreraient ce qu'est le genre de « L'Art de vivre », mais ce petit texte si bien accompagné méritait de revenir au premier plan et de se présenter ainsi non comme un « discours » mais comme un *vade mecum* adressé particulièrement aux femmes (les conditions du bonheur y sont présentées comme bien différentes pour l'un et l'autre sexe car les positions sociales sont

différentes, de même qu'elles sont différentes selon les classes, la constitution et les âges) mais aussi à la jeunesse. C'est le but qu'elle se fixe dans cette phrase (qui est autant d'elle que de R. Mauzi qui l'a complétée) : « Empêchons-les de perdre une partie du temps précieux et court que nous avons à sentir et à penser, et de passer à calfeutrer leur vaisseau le temps qu'ils doivent employer à se procurer les plaisirs qu'ils peuvent goûter dans la navigation. » À mettre donc au programme pour tous les étudiants!

Anne-Marie MERCIER

Anne-Marie MERCIER-FAIVRE et Chantal THOMAS (éds), *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle, du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008, 520 p.

Ce collectif, très riche et somptueusement illustré de reproductions de gravures d'époque, regroupe, sur plus de 500 pages, un peu moins d'une trentaine d'études très variées sur le double thème de la catastrophe et des catastrophes (tremblements de terre, épidémies) dans la littérature et la pensée du 18^e siècle. Le liminaire, signé par les responsables du recueil, fournit, sous le titre « Écrire la catastrophe », une vue synthétique habile et pertinente des questions posées. Une bibliographie (malheureusement donnée selon l'ordre alphabétique, ce qui la rend un peu difficile à exploiter) et des index bien faits complètent le volume, dans lequel les contributions sont regroupées en 4 sections. La première, forcément assez hétéroclite, s'intéresse aux « pensées de la catastrophe » : des études ponctuelles sur Montesquieu (C. Volpilhac-Auger), Rousseau (S. Pujol), Diderot (M. Brot) ou Sade (C. Thomas), y voisinent avec des approches plus larges, lexicales (M. O'Dea) et religieuses (M.-S. Seguin, M.-C. Pitassi), qui culminent avec le texte conclusif de C. Larrère sur « Catastrophe et Révolution », qui se livre à un brillant exercice d'histoire des idées à partir de l'histoire des mots. La deuxième se centre sur « la naissance du catastrophisme » dans les discours de la presse, de manière assez générale sur le sensationnel (L. Andriès) ou la bienfaisance (C. Cave) ou à propos d'événements majeurs comme la peste de Marseille en 1720 (D. Reynaud et S. Ben Messaoud), le désastre de Lisbonne (A. Saada) et le tremblement de terre de Messine (A.-M. Mercier-Faivre). La troisième sacrifie à la problématique à la mode du « témoignage », qu'elle éclaire d'un regard tout à fait intéressant en réfléchissant sur « la recomposition des récits » (G. Quenet), le regard d'un naturaliste sur la catastrophe de Messine (S. Messina) ou des médecins sur la peste de Marseille (S. Genand), la mise involontaire en fiction par les voyageurs témoins des épidémies (C. Fernandez Alamoudi, R. Baudin) et même les transformations qu'implique la mise en poème (R. Favier, dont l'étude est consacrée au poète dauphinois André Blanc, dit La Goutte). La quatrième est consacrée à quelques études sur les représentations de la catastrophe dans les arts : voyages illustrés (M. Pinaud Sørensen), tableaux (P. Wachenheim), pièces de théâtre et livrets d'opéra (C. Ailloud-Nicolas, P. Salry), roman (C. Labrosse, qui analyse l'œuvre de Defoe) et conte (K. Sekitani, qui traite d'un conte japonais en référence à l'écroulement du mont Mayu, en 1792), poésie (R. Fialcofschi, sur la peste en Provence en 1720-1722). En conclusion du recueil, J.-P. Dupuy reprend les thèses principales de son ouvrage de 2002 (*Pour un catastrophisme éclairé*). Il est à peine utile de préciser, après cet inventaire, que *L'invention de la catastrophe*, tant par la qualité intrinsèque de la plupart des contributions que par le souci de couvrir l'essentiel des angles d'étude possibles, s'élève très au-dessus de la masse des collectifs circonstanciels : on y perçoit une véritable démarche fédératrice et une rare rigueur scientifique.

Jean-Noël PASCAL

Christiane MERVAUD, Jean-Marie SEILLAN (éds), *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes. Hommage à Marie-Hélène Cotoni*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Ouverture philosophique »), 2008, 451 p. + 1 ill.

On ne présente pas aux historiens des idées la récipiendaire de ce volumineux livre d'hommages qui a consacré une grande partie de sa recherche à Voltaire et à la lecture de

la Bible par les philosophes du 18^e siècle. On sait moins que M.-H. Cotoni est également auteur de nouvelles et de poèmes, dont la plupart furent publiés dans la revue *Nu(e)*. Le volume s'ouvre, de manière emblématique, sur une étude de N. Cronk concernant le célèbre *Souper des philosophes* de J. Huber, intitulé *La Sainte Cène* par G. Apgar, où l'on voit réunis, autour de la table de Voltaire, ses amis et disciples. Les trente et une contributions suivantes sont regroupées en trois parties. La première comprend des articles sur Challe, Montesquieu et un certain nombre d'autres auteurs, le plus souvent en rapport avec leurs convictions (ou interrogations) religieuses. La deuxième partie est entièrement consacrée à Voltaire : là aussi, on note la prédominance des thèmes religieux, avec en prime deux lettres inédites adressées au patriarche de Ferney : une apostrophe du prince de Ligne sur la religion, jamais envoyée, et une lettre de la comtesse de Buchwald du 3 septembre 1767, écrite un mois avant la mort de leur amie commune, la duchesse de Saxe-Gotha. La troisième partie du volume contient d'une part des études portant sur la critique de la religion, de l'antichristianisme des *Lettres à Sophie* aux catéchismes de l'irreligion, et d'autre part plusieurs échos du débat entre partisans des Lumières et tenants du catholicisme traditionnel, où se côtoient Maine de Biran, Chateaubriand et Max Stirner.

Gerhardt STENGER

Simone MESSINA, Valeria RAMACCIOTTI (éds), *Metamorfosi dei Lumi 4. L'autorità e le prove della storia*, Alessandria, Edizioni dell'Orso (Coll. « Culture Europe »), 2007, 192 p.

Le Centre d'Études Interdisciplinaires « Métamorphoses des Lumières » de l'Université de Turin présente son quatrième ouvrage consacré à ce que les éditeurs appellent le « tournant des Lumières », c'est-à-dire la période charnière comprise entre 1780-1820, véritable clivage dans l'histoire politique et intellectuelle de l'Europe. Ce 4^e volet, qui fait suite à un précédent recueil d'études intitulé *Les Aventures de l'autorité* (« Studi Francesi », 149 [L], fasc. II, mai-août 2006), se compose de dix communications, dont six en italien et quatre en français. Par l'examen de nouveaux contextes politiques et littéraires, les éditeurs ont souhaité prolonger la réflexion sur le déclin du principe traditionnel d'autorité et sur le processus concomitant de refonte des présupposés et des valeurs censés discipliner l'organisation de la vie et de la culture européenne entre la fin du 18^e et le début du 19^e siècle. L'ouvrage s'articule en trois sections qui prennent en considération tour à tour « Le modèle libertin », à travers plusieurs analyses du roman de Louvet de Couvray, *Les Amours du chevalier de Faublas*; « Les idoles brisés », par des multiples enquêtes visant à restituer, ne serait-ce que de façon fragmentaire, « la démystification des formes et des figures de l'autorité traditionnelle » (p. VIII), tout comme la recherche et l'élaboration de paradigmes inédits d'autorité morale, politique ou littéraire; et, enfin, « L'autorité de l'écrivain », sujette à une transformation profonde provoquée, d'une part, par la disparition des normes classiques de l'horizon littéraire de l'Europe post-révolutionnaire, et, d'autre part, par la démocratisation de l'écriture et la redéfinition des genres littéraires. Malgré la nature segmentée du volume, les auteurs ont tous repensé le rapport complexe que la crise et la régénération de la notion d'autorité entretiennent avec le temps, voir avec les accélérations, les bouleversements et les mutations de l'histoire.

Luigi DELIA

Jesús CAÑAS MURILLO, José ROSO DÍAZ (éds), *Aufklärung. Estudios sobre la Ilustración española dedicados a Hans Joachim Lope*, Cáceres, Universidad de Extremadura (Colección *Magistri*), 2007, 256 p.

Cet hommage d'une université d'Espagne à un hispaniste allemand apporte d'appréciables témoignages sur la progression actuelle des recherches et des publications sur le dix-huitième siècle espagnol, en particulier sur le théâtre. Comella (1751-1812) y est mis en relief, à la fois pour la variété de ses productions, reflet des pratiques théâtrales dans la

société madrilène, et pour son apport à la diffusion de l'idéologie des Lumières : c'est par là qu'il donne une nouvelle actualité à la *comedia* espagnole sans recourir à l'acclimatation d'une tragédie à la française. L'exploration du roman fait redécouvrir des œuvres sans doute secondaires mais qui permettent l'étude d'aspects curieux de ces débuts de renaissance d'un genre. Un trait commun à l'un d'eux et au célèbre *Fray Gerundio* du P. Isla (1758), c'est la manipulation des traits de langage populaires et dialectaux à des fins expressives ou satiriques, et non pas à titre de témoignages sur l'observation des pratiques langagières. Parmi d'autres apports qui retiennent l'attention, on remarque une étude sur les variations démographiques et les mariages dans une zone frontalière d'Estrémadure éprouvée par les guerres, et une autre sur l'opposition du P. Feijoo (1676-1764) à la pensée de Raymond Lulle. Elle paraît liée à sa critique des arts de la mémoire tout comme des médicaments supposés l'entretenir; il craindrait une résurgence de l'hermétisme et de la pensée magique : peut-être serait-elle une forme de l'aspiration contemporaine à sortir du carcan aristotélien scolastique, mais il n'y voit, lui, qu'obstacles à l'acquisition méthodique d'un savoir rationnel et concret. La féministe allemande Hedwig Dohm donne en 1867 une histoire de la littérature espagnole marquée par le romantisme où le 18^e s. n'a qu'une petite place, mais curieusement significative; elle y distingue Feijoo pour ses vertus (quasiment bourgeoises?) d'application, d'honnêteté et d'esprit pratique.

Michel DUBUIS

Frédéric OGÉE et Anthony STRUGNELL, (éds), *Diderot and European Culture*. Oxford, Voltaire Foundation, 2006, 246 p.

Depuis plusieurs années déjà, F. Ogée s'intéresse aux échanges trans-européens au 18^e s. (voir *Better in France? The Circulation of Ideas across the Channel in the Eighteenth Century*, Bucknell U. P., 2005). Fruit d'un colloque qui s'est tenu en 2002, l'ouvrage collectif (en anglais) qui nous occupe ici, co-édité par F. Ogée (Université Diderot-Paris VII) et A. Strugnell (Université de Hull) est consacré à Diderot. Il regroupe une douzaine d'études variées dues à des spécialistes français, anglais, italiens et américains, ces perspectives internationales croisées revêtant bien sûr ici un caractère particulièrement appréciable. Au cœur de cet ouvrage réside une interrogation sur la notion même de « culture européenne », notion vague et incertaine dont l'introduction des éditeurs présente un intéressant rappel des évolutions historiographiques au cours des dernières décennies. L'idée d'une Europe des Lumières unie et réductible aux seules valeurs des Lumières françaises a été en effet contestée, notamment par J. G. A. Pocock. Homme de paradoxes et de contradictions ainsi que grand voyageur, Diderot était sans doute l'un des philosophes français les plus cosmopolites – avec, notamment, une relation particulièrement forte avec l'Angleterre de son temps. Au-delà de l'auteur de textes, on décèle donc en lui un penseur situé au centre d'un réseau d'influences, d'idées et d'informations venues de toute part en Europe. Ogée et Strugnell suggèrent qu'il convient d'aborder Diderot non pas par rapport à un contexte culturel européen unifié mais comme quelqu'un qui savait s'écarter des stéréotypes et « emprunter un chemin d'indétermination libératrice » (*liberating indeterminacy*). Les diverses études présentées, regroupées selon quatre axes principaux (1. L'autre « non-européen »; 2. L'expérience européenne; 3. La traduction de la pensée anglaise; 4. La « construction » de Diderot) déclinent cette thématique et révèlent la difficulté de réduire l'œuvre protéiforme de Diderot à un seul « canon », fût-il français ou européen.

Pierre DUBOIS

John C. O'NEAL (éd.), *The Nature of Rousseau's Rêveries : physical, human, aesthetic*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2008, xi + 281 p. + 12 ill.

Suite au colloque de l'Association Rousseau de l'été 2005, J. C. O'Neal, déjà co-éditeur d'un ouvrage collectif sur l'autobiographie rousseauiste paru en 2003 (*Approaches*

to *Teaching Rousseau's « Confessions » and « Reveries of the Solitary Walker »*, New York), regroupe ici dix-sept études qui tentent de resserrer l'analyse sur le seul texte des *Réveries du promeneur solitaire* – ce qui est déjà beaucoup –, tout en ouvrant le champ de l'analyse au-delà de la seule thématique de l'autobiographie. « Nature physique » et « nature humaine » : la plupart des contributions sont réunies dans les premières parties de l'ouvrage en fonction de ces deux thèmes principaux de l'œuvre et de leurs différentes modulations. Une quatrième partie porte sur l'aspect formel et esthétique des *Réveries* (J. Swenson s'intéresse à la prose lyrique de Rousseau et C. Martin revient sur les définitions respectives de la rêverie et de la promenade). Les questions abordées sont nombreuses : le statut et la posture du narrateur (F. Miller, S. Romanowski), le rapport à la société (K. Inston, N. Lee, J.-F. Perrin) et aux « philosophes modernes » (Ph. Stewart), le problème du mal (L. Mall) et la pensée de la mort (O. Mostefai), les causes du malheur et ses remèdes possibles (J. C. O'Neal), la pratique de la botanique (A. Cook), les rires du promeneur solitaire (J. T. Scott). Si la lecture d'ensemble se veut exhaustive, certaines *Promenades* sont plus fréquentées que d'autres et apparaissent ainsi comme centrales. C'est notamment le cas de la *Deuxième promenade*, très représentative de la diversité des approches : philosophie de la subjectivité par laquelle l'accident de Ménilmontant se révèle une expérience radicale de l'origine (J.-L. Guichet), lecture contextuelle qui permet de trouver un lien entre le lieu de l'accident et son mode opératoire dans le théâtre de Dancourt, en particulier dans la comédie du *Galant Jardinier* (J. Berchtold). Les lectures comparatives mobilisent des références qui vont de Cervantès (à propos du tragi-comique) à Sade (à propos de la définition de l'individu), de Hölderlin à Wordsworth (grands admirateurs de la *Cinquième promenade*), et, en passant, de Baudelaire (sur la promenade) à Bachelard (sur la rêverie). Leur comparaison avec la philosophie de Thoreau (Z. Trachtenberg) et l'hypothèse de leur influence sur la peinture de paysage (D. Johnson) viennent encore souligner l'importance et la portée des *Réveries*. L'objectif fixé par l'éditeur en introduction est donc bien atteint : « les articles rassemblés ici attirent une attention renouvelée sur la richesse et sur la complexité des *Réveries du promeneur solitaire* de Rousseau. Ils soulèvent de nombreuses questions, plutôt qu'ils n'apportent des réponses, suggérant toutefois de nombreuses solutions possibles ».

Antoine HATZENBERGER

Siofra PIERCE, *Voltaire historiographer : narrative paradigms*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2008, 283 p.

Dès la première page, les choses sont claires et le but défini. Il s'agit de savoir « what exactly Voltaire *thinks* about history and historiography ». Et quelques lignes plus bas : « The approach taken is not historical, but literary ». Ainsi sera donc étudiée une conception de l'histoire, mais selon les dires de Voltaire, non pas en fonction de sa mise en application, telle qu'elle peut apparaître à un observateur extérieur. L'auteur nous invite donc à une plongée dans la masse considérable des œuvres historiques de Voltaire, également de ses réflexions sur l'histoire et, de fait, à s'y tenir. L'ouvrage témoigne d'une parfaite connaissance de ce considérable massif. On salue d'ailleurs au passage la description très précise des titres concernés, qui retient jusqu'au moindre « rogaton » pour parler comme le maître. Ce recensement sera fort utile à qui voudra s'aventurer à son tour dans les mêmes territoires. Autour de trois grands concepts (Narrative/Story/Truth) formant autant de parties, tous les grands thèmes de l'historiographie voltairienne sont successivement exposés. Seront par exemple, énumération faite un peu au hasard, abordés des sujets comme le fanatisme, le héros opposé au grand homme, les harangues, les portraits, le vrai et le faux, etc. La présentation est faite avec finesse. Par exemple, pour exposer ce pont aux ânes qu'est le traitement du vrai et du faux chez l'historien, on partira des dix combinaisons relevées à partir de l'adjectif « vrai » (s'il était vrai, ce qui est vrai, bien vrai, trop vrai, etc.) (p. 215-221). La démonstration, avec d'opportuns récapitulatifs en fin de chapitre, est convaincante. Mais

pouvait-elle ne pas l'être avec un auteur comme Voltaire qui double constamment son récit d'un commentaire et qui s'érige en modèle de l'histoire à faire, le récit placé sous les yeux du lecteur en constituant un bel et bon exemple? Il ne cesse de dire : voilà ce que doit être l'histoire et en voici la preuve. Or c'est bien là où le bât blesse. Car s'enfermer dans l'œuvre historique de Voltaire comme en une monade bien close sur elle-même, c'est se livrer pieds et poings liés à un auteur malin qui vous dit de manière péremptoire ce qu'il faut croire, et qui à la limite vous ferait prendre vessies pour lanternes. Que penser par exemple de la fréquente affirmation de la nécessaire impartialité de l'historien, alors que toute l'œuvre le dément? Ou bien est-il si nécessaire de consacrer toute une partie au thème de la vérité, comme s'il s'agissait d'une révélation? Le simple bon sens au reste le dirait : quel historien a jamais prétendu faire du faux son idéal? En tout cas, il suffit d'ouvrir n'importe quel traité sur l'histoire pour constater que ce truisme est la matière du premier chapitre. Il n'est de vérité que de comparaison. S'interdire de regarder ce qui se fait ailleurs au même moment, c'est ne pas voir que bien des dogmes assénés avec autorité et présentés comme autant de nouveautés, sont des évidences partagées par tous. Au reste, même en restant dans la perspective de l'auteur, il aurait été judicieux, pour reprendre ses concepts, de comparer l'historiographe et l'historien, le programme claironné, et la réalité bien plus conventionnelle qu'on ne pourrait le croire, ôtés (mais n'est-ce pas là l'essentiel?) les charges anticléricales et le charme du récit. En un mot la méthode revendiquée paraît discutable, qui condamne peu ou prou à la paraphrase complaisante d'un auteur qui joue au bon apôtre et assure sa propre promotion. Reste, ce qui n'est pas négligeable, un exposé fort honnête et bien fait de la théorie de l'histoire selon Voltaire. Pour une pesée réelle de la place de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* dans la constellation historiographique du 18^e s., il faudrait y regarder de plus près, ne pas prendre pour argent comptant tout ce que profère le maître, et pour cela le comparer à ses prédécesseurs et confrères. Surprises garanties.

Henri DURANTON

Nicole POHL and Brenda TOOLEY (éds), *Gender and Utopia in the Eighteenth Century; essays in English and French Utopia Writings*, Aldershot, Ashgate, 197 p.

Cet ouvrage collectif réunit neuf contributions d'universitaires enseignant en Grande Bretagne ou aux États Unis, suivies d'une réflexion en forme de conclusion, par Alessa Johns, qui pose la question de l'état des études en Histoire des femmes (ou en gender studies, etc.) et de l'évolution de la place des femmes dans le monde universitaire, avec un parallèle qu'on jugera ingénieux ou audacieux avec les utopies des romancières du 18^e s. Croiser la problématique du genre avec le genre de l'utopie permet de poser des questions intéressantes et parfois nouvelles sur des œuvres souvent très connues. La démarche est intéressante à condition de ne pas trop restreindre le sens du mot « Utopie » et d'accepter la belle liberté que se sont octroyés les auteur(e)s. Sont examinés ici des romans anglais : *David Simple*, *The Italian*, *The Dazing World*, *Oroonoko*, *Millenium Hall*, *The Life and adventure of Peter Wilkins*, *The Isle of pines*,... et des romans français, curieusement très orientés vers la forme épistolaire : *Les Lettres persanes*, *La Nouvelle Héloïse*, *Lettres de Mistris Henley*, *Les 120 journées de Sodome*... À ces seuls titres, on devine que le genre de l'Utopie est vu de façon plus que large et sous des angles variés : utopie pure (non-lieu, parfois non-temps), voyage, pastorale, robinsonnade, roman de l'enfermement, roman sentimentale ou d'éducation. Plus que la thématique du sexe et des rôles inversés, c'est celle de la différence qui est ici choisie : la féminité peut être vue aussi bien à travers un personnage de femme que d'homme (jeune homme naïf, esclave) ou de monstre hybride. Certaines comparaisons sont hardies et séduisantes : un lien entre la condition de la femme et le mécanisme de la dette à travers la figure du manque (L. C. Khanna) ; une comparaison entre le monde exclusivement féminin et vertueux de *Millenium Hall* et celui des *120 journées*, éclairée par l'idée de transparence (A. M. Acosta) ; une explication de *Plainte et Défense de Thérèse Levasseur*

d'Isabelle de Charrière par une application du modèle conjugal de la *Nouvelle Héloïse* au couple des *Lettres de Mistriss Henley*; la confrontation entre les deux idéaux du sérail des *Lettres persanes* (deux utopies opposées, celle d'Usbek et celle de Roxane) mise en regard avec le conte d'Anaïs (lettre 141) d'une part tel que Rica le raconte, d'autre part tel qu'il lui a été raconté (M. McAlpin). Le texte de N. Pohl, extrêmement stimulant, propose un regard global sur la rencontre des questions de l'utopie et du genre : si l'utopie est éclairée par la notion de perfectibilité, qui fait que l'on doit la quitter dès qu'on l'a trouvée jusqu'à ce qu'on la trouve en soi-même (*Candide*), il semble que dans le cas des romans focalisés sur un personnage féminin, celui-ci ait l'obligation d'aller droit au but : les femmes, exclues du voyage comme de la robinsonnade, sont d'emblée conduites à la quête d'un espace utopique mental, un espace « intersubjectif ». Cette idée explique mieux la difficulté qu'il y a à trouver une place véritable pour les femmes dans le genre « pur » de l'Utopie.

Anne-Marie MERCIER

Martial POIRSON, Yves CITTON, Christian BIET (dir.), *Les Frontières littéraires de l'économie (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Desjonquères, 2008, 218 p.

Ce recueil d'une dizaine de contributions s'inscrit dans une perspective théorique récente qui peaufine ses outils au fil des ouvrages. Yves Citton, à qui l'on doit le *Portrait de l'économiste en physiocrate* (Paris, L'Harmattan, 2000), participait déjà au volume *Être riche au siècle de Voltaire* (Genève, Droz, 1994) qui posait les bases d'une réflexion affinée par le volume des *Studies* (Oxford, SVEC 10) dirigé par Martial Poirson en 2004, *Art et argent en France au temps des Premiers Modernes (XVII^e-XVIII^e siècles)*. Ces deux enseignants-chercheurs de Grenoble ont récemment lancé dans les *Cahiers Voltaire* un débat stimulant sur « Voltaire homme d'argent? (I) » (n° 7, 2008, p. 93-143) et le très productif Martial Poirson annonce la sortie prochaine de deux ouvrages sur la même thématique, sans compter le volume à paraître sur l'économie souterraine co-dirigé avec Florence Magnot, qui participe également au recueil. Ces productions passées ou à venir dessinent un projet théorique ambitieux qui tire partie d'un de ces effets de boucle historiques qu'on aurait tort de négliger : si le siècle des Lumières est bien l'époque où l'économie s'autonomise en tant que discipline, avec son jargon, sa technicité et ses options théoriques qui la font sortir de la simple spéculation morale à fondement religieux, l'incertitude actuelle sur le bien fondé du libéralisme triomphant, théorie dont les racines plongent dans les Lumières, invite à considérer comment le discours économique se construisait véritablement à l'origine. Et c'est là que la littérature a son rôle à jouer : car les penseurs des Lumières ont une conception moins puriste des vertus de la littérature, qui a son mot à dire sur tout, que ce soit au théâtre, discours socialement poreux par excellence, ou dans les diverses formes de l'écrit, notamment le roman. Bref, les écrivains savent qu'ils participent d'un « échange » comme les économistes savent qu'ils construisent des « fictions ». Effet actualisant et révélateur du détour par les Lumières : il s'agit de montrer que la littérature n'est pas le seul royaume du « désintéressement », contrairement à la vulgate qui s'est construite au 19^e s., pas plus que l'économie n'est le domaine réservé des techniciens des flux. Partant de cette refonte, le recueil explore quelques zones de partage entre économie et littérature : ainsi, au fil des études, chaque fois ponctuelles, on découvre, par exemple, comment Zola écrit *L'Argent* en théoricien dépassé mais aussi en praticien du statut économique de l'homme de lettres (J.-J. Goux) ; comment le Chevalier de Mouhy monnaie sa figure de romancier proluxe (F. Magnot) ; ou comment fonctionne l'homologie sans cesse rappelée, sans cesse contestée, entre prostitué(e) et comédien (Ch. Biet). L'ensemble, s'il ne dessine aucune cartographie générale, propose quelques parcours suggestifs, fermement mis en perspective par une introduction éclairante.

Alain SANDRIER

Michel PORRET, *Sur la Scène du crime. Pratique pénale, enquête et expertises judiciaires à Genève (XVIII-XIX siècles)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, 288 p. + 16 ill.

Le volume est constitué d'articles publiés entre 1992 et 2007 qui concernent différentes formes de délits allant de l'accusation de sorcellerie au rapt de séduction et à la publication de livres prohibés. L'auteur, grand connaisseur de l'histoire du droit pénal, qui a notamment publié en 2003 un ouvrage sur *Beccaria, le droit de punir*, rappelle d'abord que la procédure criminelle à Genève est inquisitoire, secrète et écrite comme dans le reste de l'Europe continentale depuis la fin du Moyen Âge. Il souligne aussi la relative clémence des magistrats genevois au 18^e s., citée en exemple par les philosophes des Lumières : les supplices disparaissent au début du 18^e s. et la question en 1738. Les affaires évoquées sont saisissantes et placent sous une lumière crue les scènes de la violence ordinaire et la précarité de la majorité des existences dans la république de Genève : viol de petites filles, infanticides, enrôlement forcé de mercenaires par des sergents-recruteurs, vols domestiques passibles de la peine de mort jusqu'à la fin du siècle. Parfois d'autres éléments interviennent pour expliquer le passage à l'acte, y compris la violence exercée sur soi-même : un jeune artisan-horloger âgé de 18 ans se suicide dans sa mansarde en 1779, après avoir lu *Les souffrances du jeune Werther*. Ces études de cas n'ont rien de disparate. Elles permettent au contraire à l'auteur de montrer avec clarté et intelligence, preuves à l'appui, la progressive sécularisation du crime, qui passe d'une représentation du délit comme péché contre Dieu à une infraction sociale appelant à une sanction politique. Le livre décrit également, surtout dans la dernière partie du livre, l'importance grandissante des experts, imprimeurs et libraires traquant le livre séditieux mais aussi matrones, chirurgiens et médecins chargés d'examiner le corps violenté, et topographes judiciaires auxquels on demande de dresser un croquis des lieux du crime. Comme le dit l'auteur dans sa conclusion, la collaboration de plus en plus étroite entre magistrats et experts témoigne de la « transition pénale des Lumières vers la modernité du droit de punir ».

Lise ANDRIES

Odile RICHARD-PAUCHET, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland, une esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007, 449 p.

La publication de cette thèse constitue, après les travaux de Benoît Melançon, une approche nouvelle de la correspondance de Diderot, la volonté de saisir une unité totalisante, une matrice d'œuvre à partir d'un texte qui frappe par son imperfection et son inachèvement. Comme le souligne O. Richard-Pauchet, « son sens global nous demeure à jamais inaccessible ». Cependant cette correspondance poursuit une quête anxieuse, celle de Sophie, mais plus encore une recherche d'une identité qui a besoin d'un miroir, les yeux de la destinataire, pour se constituer. Sophie sera pour Diderot la partenaire idéale, celle qui lui permettra d'expérimenter un nouveau langage à travers le pacte épistolaire, « une pensée en acte ». Diderot s'est intéressé de près au langage féminin dans lequel il croit déceler une « poétique de la vérité » et il est particulièrement fasciné par l'androgynie de Sophie « homme et femme quand il lui plaît », unité retrouvée de l'être naturel qui fait écho au langage du primitif, celui du cœur. L'esthétique diderotienne constitue également une réflexion sur l'objet lettre comme métaphore du corps absent et expression d'un manque et d'un désir. Il s'agit pour le philosophe de « rassembler son moi épars tiraillé entre le vagabondage intellectuel et la recherche d'une unité et d'une totalité », et de réfléchir à l'unité du vivant ainsi qu'à la décrépitude des corps. Diderot s'attarde assez longuement dans ses lettres sur la maladie et la mort, celle de la sœur de Sophie, M^{me} Legendre en 1766 et celle de Damilaville en 1768. Il y a là une obsession pour « la vie et les métamorphoses du corps » et une érotisation du corps souffrant. Mais les lettres, par leur matérialité, renvoient également à la peinture, aux portraits et Diderot livre à Sophie des réflexions parallèles aux

Salons. Faire voir à travers l'écriture, telle est l'ambition du philosophe qui s'inscrit dans une volonté de faire toucher et d'« incorporer la chair au discours amoureux ». O. Richard souligne à plusieurs reprises les rapprochements entre Diderot et Rousseau, à propos des réflexions sur le langage et de la promenade-rêverie, preuve que les deux frères ennemis n'ont pas cessé d'échanger sans le savoir jusqu'à la fin de leur vie. Ce texte que Diderot ne destinait probablement pas à la publication révèle une « hantise de l'opacité, une peur de la trahison » et dévoile surtout que le philosophe, « avant d'être le fou de Sophie était le fou de soi-même ». Un essai stimulant, émouvant qui mérite une lecture attentive et incite parfois à la rêverie philosophique.

Pascale PELLERIN

Thierry RIGOGNE, *Between state and market : printing and bookselling in eighteenth-century France*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2007, XVII + 313 p.

L'auteur a cherché comment fonctionnait l'administration de la Librairie dans la France de la seconde moitié du 18^e s. Le premier chapitre traite de la surveillance du commerce de la librairie, avec Sartine et son enquête de 1764 dont le questionnaire est reproduit. Le second chapitre nous montre les insuffisances du système mis en place et l'échec du *Code de la librairie*. Avec le troisième chapitre nous sommes renseignés sur les chambres syndicales de province et les relais locaux de l'administration royale, intendants, subdélégués et inspecteurs de la librairie. Le chapitre quatre est consacré aux imprimeries de province : certes leurs nombre avait été restreint considérablement mais le nombre de presses restait le même et les imprimeurs qui subsistaient avaient profité de cette concentration. Nous apprenons dans le chapitre cinq que l'administration royale ne prit aucune mesure importante à l'égard des libraires jusqu'en 1777. Le nombre de librairies augmente fortement à la fin du siècle et on voit s'installer des libraires dans des petites villes où il n'y en avait pas. Le sixième et dernier chapitre s'attache à cerner la production proprement dite. L'ouvrage est complété par des tableaux, des cartes, une riche bibliographie et un index détaillé très utile.

Françoise WEILL

Alain SANDRIER, *Le Dictionnaire philosophique de Voltaire*, Neuilly, Atlande (Coll. « Clefs concours »), 2008, 80 p.

Ce petit fascicule circonstanciel, inscrit dans une série à destination des candidats aux agrégations littéraires, risque de passer inaperçu, les rédacteurs de ce genre d'ouvrages se sentant la plupart du temps contraints par ce qu'ils imaginent être la *doxa* des épreuves et les structures que leur imposent les éditeurs. Ce serait profondément dommage : sans ostentation de terrorisme intellectuel, en respectant le patron imposé (un « balayage » du texte, quelques approches « problématisées », des analyses de fragments délimités, une bibliographie sommaire), Alain Sandrier n'en construit pas moins une véritable lecture du *Portaif* de Voltaire, qui aborde de front, avec une vraie compétence d'historien des idées, quelques problèmes essentiels que persiste à poser la lecture d'un texte vraiment difficile, notamment celle de la position de l'auteur face aux questions religieuses, sur laquelle il apporte d'assez énergiques éclairages. Du coup, son livret conçu prioritairement pour être utile aux candidats, pourrait bien être un peu plus que cela : il confortera du moins dans leur intuition ceux qui osent supposer qu'il serait peut-être temps de revenir un peu sur le dogme de la religion de Voltaire », plus de 60 ans après l'étude monumentale de René Pomeau.

Jean-Noël PASCAL

Victor I. STOICHITA, *L'Effet Pygmalion. Pour une anthropologie historique des simulacres*, Genève, Droz, 2008, 320 p.

V. Stoichita poursuit son enquête sur la « métapeinture » qui lui a déjà inspiré *L'Installation du tableau* (Droz, 1999). Il revisite le mythe de Pygmalion, des *Métamorphoses*

d'Ovide à *Vertigo* de Hitchcock, et en fait un mythe sur la production du simulacre. La force de son analyse est de situer chaque incarnation de Pygmalion et de Galatée dans l'histoire des sciences et des techniques aussi bien que des arts et de la littérature. *Le Roman de la rose* est mis en relation avec l'optique médiévale, la sculpture funéraire ou l'horlogerie, la toile de Girodet avec la science nouvelle de l'électricité, le mesmérisme et la physiologie du système nerveux. L'analyse s'appuie sur une riche illustration. Le dix-huitième s'intéressera particulièrement aux actrices shakespeariennes, interprétant Hermione, l'héroïne du *Conte d'hiver* qui reparaît après une longue absence sous l'aspect d'une statue. Du *Triomphe des arts* de Houdart de La Motte au *Frankenstein* de Mary Shelley, le mythe envahit le siècle des Lumières. À travers les œuvres de Boureau-Deslandes et de Jean-Jacques Rousseau, de Jean Raoux, de Falconet et de Diderot, il renvoie à la concurrence de la sculpture et de la peinture, du toucher et de la vue, de la couleur et du dessin, du spiritualisme et du matérialisme. Tout au long de cette belle enquête interdisciplinaire, le lecteur est invité à s'interroger sur la conception occidentale de l'image, sur la transgression qui crée le fétiche et fonde l'objet esthétique. En guise de conclusion, le livre s'achève par vingt thèses sur le simulacre, au seuil d'une nouvelle enquête qui concernerait cette fois la réalité virtuelle.

Michel DELON

Françoise TILKIN (éd.), *L'Encyclopédisme au XVIII^e siècle*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Liège-Genève, Droz, 2008, 356 p.

Deux journées de travail organisées par le « Groupe d'étude du 18^e siècle » ont réuni de nombreux chercheurs à l'Université de Liège les 30 et 31 octobre 2006. Au cours de la première journée, il apparaît une nouvelle fois que l'aventure de l'*Encyclopédie* ne s'arrête pas aux frontières de la France. Défenseurs et diffuseurs de cette entreprise majeure des Lumières sont présents en terre étrangère, et tout particulièrement en Belgique, comme l'atteste le *Journal Encyclopédique* de Pierre Rousseau, édité de 1756 à 1793 à Liège, puis à Bruxelles, enfin à Bouillon, terre de refuge face à la censure de l'autorité religieuse. De ce journal, qui atteste de la vivacité du projet encyclopédique, il est longuement question dans cet ouvrage, et sous divers points de vue. Roland Mortier montre que son succès relève d'un milieu d'attente – les lecteurs potentiellement acquis à l'esprit nouveau –, qui en fait une tribune ouverte à l'opinion éprise d'esprit de réforme. Les auteurs de cet ouvrage examinent successivement ce qu'il en est des rubriques sur la médecine (Claude Bruneel) et sur les faits divers (Manuel Couvreur) ainsi que des récits de voyage (Yasmine Marcil) qui ouvrent au lecteur de nouvelles connaissances sur les modes de vie et les croyances des populations lointaines. Daniel Droixhe explore également la part de la production de Voltaire au sein du *Journal encyclopédique*, tout particulièrement au cours de sa période liégeoise (1756-1759), ce qui contribue, bien sûr, d'autant à la publicité de ce périodique. Notons également la présence d'une traduction italienne, étudiée par Nadine Vanwelkenhuyzen, *Il Giornale enciclopedico di Liegi*, également pour la période liégeoise, de la part d'un petit groupe de lettrés soucieux du partage des Lumières dans toute l'Europe, et s'intéressant tout particulièrement aux savoirs empiriques à la base des sciences de l'observation. Il convient également de préciser le contexte culturel liégeois favorable à une telle publication, ce que font successivement Carmélia Opsomer et Pierre Gason à propos des bibliothèques liégeoises et Bruno Bernard avec la publication de l'*Encyclopédie portative* (1771). Le relevé des traces de l'encyclopédisme dans les bibliothèques montre alors une présence notable des productions des Lumières, tandis que l'*Encyclopédie portative* se donne pour but de « former des citoyens » à l'horizon d'une conception de l'homme qui met l'accent sur son autonomie intellectuelle. Puis la seconde journée ouvre plus largement la perspective thématique et chronologique sur l'encyclopédisme, tout en conservant un fort ancrage sur le cas liégeois. Gérard Laudin explore d'abord la présence de l'Allemagne littéraire et savante dans le *Journal encyclopédique*, ce qui permet de savoir dans quelle mesure ce journal, très proche de l'encyclopédisme

en ces débuts, prend ses distances, dans les années 1770, avec les Lumières tardives, ou secondes lumières, dans un contraste marqué entre la réception de Leibniz et celle de Kant. L'intervention de la philosophe Martine Groult vient alors à point nommé pour rappeler les principaux éléments de l'esprit d'ouverture – en termes de rapports entre les mots saisis alphabétiquement et les principes des sciences rapportés à des choses –, propre au projet encyclopédique. Elle le fait en comparant la *Cyclopaedia* de Chambers et l'*Encyclopédie*, tout particulièrement par l'exposition de la forme si typique du tableau, comme on peut le voir dans les reproductions – p. 174-175, 178 (Chambers) et 186-187 (*Le Système figuré des connaissances humaines de l'Encyclopédie*). Là où Chambers pense que les rapports sont entre les mots des sciences et des arts, l'*Encyclopédie* souligne que les rapports sont entre les principes des sciences et des arts. Ils résultent des actes de l'entendement, ce que l'*Encyclopédie* explique dans une systématique arbitraire fort éloignée de tout système fixe afin d'ouvrir les voies de la découverte, se refusant donc à guider autoritairement le lecteur de mots en mots, au profit d'une insistance sur la philosophie des rapports. Ainsi précisé ce qu'il en est de l'assise de l'*Encyclopédie* à travers l'exposition de l'ordre encyclopédique des connaissances, d'où va émerger l'esprit philosophique si cher au directeur du *Journal encyclopédique*, nous revenons à Liège, mais à la fin du 18^e s. L'encyclopédisme se trouve alors pris sous les feux de la critique. Comparant le *Journal historique et littéraire* de François-Xavier de Feller et le *Journal général de l'Europe* de Pierre-Henri-Marie Lebrun, Laurence Corbesier montre que, si ces deux journalistes se croisent sur le chemin de l'éducation – il importe de la moduler selon les individus –, ils « se séparent sur la question de l'origine de l'ordre établi et sur la définition de la vertu. Respect et obéissance à Dieu pour l'un, justice humaine chez l'autre » (p. 209). Ainsi De Feller dénonce le caractère subversif de l'ordre encyclopédique, au regard de l'ordre divin, et, dans cette perspective, joue de l'*Encyclopédie méthodique* contre l'*Encyclopédie*. Au contraire Lebrun souligne la nécessité, d'un projet à l'autre, de s'en tenir aux premiers principes de l'ordre encyclopédique. Les dernières études nous informent enfin sur les modes de préparation de la future Révolution liégeoise. S'intéressant à Jean-Jacques Tutot, imprimeur, libraire et éditeur, Pierre Gilissen dégage le portrait d'un homme issu d'une famille d'imprimeurs qui joue un rôle décisif dans l'établissement d'une vraie presse liégeoise, en particulier avec *L'Esprit des journaux* (1772-1793). Soucieux de son temps, Tutot est un grand diffuseur d'idées politiques. Si l'on y ajoute un Moyen Âge revisité, de l'architecture (Maurice Lorenzi) aux concours historiques (Alexis Wilkin), c'est le portrait d'un souverain idéal, patriote et tolérant, qui se dégage. Quant à l'homme lui-même, si l'on examine l'article « anthropologie » du *Dictionnaire universel des sciences morales, économique, politique et diplomatique* de Jean-Baptiste René Robinet comme le fait Pol Pierre Gossiaux, il est désormais un centre de l'observation scientifique en ce sens que « l'anthropologie est à l'encyclopédie ce que l'homme est au monde : son résumé » (p. 262). Il revient alors à Robert Darnton de terminer cette rencontre sur une touche bien à lui, à propos de « La Science de la contrefaçon », en affirmant que la contrefaçon est une véritable science au 18^e s., et en allant même plus loin avec le constat que « le contre-facteur au 18^e siècle faisait le même travail que certains historiens de la littérature aujourd'hui. Il cherchait une réponse à la question posée il y a longtemps : que lisaient les Français ? » (p. 279). Pour en dire plus, ce que nous pouvons retenir de cet ouvrage *in fine* et de ses résultats d'une grande érudition, n'est-ce pas ce que lisaient les lecteurs des Lumières de l'encyclopédisme ?

Jacques GUILHAUMOU

Éliane VIENNOT, *La France, les femmes et le pouvoir. Les résistances de la société (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Perrin, 2008, 506 p.

À lire ce livre, le dix-huitiémiste, qui aime rien tant que de s'imaginer avoir consacré sa vie à une époque de progrès, doit s'attendre à de cruelles désillusions. Non, le Siècle des « Lumières » ne s'est guère illustré dans le combat mené de génération en génération

en faveur de l'émancipation féminine. Période de recul au contraire, qui sut se forger de nouveaux arguments pour maintenir les femmes à ce qu'il estimait leur juste place, subordonnée. Même les plus grands, eux surtout peut-être. Montesquieu par exemple, qui se fait vertement réprimander pour, il est vrai, d'étonnants propos ; quant à Voltaire, ce n'est guère mieux ; mais le mieux ou le plus mal placé de ce triste palmarès est sans nul doute le malheureux Jean-Jacques qui a accumulé les déclarations les plus ébouriffantes sur le sexe dit faible. En un mot depuis le temps de Christine de Pizan ou de Marie de Gournay, la régression paraît nette, même si la toute fin du 18^e s. laisse percer quelque espoir. Dans le long chemin parcouru par E. Viennot, qui propose ici le second tome d'une enquête qui couvre plus de mille ans [voir sous le même titre général, *L'invention de la loi salique (V-XVI^e siècle)* paru en 2006 chez le même éditeur], l'impression prévaut d'une lutte toujours reprise avec les mêmes éternels arguments pour ou contre, d'un épuisant combat contre l'incessante reprise de consternantes bêtises. Avec d'ailleurs un parallélisme curieux entre péripéties politiques et avancées ou reculs de la cause féminine dans l'opinion publique, les régences de Catherine et Marie de Médicis, puis d'Anne d'Autriche s'avérant nettement plus positives que les gouvernements masculins forts, de Richelieu à Louis XV. Il ne faut pas se le dissimuler : c'est ici un livre de combat, mené avec une verve vengeresse que signale par exemple le fréquent recours au point d'exclamation. L'auteur ne craint pas de distribuer de bons et plus encore de mauvais points. Mais la démonstration est menée à partir d'une documentation impeccable, ce qui rend le plaidoyer tout à fait convaincant. Les sources les plus diverses ont été dépouillées pour aboutir à un immense et accablant sottisier qui ne fait guère honneur à un vaniteux « sexe fort », si volontiers muré dans ses certitudes têtues.

Henri DURANTON

Dominique WEBER, *Hobbes et le désir des fous. Rationalité, prévision et politique*, Paris, PUPS, 2007, 549 p.

D. Weber s'appuie sur l'interprétation de la philosophie de Hobbes proposée par Eric Voegelin (*The New Science of Politics : An Introduction*, 1952), selon laquelle les Temps modernes ne seraient qu'une reprise de la Gnose et la philosophie politique hobbesienne une alternative « égophanique » à la « révolution gnostique » des puritains anglais du 17^e s. Mais il module l'idée d'une conception immanente de l'homme supprimant l'*amor Dei* augustinien au profit de l'*amor sui* : « Plus qu'une anthropologie de l'amour propre, estime-t-il, Hobbes développe une anthropologie du désir, centrée sur la question du temps et du futur » (p. 19). Sa réflexion, dès lors, porte sur la façon dont Hobbes conçoit l'homme et ses puissances. Le problème de l'action humaine touche à l'articulation entre les objectifs à long terme et les objectifs immédiats des intérêts individuels, ce qui débouche chez Hobbes sur une anthropologie des désirs – et non pas uniquement de l'amour propre – fondée sur le calcul de la puissance (chap. I). Cela suppose un examen des raisons ou plutôt des déraisons qui font défailir un tel calcul, d'où l'élaboration par Hobbes d'une théorie de la folie et des pathologies de la temporalité (chap. II). Afin de contrer les dangers de la folie, Hobbes serait ainsi conduit à examiner la question de la « docilité » (entendue au double sens de la capacité à apprendre et de la capacité à obéir à la loi), d'où sa conception particulière de l'apprentissage politique (chap. III). Cette étude, qui met la folie au centre de l'anthropologie hobbesienne, permet à D. Weber de relire la fameuse thèse de « théologie politique » de Carl Schmitt (*Théologie politique*, 1922), faisant du pouvoir d'État pensé par Hobbes un ordre de la « calculabilité » et de la « prévisibilité ». Le respect hobbesien devant l'État repose sur la prise en compte de la fragilité du partage des fictions mentales concernant la vie sociale et politique. Il se situe ainsi aux antipodes du respect kantien ou hégélien de l'État, lié à la façon dont il protège la liberté suprasensible ou le devenir de l'esprit absolu.

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Stephen WERNER, *The French Comic Imagination from Rabelais to Céline*, Birmingham, Summa Publications, 2006, 136 p.

L'auteur se propose de saisir une constante de « l'esprit français », le « comique », sans le définir précisément et en le saisissant dans un corpus assez hétérogène (Rabelais, La Bruyère, Voltaire et Diderot, Flaubert, Proust, Céline) et sur lequel existe, par ailleurs, une masse de discours critique digne de la bibliothèque d'Alexandrie. La « fiction comique » a cependant ceci de commode que relevant essentiellement de l'hybridation (une référence – et une seule – à Bakhtine) tout peut s'y mêler, ironie, parodie, satire, sans que les termes aient à se définir. Comme de juste, le chapitre sur Voltaire et Diderot constitue le quart de l'ouvrage, l'auteur étant dix-huitième et s'étant déjà intéressé de près à l'écriture comique de Diderot, en particulier dans *Le Rêve de d'Alembert*. On peut avoir le sentiment que les autres études servent de prétexte à un retour sur ces objets, sur lesquels on peut discuter longuement. Par exemple, le jeu entre persiflage et pathétique dans *La Religieuse* suffit-il à en faire un « antiroman », comme le serait aussi *Les Bijoux indiscrets* (p. 52) ? Concernant Voltaire, est-il nécessaire de consacrer la moitié de la rubrique à de très longues citations des textes (*Candide* pour l'essentiel) pour souligner surtout la parenté de l'écriture voltairienne avec la « satire ménippée » au sens de Northrop Frye, ce qui conduit l'auteur à invoquer Lucien et Swift, alors que le corpus a été justifié comme relevant d'un rire spécifiquement français ? Ce qui le serait, chez Voltaire, tiendrait à un « comique atroce » (p. 47), mais la catégorie n'est guère convaincante. Ce petit livre semble plutôt relever d'une matière susceptible de nourrir (d'avoir nourri ?) une série de cours d'introduction à quelques dimensions du comique dans la littérature française. Alors qu'on vient de nous expliquer que la nullité de la recherche française se mesure en particulier au fait que les publications anglo-saxonnes sont nettement plus nombreuses, il vaut peut-être la peine de manifester, ici, au moins une certaine perplexité.

Florence LOTTERIE

REVUES ET FASCICULES

Annales Benjamin Constant, « Le Groupe de Coppet et l'histoire », n° 31-32, Actes du VIII^e Colloque de Coppet sous la direction de Marianne BERLINGER et Anne HOFMANN, Lausanne, Institut Benjamin Constant et Genève, Éd. Slatkine, 2007, 459 p.

En 1982, la revue *Dix-huitième siècle* s'était penchée sur le « Tournant des Lumières : 1780-1820 ». Cette transition du 18^e au 19^e siècle, qualifiée de « période sans nom », méritait au dire des présentateurs du volume que « cet immense sujet » retienne davantage l'attention des chercheurs afin de montrer qu'il ne s'agit pas d'un « vague lieu de passage ». Le huitième colloque du Groupe de Coppet, axé sur le thème de l'histoire et se déroulant dans un lieu plein d'histoire (le château de Coppet) répond abondamment à cet appel. Le contenu de ce volume double des *ABC* met en relief toute la richesse en histoire et en historiens de cet entre-deux, sans parler de l'avènement de l'histoire au monde de l'enseignement ni de l'important interface qui s'opère entre histoire et littérature. Le thème choisi – en fait une problématique à dimensions philosophiques – permet de cerner des modes de pensée qui s'affrontent, voire qui se contredisent. À un moment où l'historicisme est sur sa lancée, la belle part des textes (il y en a 25 en tout) gravite autour de la notion de perfectibilité. Quelles sont, chez les auteurs étudiés (principalement mais non uniquement Staël, Constant et Sismondi), les lois qui gouvernent l'histoire ? Celle-ci a-t-elle une dimension morale et si oui, laquelle ? Mais aussi : l'histoire constitue-elle ou non une science ? D'où l'inclusion d'auteurs exogènes au Groupe, en particulier certains Idéologues (Volney, Daunou, Cabanis) pour qui l'histoire est de nature scientifique. Citons dans ces Actes une

vue d'ensemble qui va au cœur du sujet traité : l'imposante synthèse de Michel Porret, qui analyse la « marche de l'esprit humain » à la lumière de Prosper de Barante historien de la littérature française. Il y a pourtant un autre texte qui, lui aussi, domine le sujet d'en haut. C'est un texte de Frank Paul Bowman, réédité ici en début de volume en hommage au grand érudit et critique que fut cet homme récemment disparu. Dans « Benjamin Constant et l'histoire » Bowman s'inspire de la méthode prônée par Hayden White dans *Metahistory*, qui consiste *grosso modo* à appliquer aux textes d'histoire les critères de l'analyse littéraire, dans le but de scruter les ouvrages de Constant où entre l'histoire, c'est-à-dire la vaste majorité. Un seul regret dans ce volume d'Actes si riche par ailleurs : l'absence presque totale des historiens allemands, qui sont pourtant de toute première importance à l'époque et une source d'inspiration non négligeable pour les membres du Groupe.

Béatrice FINK

Annales Benjamin Constant, Actes de la Table ronde sur les « Principes de politique de 1806 », n° 33, Genève, Slatkine, 2008, 7-160 p.

Le 3 novembre 2007 s'est tenue, à l'Institut Benjamin Constant (Université de Lausanne), sous le nom excessivement modeste de « table ronde », une passionnante mise au point occasionnée par l'édition des *Principes de politique* dans le cadre des *Œuvres complètes* de Constant dont elle constituera le tome V. L'ensemble comporte deux articles sur les problèmes liés à l'édition matérielle du texte (K. Kloocke et E. Hofmann), trois articles sur la pensée politique de Constant telle que la font apparaître les *Principes* (A. Laquière, G. Paoletti, S. De Luca), et enfin un article consacré à la traduction italienne de ceux-ci (C. Bemporad). On peut ainsi mieux mesurer les difficultés considérables portant sur la nature même du texte. Elles tiennent, d'une part, au fait que l'ouvrage inachevé de 1806 est non seulement bien différent de celui qui fut publié en 1815 sous un titre presque identique et réédité par A. Roulin dans la Pléiade en 1957, mais qu'il a connu lui-même deux versions distinctes, l'une dite « manuscrit de Lausanne » en 1806 (éditée pour la première fois par E. Hofmann en 1980 chez Droz), l'autre dite « manuscrit de Paris » en 1810. C'est celle-ci qui a été adoptée pour l'édition des *Œuvres complètes*, essentiellement parce qu'elle témoigne d'un travail de refonte qui en fait une version plus complète que la précédente. D'autre part, Constant a largement puisé *post festum* dans cet ouvrage inédit et il en a recyclé, parfois à plusieurs reprises, de nombreux matériaux dans les ouvrages de la Restauration. L'ampleur de ces réutilisations atteste qu'il s'agit là d'une véritable pratique de la réécriture, laquelle demande aux éditeurs un énorme travail, et pour en recenser exhaustivement les matériaux et pour en débrouiller les procédés. Les trois contributions de A. Laquière, G. Paoletti et S. De Luca ont le grand mérite de prendre au sérieux l'argumentation politique des *Principes* qui peut bien être comprise comme un point de départ du « libéralisme » à proprement parler – qui peut donc permettre d'éclairer ce dont on parle sous ce nom. La prendre au sérieux signifie l'étudier pour ce qu'elle dit, et non y chercher respectivement une caution pour des prises de parti réactives, ainsi que cela avait été fait en France dans les années 1980, lorsqu'il s'agissait avant tout de régler de tristes comptes avec les héritiers de Marx ou de Nietzsche. C'est ainsi que G. Paoletti produit une analyse remarquable du mode d'argumentation mis en œuvre par Constant et montre comment celui-ci implique non seulement un ordre des matières (l'autorité, l'individualité et leurs rapports), mais aussi un usage très complexe de la première personne du singulier (qui écrit, à qui, et contre qui?) et enfin toute une théorie de l'erreur qui induit un mode de validation/réfutation des thèses tout à fait spécifique. C'est ainsi également que S. De Luca distingue la *pars destruens* des *Principes* (contre Montesquieu et surtout contre Rousseau), de leur *pars construens* qui consiste à limiter une fois pour toutes le pouvoir issu de la volonté générale par l'affirmation d'une indépendance individuelle où l'on rencontre, outre par exemple les libertés de culte ou de pensée, les libertés économiques auxquelles l'auteur

s'arrête justement pour montrer que Constant ne leur accorde qu'en apparence un statut secondaire. On dispose donc ici d'éléments de synthèse à la fois matériels et spéculatifs du plus grand intérêt pour l'historien des idées politiques contemporaines et il ne fait aucun doute que cela favorisera la redécouverte d'une tradition bien plus subtile que ne le croient et les partisans et les adversaires de ce qu'on appelle aujourd'hui, dans une brûlante confusion, « libéralisme ».

Bertrand BINOCHÉ

Cahiers de littérature française, « Ballons et regards d'en haut », n° V, publié par Michel DELON, Jean Marie GOULEMOT (dir.), Paris, L'Harmattan, 2007, 160 p.

Cet ouvrage est un recueil d'article sur la manière dont des écrits très divers s'emparent d'un objet toujours exotique : la montgolfière. La période principalement analysée, comme le laisse entendre le bref Avant-Propos, est celle des premières ascensions en ballons à la fin du 18^e s. ; cependant les articles d'Alberto Castoldi (« Avatars de Montgolfier ») et de Franca Fransi (« Ballons célibataires ») se nourrissent d'apparitions ultérieures du thème, notamment chez Poe, Maupassant, Verne et plus tard Roussel. Le traitement globalement historique du phénomène laisse se déployer un spectre très stimulant d'approches complémentaires : sociologie des sciences, épistémologie, littérature, poésie, arts graphiques. Le ballon, objet enthousiasmant et inquiétant à sa création, permet de faire revivre sous nos yeux une époque, en apparence loin des grands enjeux de la fin des Lumières, mais pourtant toujours plus près qu'on ne pourrait le penser ; on s'interroge ainsi sur la démocratisation de la science et les réactions du public (Shane Agin), les problèmes épistémiques que soulève ce nouveau point de vue sur le monde (Wilda Anderson), l'utilité et la moralité de cet accomplissement du vol d'Icare (M. Delon, J.-J. Tatin-Gourier, G.-R. Thibault), autant de questions engendrées par l'envol des premiers ballons, à la fois sujets de science, reflets des espoirs et craintes de leur époque. Surtout, l'ouvrage montre comment la littérature de la fin du 18^e s. se saisit de cette découverte et façonne un imaginaire autour de lui. Badinage et grivoiserie s'entichent des « transports aériens », de ces globes à la forme de seins (M. Delon, C. Seth), certains poètes glorifient les héros français du ciel qui égalent les exploits maritimes des anglais (C. Seth), Bernardin de Saint-Pierre, « poète métaphysicien », mêle hauteur de vue, abstraction scientifique et invention poétique (G. R. Thibault), tandis que les relations et descriptions de la machine aérostatique en soulignent le caractère extraordinaire tout en cherchant à démêler le scientifique du charlatanisme (D. Masseur). Enfin, par delà cette littérarité du ballon, J. M. Goulemot étudie les représentations visuelles de la montgolfière : gravures, porcelaines, meubles et pendules sont tour à tour les relais de l'engouement pour cette découverte. L'ouvrage dans son ensemble est émaillé de nombreuses représentations et gravures du ballon de différentes époques, ce qui le rend plus agréable et conforme à son contenu, ainsi qu'une chronologie sommaire des découvertes sur ce sujet de 1783 à 1794. Le sérieux et l'érudition côtoient ici le piquant et l'éclectisme...

Charles VINCENT

Cahiers Montesquieu, hors série, « Les sujets Montesquieu, l'état et la religion », Éditions Iztok-Zapad, 2007, 250 p.

Le 250^e anniversaire de la mort de Montesquieu a rassemblé lors d'un colloque suivi d'une table ronde « État et religion en Bulgarie, en France et dans l'Europe d'aujourd'hui » à Sofia (7-8 oct. 2005) des chercheurs de plusieurs pays. Les discussions ont abordé les problèmes des politiques contemporaines dans le domaine de la religion et du gouvernement vus sous le prisme de la philosophie de ce grand penseur français. Le recueil des actes est composé de deux sections. Dans la première section sont publiés les matériaux de la table ronde autour de laquelle les participants ont présenté leur point de vue sur les politiques religieuses en France pendant le 20^e s. (J. Ehrard) ; les traditions et l'état présent des catholiques en Bulgarie (R. Zaimova) ; l'attitude du gouvernement dans la République

fédérale d'Allemagne envers les différentes communautés religieuses du pays (B. Falk) ; la situation juridique en Italie (L. Bianchi), en Pologne (M. Skrypek), au Royaume-Uni (J. Ehrard), en Russie (S. Zanin) et au Brésil (A. Carlos dos Santos). La deuxième section du recueil inclut les textes des communications, présentées au colloque « Montesquieu, l'état et la religion ». Toute une série est consacrée à l'interprétation de la religion dans *De l'Esprit des lois* (C. Spector, D. Diop, G. Barrera, W. Seitter). Quelques autres communications discutent les éléments de la politique religieuse empruntés de l'héritage philosophique de Montesquieu dans les Lumières françaises (M. Skrypek), les problèmes de la tolérance et de l'intolérance religieuses (C. Larrère et A. Carlos dos Santos), les questions de la liberté religieuse, de la laïcité et de la législation dès l'époque des Lumières jusqu'à nos jours (S. Zanin, C. Maire, J. Baubérot, Pl. Tzvetkov).

Angéline VATCHEVA

Enquêtes Rurales n° 11, « Société, pouvoirs et politique dans les campagnes », numéro édité par Michael BERMOND et Jérôme LUTER VIRET, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences humaines, XLIX, Presses Universitaires de Caen, 2007, 175 p.

Les onze auteurs qui participent à cette livraison de la revue ont centré leur démarche sur une thématique assez familière des sciences sociales, celle des rapports entre sociétés rurales et pouvoirs. Ils rassemblent ici pour nous les fruits d'un séminaire tenu en 2004-2005 à la MRSH de Caen, démarche qui s'inscrit dans un ensemble d'études menées depuis une trentaine d'années sur le pouvoir au village. Le cadre chronologique de l'enquête nous conduit du 16^e au 21^e s. donnant ainsi la possibilité de prendre la mesure des évolutions contemporaines et de leurs limites. Quatre contributions concernent plus précisément la période moderne : la première, d'Antoine Follain, un des maîtres de la question, est une mise au point sur la place des assemblées de village dans l'exercice de l'autorité au sein des communautés rurales en France à l'époque moderne. Elle cerne les limites de nos connaissances et ouvre des pistes sous la forme de champs de recherche en cours de réalisation. Elie Pélaquier propose, ensuite, dans un cadre chronologique comparable, une mise au point concernant les communautés rurales en Languedoc tant dans leur structure que dans l'exercice de leur pouvoir, dont l'information s'appuie sur une documentation considérable (bibliographie). Yann Lagadec cherche à prendre la mesure de la place qui peut être celle des élites villageoises dans l'exercice du pouvoir local, en Bretagne au 18^e s. : si leur position privilégiée est un fait d'évidence il reste, cependant, encore des zones d'ombre qu'une analyse de terrain précise permet de cerner et qui justifient donc que de nouvelles enquêtes soient mises en route. Enfin Antoine Cardé, en s'intéressant à « Deux siècles de pouvoirs à Camembert (fin 18^e-2000) » nous rappelle l'existence de ce champ d'enquête pluridisciplinaire sur lequel travaille, depuis plusieurs années, le pôle de recherche universitaire local. Au total un bon ouvrage de séminaire.

Jean BOISSIÈRE

Féeries, Le Rire des conteurs. « Études sur le conte merveilleux (17^e-19^e siècles) », n° 5, 2008, Grenoble, ELLUG, 185 p., 1 ill.

Le comique, dans la mesure où il introduit une distance entre le récepteur et les faits énoncés ou représentés, semble incompatible avec le récit merveilleux. Or – et c'est tout le mérite de ce recueil –, il apparaît qu'il est au contraire constitutif du genre, même s'il rend son statut parfois problématique. Les différentes contributions à ce recueil de *Féeries* proposent des réflexions sur l'histoire du genre et son ancrage dans le comique : ses origines, l'influence de Cervantes et la distorsion apportée à cette influence, par madame d'Aulnoy par exemple (J. Mainil) ; sa continuation à travers les contes satirico-parodiques entre 1730 et 1760 (J.-F. Perrin) qui le rapprochent parfois à la fois du roman psychologique vertueux et du récit licencieux, les différents emprunts aux autres genres, son oscillation entre le

sérieux et le bouffon, son « impureté » générique enfin. Si le conte moral de Marmontel approche peu le domaine du comique, ou alors seulement en creux, d'autres textes célèbres permettent d'aborder les différentes formes du rire ou du sourire : le comique trouble des *Mille et une nuits* et le travail de traduction et d'adaptation de Galland mis au service de l'humour, l'amusement distancié dans *Grigri*, le *nonsens* dans les *Contes hiéroglyphiques* de Walpole, le comique proche du burlesque dans le théâtre de la foire (éclairages intéressants sur les machines à fabriquer des merveilles dans ce théâtre, accompagné d'une belle gravure illustrant la scène de l'émerveillement d'Arlequin et Pierrrot à la vue de victuailles descendant du ciel). La complémentarité entre les réflexions théoriques et les analyses de détail font que ce recueil propose une approche intéressante et riche de la question du comique et que celle-ci permet d'en poser beaucoup d'autres fort sérieuses sur ce genre. Ce volume est complété par des comptes-rendus critiques circonstanciés sur des œuvres sur le conte ou sur des éditions de recueils de contes.

Anne-Marie MERCIER

Claire LESAGE, Ève NETCHINE et Véronique SARRAZIN (éds), *Catalogues de libraires 1473-1810*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2006, 632 p.

Cet imposant catalogue est un outil de travail indispensable rédigé par les soins de deux conservateurs de la BNF, Cl. Lesage et È. Netchine et de Véronique Sarrazin, aujourd'hui Maître de conférences en Histoire moderne à l'Université d'Angers. Il a été établi à partir des collections de la Bibliothèque Nationale et nous permet d'avoir des pistes solides pour rechercher les catalogues de libraires français et étrangers, qu'il est bien difficile parfois de repérer, qu'il s'agisse de volumes, de brochures ou de feuilles volantes conservés dans les trois sous sections Q10 (catalogues de libraires), Q (catalogues de libraires issus de la part la plus ancienne des collections) et Δ (catalogues de vente de bibliothèques privées et de fonds de librairies). L'ouvrage comprend une introduction de Cl. Lesage et È. Netchine qui rappellent l'histoire de ces fonds, suivie d'un texte sur « Les pratiques commerciales des Libraires français du 18^e siècle à la lumière de leurs catalogues » par V. Sarrazin, une liste des sources et une bibliographie, le Corpus constitué par les catalogues anonymes ou non identifiés (18 n^{os}) et les catalogues d'imprimeurs-libraires identifiés (3214 n^{os}), d'un Addenda (23 n^{os}), des Index (Table des imprimeurs libraires par ville d'exercice, index alphabétique des personnes, index des matières et types d'ouvrages, des provenances et des particularités d'exemplaires ainsi que d'une Table chronologique des ventes). On rappellera que dans le même esprit et dans le même format, la Bibliothèque Nationale de France a publié un non moins ouvrage indispensable à tous les chercheurs, le *Répertoire d'imprimeurs libraires (vers 1500-vers 1810)* établi par les soins de Jean-Dominique Mellot et Elisabeth Queval avec la collaboration d'Antoine Monaque (Paris, BNF, 2004). Ces deux ouvrages se répondent et se complètent. Ces immenses travaux menés avec modestie correspondent bien au souhait de la BNF de jouer pleinement son rôle de service public.

Madeleine PINAULT SØRENSEN

L'Intermédiaire des casanovistes, Genève, XXV, 2008, 72 p.

Helmut Watzlawick et Furio Luccichenti fournissent fidèlement aux casanovistes un bulletin de liaison et une revue savamment et joyeusement polyglotte. Ce vingt-cinquième numéro prouve la diversité de la recherche sur Casanova, avec trois articles sur les dents et l'art dentaire dans les mémoires, sur la traduction d'Homère et sur les figures d'aventuriers dans les Pays-Bas autrichiens. Dans la partie documentaire, on note quatre pages de compléments à l'annotation de l'*Histoire de ma vie*, dans la collection Bouquins, dont un utile tableau des monnaies européennes qui y apparaissent, et, une douzaine de pages précieuses de bibliographie.

Michel DELON

Revue Germanique Internationale, « Shakespeare vu d'Allemagne et de France des Lumières au Romantisme », n° 5, Paris, CNRS Éditions, 2007, 256 p.

Ce recueil d'articles, faisant suite à un colloque de 2006 (à Amiens), présente essentiellement un Shakespeare vu d'Allemagne; quatre des treize interventions annoncent la référence française, inévitable à l'époque, mais c'est bien de théâtre allemand qu'il s'agit. À côté d'études plus générales, on trouvera des analyses textuelles et dramaturgiques précises et variées. Tantôt sur une pièce travaillée, *Much ado about nothing* (N. Greiner), *Macbeth* (D. Martin) ou *Romeo and Juliet* (B. Franco), tantôt sur des aventures auctoriales, celles de Weisse (E. Jaubert), de Lenz et Mercier (S. Le Moël), de Schink (R. Häublein). Une autre série, plus resserrée, porte sur la représentation et le jeu d'acteur tel que l'expérience de Shakespeare, et de Garrick, les rénove (L. Marie, N. Birkner, G. Espagne). Le dernier texte, sur l'Ombre de Shakespeare comme personnage scénique (V. Courel), rassemble beaucoup de ces références et met en relief l'oublié Schink. L'ensemble est savant et passionné, et apporte beaucoup de nouveautés dans un domaine de recherche que l'on aurait pu croire surexploité. Tous les articles sont en français, la plupart des citations allemandes sont restituées en note.

Martine DE ROUGEMONT

Revue de la Société d'Études Anglo-Américaines des XVII^e et XVIII^e siècles, n° 63, novembre 2006, 210 p.

Ce numéro revient aux dix-huitiémistes dans ses dix articles divers (dont trois en anglais). *Tristram Shandy* se taille la part du lion (78 pages), avec des études très variées, de l'iconographie aux statistiques lexicales et de ponctuation. Suivent deux contributions sur Jane Austen, et deux sur Locke, balayant ainsi un long 18^e siècle. La marche vers l'ouest aux États-Unis, et la première option « patricienne » de la Royal Academy of Arts complètent l'ensemble, avec un lot de notes de lecture. Les méthodes et les objets sont variés, les textes à la fois lisibles et bien documentés. Voici une livraison utile et attractive.

Martine DE ROUGEMONT

Revue Voltaire, « Échos du théâtre voltairien », n° 7, Paris, PUPS, 2007, 381 p.

Deux groupes d'articles dans ce volume au titre un peu réducteur, six sur « la réception du théâtre de Voltaire en Europe » et six « en marge du tome 6 du *Corpus des notes marginales* ». Sans compter des Varia, des Inédits et Documents, des Comptes rendus, et l'Agenda de la Société des Études Voltairiennes (annonçant des Journées Voltaire sur *La Pucelle* en juin 2008). Les 111 pages sur le théâtre s'inscrivent dans un projet général que présente Sylvain Menant, où la circulation des pièces en français ou traduites, ou adaptées, et l'histoire de leurs représentations permettront d'esquisser une cartographie de toute la vie théâtrale européenne au 18^e siècle. Il s'agit à la fois de « récupération théorique et exploitation pratique », nous dit le titre d'Elsa Jaubert; le temps s'allonge avec les opéras italiens autour de 1800 (Laurence Macé) et la lecture de *Mahomet* par Nietzsche (Guillaume Métayer). La publication du *Corpus des notes marginales* a repris en 2006 après douze ans d'interruption, et s'intègre désormais dans les *Œuvres complètes*. C'est l'occasion d'un bilan prospectif de Natalia Elaguina et Olivier Ferret, centré sur une question que reprend Nicholas Cronk : celle du ou des destinataire(s) des *marginalia*. Chacune des études qui suivent, sur Nonnotte, Nieuwentijt, de Pauw (dit, neuf fois, de Paw!), Platon, soulève des problèmes différents et stimulants. Les Varia portent aussi largement sur des questions de destination, correction, authentification des textes voltairiens. La vision, globalement, est un peu austère, voire sévère; mais aussi diverse, et riche en précisions.

Martine DE ROUGEMONT

Studies in Eighteenth-Century Culture, vol. 36, edited by Jeffrey S. RAVEL and Linda ZIONKOWSKI, Baltimore, London, The Johns Hopkins University Press, 2007, XII-298 p.

Cette livraison annuelle de l'ASECS, Société américaine d'études du 18^e siècle, présente une douzaine de contributions extraordinairement variées, tant par leurs domaines d'application : l'édition, la religion, la politique, l'iconographie, la musique, l'architecture, la sexualité, etc., et leurs champs, Europe et Amériques, que par leurs disciplines et méthodes. On va de l'invention des tableaux chronologiques à la vérole de Julie et Saint-Preux, d'une sainte mexicaine au commerce de la *coca*, de la prononciation liturgique au statut de Marie Leszczinska, de l'iconographie de Flore aux mythes originels de l'architecture... On ne peut tout évoquer ici, mais il faut saluer la grande vitalité des recherches dix-huitiémistes américaines telles que ce riche ensemble nous les donne à découvrir.

Martine DE ROUGEMONT

Temporalités, n° 4, « Espaces et pouvoirs. Édifices et cortèges de l'Antiquité à nos jours », Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 2008, 245 p.

Le recueil s'intéresse, dans la longue durée, aux politiques du pouvoir à travers les monuments publics et les manifestations ponctuelles, et aux liens qui s'établissent entre fixation de l'espace et temps bref du cortège, à l'occasion d'une fête, d'une cérémonie. Deux études retiennent surtout l'attention des dix-huitiémistes. À partir de l'exemple du Limousin et du Périgord et de l'étude des édifices de justice, Vincent Meyzie suppose « un effacement de l'État de justice au profit de l'État de finance et de la monarchie administrative ». Suzanna Caviglia analyse pour sa part la toile de Vien, *L'Inauguration de la statue équestre du roi* (statue de Louis XV sur l'actuelle place de la Concorde) qui n'est plus connue que par son esquisse à Carnavalet. La question pour le peintre est de transformer de l'éphémère en image durable, un événement vécu en peinture d'histoire. Les autres contributions étudient des processions et cérémonies religieuses, ou des manifestations de la symbolique républicaine (construction d'Écoles normales, visites du président de la République, commémoration de la Révolution). Il s'agit toujours pour le pouvoir d'aménager l'espace et de s'approprier le passé.

Michel DELON

Travaux de Littérature, « Le Statut littéraire de l'écrivain », ADIREL (Association pour la Diffusion de la Recherche Littéraire), n° XX, 2007, Diffusion Droz, 520 p.

Comme le remarque la préfacière, Lise Sabourin, la notion même d'écrivain est aujourd'hui en passe d'éclater. Certes, « l'instance écrivante » renvoie toujours bien au scripteur patenté, romancier, poète ou essayiste, mais tout autant à « nègre » pour la tribu people, « plume » pour les instances politiques, script, scénariste, blogueur, diariste et combien d'autres. Il y avait, nous dit-on, quelque urgence à faire le point, ce qui a été ici tenté par un retour en arrière qui va du Moyen Âge au présent le plus immédiat. Dans ce vaste panorama, qui propose nombre d'études du plus grand intérêt, le 18^e siècle occupe une place fort réduite : quatre seulement sur les trente-trois rassemblées, d'ailleurs de bonne venue. On se contentera de les lister : « L'auteur colporteur : une représentation de l'écrivain au 18^e siècle » de Françoise Gevrey ; « la Représentation de l'écrivain-philosophe chez les sermonnaires et les apologistes du 18^e siècle » par Philippe Lefebvre ; également deux études sur Rétif de la Bretonne l'« écrivain-typographe » et sur le Rousseau de la *Nouvelle Héloïse*, dues respectivement à Béatrice Didier et à Michèle Crogiez-Labarthe. Un recueil similaire limité à l'époque des Lumières serait tout à fait souhaitable.

Henri DURANTON

Travaux de littérature, « La Spiritualité des écrivains », Olivier MILLET (dir.), n° XXI, 2008, 520 p.

Dans ce riche collectif sont réunies des études qui vont de Gautier de Coinci et Maurice Scène à Philippe Jaccottet et François Cheng, dont 5 sur le 18^e siècle et ses environs

immédiats. G. Artigas-Menant montre très subtilement comment les interrogations spirituelles de Robert Challe se retournent contre la religion. C. Brun interroge l'itinéraire spirituel du romancier Prévost, marqué par l'influence augustinienne et une constante aspiration à la transcendance. C. Cazenobe estime que, chez Jacques Cazotte, le catholique convaincu l'emporte largement sur le philosophe superficiel de salon. N. Brucker analyse le « mysticisme tempéré » de Sénancour. Quant à L. Versini, il polémique énergiquement contre la tradition critique qui a construit l'image d'un Montesquieu dépourvu d'inquiétude métaphysique et s'efforce de la remplacer par celle d'un « catholique éclairé », selon la formule de R. Minuti : nul doute que cette approche ne fasse débat.

Jean-Noël PASCAL

Miscellanea – WIEK OŚWIECENIA n° 23, 2007, Varsovie, Presses Universitaires de l'Université de Varsovie, 386 p.

WIEK OŚWIECENIA, Wojciech Bogusławski – w 250. rocznicę urodzin, n° 24, 2008, Varsovie, Presses Universitaires de l'Université de Varsovie, 282 p.

Il y a de tout dans le n° 23, comme le titre du volume l'annonce : l'article sur la fortune de Christian Wolff dans les milieux catholiques de la République des Deux Nations (la couronne de Pologne liée au duché de Lituanie) précède celui sur une église modèle du culte catholique éclairé (une paroisse de province dont le curé fut Hugo Kollataj, l'un des plus radicaux militants des lumières polonaises : élevée sous sa tutelle, l'église a bénéficié des travaux des meilleurs, parmi lesquels le peintre Franciszek Smuglewicz, ami du prêtre) ; la révision d'une attribution trop certaine révèle un poème de Philippe Habert, et non celui de Fleury, au titre homonyme du « Temple de la mort » comme hypotexte de deux ouvrages polonais d'Adam Naruszewicz et de Mateusz Czarnek ; une autre surprise vient de la lecture de versions parallèles d'une chronique d'Adam Naruszewicz (prêtre, historien et poète) qui relate le voyage du roi Stanislas Auguste « à la diète de Grodno » ; d'autres sont tirés des oubliettes de l'histoire : *Piast*, une tragédie lyrique de Julian Ursyn Niemcewicz, créée en 1818-1819 ; *Les Soirées badenoises, ou Contes sur les spectres et les vampires* de Jozef Maksymilian Ossolinski († 1826), parus en 1852 ensuite en 1970 mais passés presque inaperçus ; enfin Franciszek Rysinski, un poète de Witebsk du tournant des 18^e et 19^e s.

Le n° 24 est un volume thématique, dédié au dramaturge, acteur et metteur en scène dit le « père du théâtre national polonais ». Il devait commémorer le 250^e anniversaire de sa naissance. Seules deux études lui sont consacrées, signées par deux éminents spécialistes de l'histoire du théâtre : D. Ratajczak traite des opinions uniques de Bogusławski, à la fois théoricien et praticien du théâtre, et M. Dębowski montre cet acteur et metteur en scène au croisement des divers courants de l'art dramaturgique en Europe au tournant des siècles ; une troisième étude concerne le même tournant : P. Żbikowski examine deux modes littéraires controversés qui ont fourni l'occasion aux premiers affrontements entre les « romantiques » (avant la lettre) et les « classicisants » en Pologne au début du 19^e s. Il s'agit du mélodrame, genre illustré notamment par des pièces du Prussien Frédéric Auguste Kotzebue, critiquées par les connaisseurs mais adorées par le public (Bogusławski lui-même en avait toujours de nouvelles au répertoire de son théâtre) et des romans sentimentaux, dans le sillage de Rousseau. Une dernière étude qui complète la partie thématique est un hors d'œuvre très curieux, toujours lié à la représentation : M. Białic traite de « la mode anglaise au 18^e s. en Pologne à la lumière de l'iconographie de cette période ». Un riche choix de notes de lecture complète ce volume.

Iza ZATORSKA

ÉDITIONS DE TEXTES

Madame d'AULNOY, *Contes de fêtes*, Textes choisis, présentés, établis et annotés par Constance CAGNAT-DEBŒUF, Paris, Gallimard (Coll. « Folio classique »), 2008, 400 p.

L'année 1697 voit la naissance d'un genre, le conte de fées littéraire, avec la parution des *Histoires ou Contes du temps passé* de Charles Perrault et de quatre volumes de *Contes des fées* de M^{me} d'Aulnoy, suivis de quatre volumes de *Contes nouveaux* en 1698. Les contes de M^{me} d'Aulnoy sont cependant très différents de ceux de Perrault. Ils sont caractérisés par une dimension ludique évidente et s'apparentent à un art du divertissement de société plus qu'à une forme agréable de pédagogie morale. *Gracieuse et Percinet*, *L'Oiseau bleu*, *Le Nain jaune* ou *Belle belle* sont des histoires pleines de rebondissements, où abondent les métamorphoses et les travestissements, les illusions et le merveilleux. Les murs de cristal de roche, les robes de toutes les couleurs, les rubans, les pierreries, les toilettes d'or ciselé forment l'ordinaire du décor dans lequel évoluent les plus belles princesses et les plus beaux princes au monde dont les amours sont sans cesse traversées par de laides jalouses aidées par de méchantes fées. M^{me} d'Aulnoy s'amuse et amuse le lecteur, elle aime à jouer sur les mots, passant du babil enfantin (dodo, joujou) au néologisme (se débichonner), à intercaler de petits morceaux rimés à la va-vite au milieu de passages en prose, à baptiser ses personnages de noms ridicules (la laide Truitonne ou le veule Fanfarinet). Si certaines allusions aux modes et à l'actualité de son temps sont perdues pour le lecteur d'aujourd'hui, le décalage ironique et l'aimable parodie de schémas plus attendus ou de souvenirs mythologiques sont bien perceptibles. L'introduction et l'annotation de cette édition, très substantielles, donnent au lecteur toutes les clés dont il pourrait avoir besoin.

Colas DUFLO

Augustin-Charles D'AVILER, *Planches d'architecture*, Montpellier, PULM-Éditions de l'Espérou (Coll. « Technè »), 2008, (40) + 172 p., 24 x 24 cm.

Thierry Verdier avait publié en 2002 le *Cours d'architecture* de d'Aviler (voir *DHS* n° 35, p. 657). Il nous livre aujourd'hui les planches qui ont illustré le *Cours* dans ses éditions successives : Langlois 1691 (p. 1), Mariette 1710 (p. 81), Mariette 1738 (p. 115), Jombert 1760 (p. 169). Signalons d'abord la qualité de la reproduction, particulièrement pour les planches présentées en pleine page, alors qu'elles étaient sur deux pages avec pliure au milieu, dans l'édition originale ; on a également pris soin d'indiquer le coefficient de réduction (p. 40). Dans une très belle introduction, Th. Verdier retrace la fortune du *Cours* au XVIII^e siècle ; il analyse les choix esthétiques de d'Aviler, marqués par l'héritage du Grand siècle : « Il sentait le marbre, la pompe, les lourds brocarts, les moulures à larmiers plongeants, la dignité solennelle et l'étiquette versaillaise. » (p. 21). Les éditeurs du siècle suivant, en s'attachant aux « dedans », en faisant appel à de jeunes architectes, J.-B. A. Leblond, N. Pineau, surent adapter le *Cours* au nouveau goût et aux demandes de la société : « le dîner avec service attablé, le travail intellectuel dans un petit cabinet doré, la présentation magnifiée d'une collection d'antiques ou de peintures, le plaisir de la lecture dans une bibliothèque érudite... » (p. 11). Ainsi voit-on apparaître une « donnée déterminante » de l'architecture française des Lumières : la maîtrise du détail. Sur ces décors réalisés ou rêvés, une société s'anime, aussi bien celle de la vieille noblesse ou des parvenus que celle des héros de roman. Du majestueux vestibule à la « garde-robe ou lieux à l'angloise » (p. 165) où l'hygiène n'est pas moins soignée que la décoration, se manifeste un art de vivre. Th. Verdier n'oublie pas de parcourir les autres ouvrages d'architecture, contemporains des rééditions du *Cours*, et en profite pour signaler les lacunes de celui-ci : faiblesse des mathématiques, archaïsme des techniques constructives, ignorance du droit de la construction. À partir d'une étude de son prix de vente, il éclaire les conditions de la diffusion du *Cours* et les raisons de son succès. L'introduction est complétée par une bibliographie et une description des éditions françaises et étrangères du *Cours* de 1691 à 1825. La table des matières a été oubliée.

Dominique TRIAIRE

Pierre Augustin Caron DE BEAUMARCHAIS, *Lettere di Figaro all'amata*, A cura di Marco LOMBARDI, Pisa, Edizioni ETS (Coll. « Melusina Testi »), 2007, 261 p.

Pierre Augustin Caron DE BEAUMARCHAIS et Amélie Houret DE LA MORINAIE, *Lettres d'amour*, présentées et annotées par Evelyne et Maurice LEVER, Paris, Fayard, 2007, 140 p.

2007, « année érotique » pour les lecteurs et lectrices de Beaumarchais : deux collections de lettres paraissent, celles de 1777 à 1779 à Marie Madeleine de Godeville, dans une édition bilingue à fort appareil critique, et celles de 1787-1799 à Amélie Houret de La Morinaie, dont la présentation est assez laconique. C'est la 4^e ou 5^e édition des lettres à M^{me} de Godeville, reprises pour l'établissement du texte à celle de M. Lever, et qui depuis 1928 suscitent toujours une certaine délectation : « J'ai le style un tant soit peu spermatique », écrivait l'amant à l'amante, et son obscénité franche est joyeuse. A. Houret, que l'on découvre, c'est bien autre chose : il y a des lettres d'elle qui sont d'une tartufferie de sentiment qui fait mal à lire, alors que lui, Beaumarchais, est toujours fringuant, malgré les problèmes de l'âge, et souvent encore plus fâché que nous de ce qu'il lit... Quel homme, quel homme et quel écrivain ! qui réussirait comme lui à traduire en quelques pages le tourbillon de l'histoire et des affaires, de la famille, de la cour, du désir?... La traduction de M. Lombardi est réussie, et ses notes sont à la fois précises et suggestives.

Martine DE ROUGEMONT

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE ou *l'éducation du citoyen*, textes choisis et présentés par Gabriel-Robert THIBAUT, Paris, Institut National de recherche pédagogique, 2008, 192 p.

G.-R. Thibault a eu l'heureuse idée de sélectionner, parmi les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, des extraits ayant trait à l'éducation du citoyen. Neuf textes tirés de l'édition des œuvres complètes de l'auteur publiées par son secrétaire Louis Aimé-Martin en 1833 ont été retenus. On trouve un *Discours sur l'éducation des femmes* (1777), un extrait du chapitre XIV des *Études de la Nature*, un autre provenant des *Vœux d'un solitaire* (1789) et différents passages tirés des *Harmonies de la nature*, que le présentateur a intitulés : « Harmonies végétales ou Leçon de botanique à Paul et Virginie », « Harmonies humaines, Harmonies de l'enfance »... G.-R. Thibault commence par situer la notion d'harmonie chez Bernardin de Saint-Pierre dans la tradition théologique et métaphysique, en citant ce passage des *Études de la Nature* : « Tous les besoins de la nature ont les besoins de l'homme pour fin, comme tous les sentiments de l'homme ont la nature pour principe. » Comme le rappelle Thibault, la pensée éducative de Bernardin de Saint-Pierre ne s'inscrit pas dans un ensemble homogène. Des *Études de la Nature* mises en chantier vers 1773, jusqu'aux *Harmonies de la Nature* commencées sous la Révolution, l'auteur s'est adapté à un contexte politique particulièrement changeant. On peut néanmoins relever la permanence de plusieurs thèmes fondateurs, et d'abord cette priorité éducative entendant relier morale familiale, amour de la patrie, culte de la femme et hommage rendu, dès l'enfance, à la nature comme puissance tutélaire, maternelle, bienfaisante, tenant à distance la violence pulsionnelle, éveillant le sentiment du bien et du beau, favorisant la contemplation solitaire et donc le sens de l'infini, mais invitant aussi le sujet à se tourner vers ses semblables, dans un élan de solidarité. S'opposant à l'éducation officielle, fondée sur l'apprentissage de connaissances abstraites et livresques sans lien avec l'expérience sensible, critiquant les méthodes pédagogiques coercitives et, dans une optique tout à fait rousseauiste, une émulation qui développe chez l'enfant le désir effréné de l'emporter sur l'autre, Bernardin de Saint-Pierre vante les mérites d'une éducation fondée sur la mansuétude, favorisant la tendresse et l'altruisme. Lui appartient en propre un lyrisme tendant à exalter les beautés et les vertus multiples des végétaux : arbustes, plantes, fruits, devant à tout prix faire partie de l'environnement offert à l'enfant. On trouverait ici, comme l'affirme Thibault, de nombreux mythes, notamment celui de la femme perçue comme une divinité dispensatrice de tous les

biens, celui aussi d'un monde idyllique dans lequel l'époux, l'épouse et les enfants vivent dans une sorte d'harmonie naturelle, située hors des tumultes d'une histoire chaotique. La croyance aux vertus d'une effusion du cœur, susceptible de régler tous les problèmes de société, peut faire sourire, mais il est intéressant à notre époque vouée à l'incertitude et au doute éducatifs, de relire un auteur habité par de telles convictions morales.

Didier MASSEAU

MARQUIS DE BOMBELLES, *Journal*, t. VII, 1808-1815, publié sous les auspices du COMTE George CLAM MARTINIC, Texte établi, présenté et annoté par Jeannine CHARON-BORDAS, Genève, Droz, 2008, 416 p.

Établi en Silésie grâce au roi de Prusse qui lui fit obtenir la cure rurale d'Oppersdorf, Bombelles, tout en se consacrant à sa tâche pastorale, travaille continûment à l'amélioration de sa situation personnelle et à celle de ses cinq enfants. Éternel et infatigable solliciteur auprès de Frédéric-Guillaume et de ses ministres, auprès de l'Impératrice, il lui faut pallier la défaillance de Marie-Caroline, la reine de Naples, qui lui servait une rente et payait la pension de sa fille à la Visitation de Vienne. En 1808, il obtint le doyenné silésien d'Obergoglaui, plus lucratif, et Bombelles se mit en exploitant terrien, surveillant ses récoltes, exigeant ses corvées. Sa situation n'était pas facile, car il se heurtait à la fois à un chapitre qui acceptait mal un intrus, et à un seigneur brutal et anticlérical. La sécularisation des biens du clergé, mesure prise pour redresser la Prusse après Iéna, lui fut un coup sensible. Il fut très hostile aux réformes de Stein, qu'il n'était pas loin de considérer comme un dangereux révolutionnaire. Il vécut douloureusement les derniers succès de Napoléon et n'eut pas de mots assez durs pour stigmatiser l'abandon de l'archiduchesse Marie-Louise au scélérat corse. Bombelles suivit avec passion les défaites de 1813-1814 et la chute tant attendue de l'Empire. De retour à Paris dès juillet 1814, il crut assez naïvement que sa fidélité indéfectible lui vaudrait soit sa réintégration dans son corps diplomatique d'origine, soit une nomination épiscopale. C'était sans compter avec la nuée de quémandeurs qui s'abattit sur le roi et les princes, sur le comte de Blacas, favori de Louis XVIII. Talleyrand, qu'il abhorrait, lui accorda un traitement sur les Affaires étrangères. Mais l'évêché se fit attendre. Un dernier coup fut porté à Bombelles par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Il regagna son bénéfice silésien, où le rejoignit pour mourir de phthisie son dernier né, Victor. Il regagna la France en décembre 1815. Bombelles était de ces émigrés qui se berçaient de l'espoir d'une restauration « pure et dure », d'où son refus des compromis acceptés par Louis XVIII, dont la Charte, atteinte intolérable à la royauté de droit divin. Ce qu'on ne peut enlever à Bombelles, c'est son patriotisme, son amour de la France : il déplore les exactions des occupants et que son fils Louis persiste dans la carrière diplomatique autrichienne, plutôt que servir son pays natal. Comme pour les volumes précédents, la présentation et les 600 notes infrapaginales sont exemplaires de précision.

Claude MICHAUD

Pierre-Étienne BOURGEOIS DE BOYNES, *Journal inédit 1765-1766. Suivi du Mémoire remis par le duc de Choiseul au roi Louis XV 1765*, édition établie et annotée par Marion F. GODFROY, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux »), 2008, 512 p.

Bourgeois de Boynes a laissé quelques souvenirs peu flatteurs comme secrétaire d'État à la Marine dans les dernières années du règne de Louis XV (1771-1774). Ce magistrat issu de la finance lyonnaise fit d'abord carrière dans les parlements, puis à Versailles. Dans le conflit du roi avec les parlements, il fut l'un des artisans de la politique royale. On le récompensa de la fonction de conseiller d'État (1761) qu'il exerça à la Cour où il participa à l'entreprise « Maupeou » de remplacement des parlements par le Grand Conseil. Le journal de ce grand officier de la Couronne porte sur les deux années qui suivent la fin calamiteuse

de la guerre de Sept Ans. L'éditeur en a retrouvé une copie du 19^e siècle dans les archives familiales. Il s'agit d'une relation au jour le jour des grands et des petits événements de la Cour émaillée de quelques anecdotes où les hommes et les femmes de ce microcosme sont vus par le petit bout de la lorgnette (les passades du roi, etc.). Elle rapporte des conversations au plus haut niveau mêlées à des faits personnels et à des correspondances. On mesure aussi l'importance du travail ministériel dans les conseils et l'investissement du roi lui-même, plus considérable qu'on ne le dit en général. Tenu pour responsable de l'issue de la guerre, Choiseul remit au roi un mémoire en défense que l'éditeur reproduit en appendice du journal. Bourgeois de Boynes fait partie, en effet, du cercle le plus étroit du principal ministre qui, pour se sauver après la mort de M^{me} de Pompadour, songe à favoriser le retour du chancelier de Lamoignon. Liée à la convulsion des parlements, l'affaire La Chalotais en Bretagne nourrit aussi le journal des années 1765-1766. De mars 1765 à avril 1766, la relation suit les méandres d'une politique versaillaise hésitante où les divers ministres oscillent entre la rigueur et la négociation. Et le roi tarde à trancher. À côté de ces « bulletins de Versailles » à la manière des nouvelles à la main, le journal fournit des anecdotes qui font parfois sens, telle celle du suicide d'un valet (une mode de l'époque) qui avait trop pratiqué « les livres des nouveaux philosophes » : « le gouvernement se repentira un jour de n'avoir pas arrêté dans le principe les progrès de cette nouvelle secte » (22 avril 1765). Un index thématique facilite la recherche.

FRANÇOIS MOUREAU

Claude-François BOYER, *Des Nouvelles de Malte. Correspondance de M. l'Abbé Boyer (1738-1777)*, Alain BLONDY, Bruxelles, Peter Lang (Coll. « Diplomatie et Histoire »), 2004, XXXVI + 281 p.

Le Bisontin Claude-François Boyer (1733-1790), chevalier conventuel de Malte en 1751, donc prêtre, mais plus encore escroc, trublion et intrigant, privé temporairement d'habit de 1771 à 1773, partiellement responsable de la brouille entre le Grand-Maître de l'Ordre et Joseph II, entretint une correspondance journalière avec le bailli de Breteuil, ambassadeur de l'Ordre à Rome de novembre 1774 à novembre 1777. La publication y joint quelques lettres d'avril 1778 et la réécriture pour 1738 de l'éphéméride du commandeur de Viguier. C'est la vie à Malte, au jour le jour, qui est relatée, avec ses potins, ses intrigues et ses scandales. De spiritualité, point ; en revanche, les repas où « la plupart des chanoines et des barons étaient plus que gais », la comédie donnée par les chevaliers français (Destouches, Diderot) et italiens (Métastase), le carnaval occupent les esprits et les corps. On capture bien encore quelque navire barbaresque, mais on reçoit officiellement l'ambassadeur du bey de Tripoli. La vocation militaire semble perdue, les tire-au-flanc n'hésitent pas à arguer de maladies vénériennes, parfois bien réelles, pour troquer la caravane contre l'hôpital. Boyer informe son correspondant de toutes les nominations aux prieurés et commanderies des diverses langues, du différend entre l'Ordre et l'évêque de Malte Pellerano, de l'émeute du 9 septembre 1775 qui met aux prises les soldats de l'Ordre et des prêtres soutenus par le peuple, sur fond de cherté du pain. Durant le temps de cette correspondance interviennent la mort du Grand-Maître Ximenes y Texada et du Grand-Prieur de France Louis de Bourbon-Conti, remplacés respectivement par Emmanuel de Rohan et le duc d'Angoulême, et le chapitre général de novembre 1776. Bref, la vie à Malte vue par le petit bout de la lorgnette ; mais l'Ordre méritait-il plus ?

CLAUDE MICHAUD

Georges-Louis Leclerc DE BUFFON, *Œuvres complètes, Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy (1749)*, texte établi, introduit et annoté par Stéphane SCHMITT avec la collaboration de Cédric CRÉMIÈRE, Paris, Honoré Champion, tome I, 2007, 1370 p., tome II, 2008, 808 p.

Cette œuvre de Buffon, 36 volumes publiés de 1749 à 1789, si connue, – si souvent citée mais pas si souvent lue – n'avait pas été rééditée depuis la fin du 19^e s. Dans un court avertissement, les éditeurs précisent que la notion d'« œuvres complètes » n'est pas simple quand il s'agit des œuvres de Buffon. D'une part, Buffon est associé avec « Histoire naturelle » alors qu'il a écrit d'autres textes restés inédits et, d'autre part, Buffon n'a pas écrit seul. Des collaborateurs comme Daubenton ou Guéneau de Montbeillard ont rédigé plus de la moitié des vol. (3 à 15 pour le premier). Quant à l'*Histoire naturelle des oiseaux* dont S. Schmitt a fait une remarquable édition dans une collection onéreuse mais ô combien réussie, elle a été écrite par d'autres auteurs mais parfois totalement réécrite par Buffon. Il est par suite nécessaire d'être rigoureux pour éditer Buffon. Le plan et le contenu annoncés le sont. Non seulement l'édition sera conforme à l'édition princeps des quatre séries de l'*Histoire naturelle* mais elle contiendra les suppléments, « c'est-à-dire les variantes des textes publiés antérieurement et les traductions préfacées ». Des longues introductions de 120 p. (tome I) et 90 p. (tome II) sont des rappels sur ce qui a été dit sur le sujet en histoire des sciences. Le tome I comprend le Premier discours : « De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle », le Second discours : « Histoire et théorie de la Terre » et les « Preuves de la théorie de la Terre ». Trois textes en annexe situent ces discours dans l'époque (le Prospectus, des lettres de Lelarge de Lignac et des observations de Lamoignon-Malesherbes). Le tome II comprend l'« Histoire générale des Animaux » et l'« Histoire naturelle de l'Homme ». Là encore une annexe de 7 textes fournit la réception de l'œuvre (on trouve l'article « Animal » de l'*Encyclopédie* de Diderot et Louis Daubenton (I) ; il est ici attribué uniquement à Diderot. Signalons également que le tome I de l'*Encyclopédie* date de 1751 et non de 1750). Des index complets et des bibliographies sélectives terminent ces volumes. Les textes de Buffon sont tous minutieusement annotés et quels textes ! leur lecture est un grand moment d'histoire des sciences et il faut saluer les auteurs d'avoir réussi les deux premiers volumes de cette réédition magistrale des œuvres complètes de Buffon. Le lecteur attend les autres tomes et espère la version poche Champion. L'événement en vaudrait l'effort éditorial.

Martine GROULT

Madame CAMPAN, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette (extraits)*, édition établie et présentée par Martine REID, Paris, Gallimard, (Coll. « Folio »), 2007, 135 p.

Les célèbres *Mémoires* de M^{me} Campan méritent bien d'être périodiquement réédités. Ils l'ont encore été en 1999 dans la collection du *Temps retrouvé*. Ils le sont ici à un prix particulièrement modique (2 euros !), ce qui a imposé des choix draconiens que l'on peut d'ailleurs discuter. Si l'on y trouve le minimum requis de notices introductives et de notes, il a fallu tailler dans le texte. Seul le début, qui n'est peut-être pas la partie la plus intéressante – encore a-t-il subi quelques coupures – a été retenu, ce qui prive le lecteur de la fameuse affaire du collier et surtout de la fin pathétique où est relatée la séparation de la fidèle femme de chambre d'une maîtresse adorée qu'elle ne pourra accompagner jusqu'à sa fin tragique.

Henri DURANTON

« *Mon cher CASANOVA...* ». *Lettres du comte Maximilien Lamberg et de Pietro Zaguri, patricien de Venise à Giacomo Casanova*. Édition présentation et notes de Marco LEEFLANG, Gérard LUCIANI et Marie-Françoise LUNA, Paris, Honoré Champion, 2008, 720 p. + ill.

Les archives casanoviennes de Prague conservent quelques trésors encore peu ou mal exploités. La publication des lettres du comte Lamberg que l'on connaissait partiellement dans une traduction allemande et la traduction française de la correspondance italienne de Pietro Zaguri apportent quelques nouvelles pierres au monument de Casanova. Si ce dernier était un personnage singulier, Lamberg le valait bien en extravagances. On connaît de lui des ouvrages tirés à petit nombre et aux titres particulièrement bizarres, dont *Le Mémorial*

d'un mondain (« Au cap Corse », 1775 et non 1774, semble-t-il), qui est le récit d'un voyage en Corse entrelardé de réflexions diverses où passent M^{me} Bentinck, Galiani, Poincnet et, naturellement, Casanova. De 1767 à sa mort en 1792, d'Augsbourg ou de Brünn en Moravie, la correspondance de Lamberg est amicale, mais c'est surtout une espèce de chronique du jour assez proche des nouvelles à la main que l'auteur de cette note a étudiées pour le fonds Casanova dans un *Répertoire* spécialisé (Oxford, 1999) qu'ignore l'éditeur. Quelques lettres de Casanova émaillent cette longue suite d'anecdotes prises ici ou là dans les gazettes et que Lamberg transmet avec la fantaisie rocailleuse de son verbe germano-français. Les lettres de Pietro Zaguri renvoient Casanova à ses origines vénitienes. Elles sont datées de 1772 à 1798. En charge de divers offices dans l'administration de la Sérénissime, Zaguri a quelque chose d'un Pococurante désabusé qui entretient Casanova de menues affaires et aventures où brillent quelques dames; les années 1790 sont plus politiques, mais il considère sans enthousiasme particulier les événements qui bouleversent l'Europe. Son séjour à Constantinople et à Pétra, le quartier chrétien de la capitale, manque un peu de couleur locale. Les lettres traduites d'un vénitien par G. Luciani sont, comme celles de Lamberg, soigneusement annotées. Un index des personnes favorise les recherches.

François MOUREAU

Miguel DE CERVANTES, *El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha La première traduction en grec d'un ouvrage de Cervantès (troisième décennie du 18^e siècle?)* (en grec), Introduction par G. KÉHAGIOGLOU – A. TABAKI, texte établi, vocabulaire et index des noms propres par G. KÉHAGIOGLOU, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche n° 99 (Coll. « Sources de la littérature et de l'histoire néohellénique »), 2007, 813 p. + Pl.

Au 18^e siècle, les cours des princes phanariotes en Valachie et en Moldavie ont formé des centres de culture grecque ouverts aux nouvelles acquisitions intellectuelles. Au carrefour des civilisations, ces princes d'origine grecque ont joué durant l'époque des Lumières le rôle de médiateurs entre les cultures occidentales et le Sud-Est de l'Europe. Au fil des années, leurs connaissances des langues étrangères les ont poussé, hommes et femmes, à la traduction d'importants ouvrages de la littérature occidentale. Le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès en forme un exemple significatif et nous en avons ici la première traduction en grec effectuée d'après la traduction italienne de Lorenzo Franciosini. Le texte est édité d'après trois manuscrits de trouvant dans des bibliothèques à Athènes, Vytina (Péloponnèse) et Bucarest. Cette traduction, effectuée autour de 1730, est attribuée probablement à une femme extrêmement cultivée du milieu phanariote, Smaragda Mavrocordato née Stavropoleos, troisième épouse du prince Nicolas Mavrocordato. L'édition critique des manuscrits et leur annotation sont particulièrement soignées et d'une grande richesse. Une ample introduction offre un aperçu précieux des lettres grecques à Bucarest durant le 18^e siècle. Un vocabulaire et un index des noms propres complètent ce livre.

Roxane ARGYROPOULOS

Pierre-Nicolas CHANTREAU, *Dictionnaire National et Anecdotique (1790)*, présenté et annoté par Agnès STEUCKARDT, Limoges, Lambert-Lucas (Coll. « La Lexicothèque »), 2008, 220 p.

L'ouvrage se présente en deux parties distinctes : une longue, savante et captivante introduction rédigée par A. Steuckardt, puis l'archive elle-même, à savoir le *Dictionnaire National et Anecdotique*, édité pour la première fois en 1790. Le texte est accompagné de nombreuses notes éclairantes – historiques, littéraires, linguistiques, etc. qui permettent de lire sans buter un dictionnaire extrêmement contextuel. Il est vrai qu'il peut être lu de différentes manières, et c'est aussi ce qui le rend intéressant : le style piquant de Chantreau fait danser devant nos yeux tous les protagonistes de la Révolution, de l'homme du peuple à

l'orateur, en passant par les journaux – et journalistes du moment. Certains articles sont des morceaux d'anthologie, tellement vivants qu'ils dressent un tableau pittoresque des mœurs du temps, où l'on voit, comme à l'intérieur d'une vignette dessinée, les personnages animés de l'Histoire : « OPINANT. C'est, à l'assemblée nationale, à la commune, dans les districts, au café de Foi, etc. etc. etc. celui qui, *investi* de la parole, expose son opinion ou une opinion quelconque qu'il donne pour sienne. Quand l'*opinant* est de l'avis du *préopinant*, c'est-à-dire de celui qui a opiné avant lui, les choses vont le mieux du monde. Dans le cas contraire, le choc des opinions amène souvent quelques aménités oratoires qui font perdre la gravité aux tribunes. Quelquefois même ce choc est terrible; c'est *Entelle* qui se saisit du gantelet pour combattre *Darès*; opinant, préopinant, bientôt les voilà aux prises; comme ils sont animés ! quels coups ils se portent ! ô patriotisme [...] ». Outre cela, Chantreau contextualise des mots comme NATION ou des syntagmes comme ALLER PRENDRE LES EAUX avec le même mordant et la même adresse : c'est que le *Dictionnaire* prend aussi sa place dans la littérature du 18^e s., celle qui manifeste et nomme l'ennemi. Document historisé, il organise en entrées le discours révolutionnaire, dans une prose serrée et efficace. Mais c'est évidemment A. Steuckardt, par sa présentation, qui nous fait comprendre comment le texte participe de l'histoire des idées. Le texte de présentation se divise en cinq parties : « La vie de Chantreau; Écrire un dictionnaire en 1790; Un dictionnaire du changement lexical; Un texte satirique; Orthographe et typographie ». On notera la clarté du propos, la documentation nombreuse, et l'intention de rendre lisible le dictionnaire dans son historicité. Dans cette perspective, A. Steuckardt s'inscrit dans le courant épistémologique de l'histoire des idées linguistiques, qui lie moment historique et réalisations métalinguistiques : le dictionnaire de Chantreau prend part à l'Histoire, et aussi à l'histoire de la langue par la réflexion qui préside à sa rédaction – le mouvement de la langue à la fin du siècle.

Chantal WIONET

José VIERA Y CLAVIJO, *Diario de viaje desde Madrid a Italia*. Edición, introducción y notas de Rafael PADRÓN FERNANDEZ, La Laguna-Tenerife, Instituto de Estudios canarios, 2006, CXXI-350 p.,+ ill., cartes dont 139 ill. en couleur.

Éclésiastique éclairé canarien et historien de ses îles, Viera y Clavijo entreprit plusieurs voyages en Europe continentale avec son protecteur, le marquis de Santa Cruz, d'abord dans ses possessions de la Manche (1774), puis en France (1777-1778), où il fréquenta de loin les milieux scientifiques (d'Alembert), suivit les cours de chimie de Sigaud de la Fond, assista aux séances des Académies et fut présent lors du retour triomphal de Voltaire à Paris dans les premiers mois de 1778 : des documents manuscrits ont été conservés de ces voyages. Celui de 1780-1781, avec Santa Cruz et son frère don Pedro de Silva, est, lui aussi, conservé en manuscrit aux Canaries. L'édition qui en est faite est tout à fait remarquable par la précision de l'annotation. Il s'agit d'un des classiques Grands Tours aristocratiques. Celui-ci part de Madrid le 6 avril 1780, rejoint Barcelone, suit la côte française, puis remonte la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, avant de passer les Alpes par Modane et entrer en Piémont. Le parcours italien est conforme aux routes habituelles : Gènes, Parme, Bologne, Rimini, Lorette, avec arrivée à Rome le 6 juin et à Naples le 22 juillet, retour par Livourne et par Venise le 29 octobre. De fait, le journal se poursuit par l'Allemagne et retour par les Flandres et la France, selon le titre même du manuscrit, dont seule la partie italienne est publiée dans le volume. Elle témoigne, à la première personne, de la vision assez traditionnelle d'un ecclésiastique espagnol sur une Europe qui, même dans le sud de l'Italie très « bourbonisée », a beaucoup à apprendre à sa patrie. Viera y Clavijo visite aussi bien les bibliothèques, les cabinets de curiosités, les cercles savants, parfois les fabriques, tout autant que les lieux de dévotion (Lorette) et les habituels cicérones aristocratiques et mondains que l'on rencontre dans la plupart des relations des voyageurs du meilleur monde. Le relateur canarien se scandalise un peu de la liberté des Italiennes, mais il fréquente volontiers

les opéras et fait une visite au castrat napolitain Farinelli, dont il trouve la « physionomie singulière ». Il manque un index qui eût été fort utile.

François MOUREAU

Denis DIDEROT, *Weiss man je, wohin man geht? Ein Lesebuch*, éd. Werner Raupp, Rottenburg-am-Neckar, Diderot Verlag, 2008, 480 p.

Un éditeur allemand qui choisit de nommer sa maison Diderot Verlag et de l'inaugurer par une substantielle anthologie du Philosophe mérite d'être salué. Il propose une introduction à l'homme et à l'auteur (p. 21-70), suivie d'un choix de documents et de témoignages, de M^{me} de Vandeul à P. Lepape. Il donne des textes de l'*Encyclopédie*, des extraits du théâtre et des *Salons*, les interventions sur la musique. Il donne ensuite leur large place aux romans et aux œuvres philosophiques, puis à la correspondance. Le livre s'achève par une dizaine d'interventions d'écrivains contemporains de Diderot ou plus récents, de Lessing à Hans Magnus Enzensberger et par un florilège de pensées détachées. Autant de pistes pour donner envie aux lecteurs germanophones d'en connaître plus. Certains textes sont donnés dans les traductions classiques : *Le Neveu de Rameau* et les *Essais sur la peinture* dans la version de Goethe, *Le Père de famille* dans celle de Lessing, *La Religieuse* dans une traduction anonyme de 1797. D'autres traductions sont du 20^e siècle. Quelques textes ont été adaptés par Werner Raupp lui-même et ses collaborateurs. L'annotation est discrète, l'illustration également. Tout le livre est au service de Diderot. On lui souhaite un écho au-delà des cercles universitaires.

Michel DELON

DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*, édition présentée, établie et annotée par Michel DELON, Paris, Gallimard (Coll. « Folio Classique »), 2006, 256 p.

Que lire de mieux, en ce quarantième anniversaire de mai 68, que *Le Neveu de Rameau*? Où trouver plus de truculence, de liberté de parole, de causticité? La belle édition que nous donne M. Delon nous invite à retrouver, à travers ce texte, la langue irremplaçable de Diderot dans ce qu'elle a, sans doute, de plus magnifique. En regroupant dans la même brochure la documentation rassemblée pour l'édition de la Pléiade M. Delon nous conduit pas à pas dans cette lecture : une soixantaine de pages de notes et variantes accompagnent le texte, en éclairant les allusions à des situations ou à des personnages oubliés. Une chronologie ainsi qu'une bibliographie permettent de situer l'œuvre dans un contexte historique qui se prolonge largement jusqu'à aujourd'hui (comme en témoigne le nombre d'ouvrages qui ne cessent de s'écrire à l'inspiration du *Neveu de Rameau*). Une précieuse notice rappelle l'histoire rocambolesque des manuscrits et donne les règles suivies pour l'édition qui met à jour, sans l'altérer, la graphie du 18^e s. Il suffit de comparer le texte que donne M. Delon à l'édition bien connue de Jean Fabre (Droz, Giard, 1950) pour mesurer de quelle manière le nouvel éditeur l'a rendu lisible pour le plus grand nombre, notamment par le soin scrupuleux qu'il apporte à la mise en place de la ponctuation. Une longue préface introduit l'œuvre. M. Delon nous y livre sa propre lecture qui est moins celle d'un affrontement dialectique que d'une « inversion carnavalesque » (p. 40). L'avenir s'y invente « à l'aveugle » ; le progrès avance à reculons. « Le vrai dialogue se déplace entre Diderot et son lecteur, Diderot et nous-mêmes ». Et Delon, comme le Neveu de Rameau-Diderot, conclut : « Rira bien qui rira le dernier ».

Jean BOISSIÈRE

L'École normale de l'an III. Leçons d'analyse de l'entendement, art de la parole, littérature, morale. Édition annotée des cours de Garat, Sicard, La Harpe et Bernardin de Saint-Pierre avec introductions, chronologies et résumés par Gérard GENGEMBRE, Barthélémy JOBERT, Philippe ROGER et Élisabeth SCHWARTZ, édité sous la direction

de Jean DHOMBRES et Béatrice DIDIER, Paris, éditions rue d'Ulm, Presses de l'École normale supérieure, 2008, 714 p.

Cet imposant ouvrage est le quatrième tome d'une ambitieuse entreprise éditoriale grâce à laquelle nous disposons désormais des cours qui eurent lieu à l'École normale en 1795, du 25 janvier à la mi-mai. Les maîtres d'œuvre de ce volume définissent, dans l'introduction, l'esprit, la portée et aussi les contradictions de cet enseignement singulier. Jean Dhombres montre que si la cohabitation des lettres et des sciences ne fut pas irénique, cela tenait au caractère indécis du moment thermidorien et aux nouvelles formes du savoir qui émergeaient alors. Il en résulta une radicalisation des frontières disciplinaires, et cette nouvelle étanchéité des savoirs consacra la rupture avec l'esprit encyclopédique. Béatrice Didier impute au choix plus ou moins aléatoire des professeurs leurs divergences idéologiques et surtout l'idée fort différente qu'ils se faisaient de leur mission, les uns souhaitant d'abord former des enseignants (Sicard, Bernardin), d'autres entendant mener une recherche fondamentale (Garat). Elle précise que, dans ce nouveau mécénat, les cours avaient lieu sous la surveillance de la Convention représentée par deux députés soucieux que l'enseignement soit conforme aux principes républicains. Les auditoires étaient composés d'ex-prêtres et de membres de sociétés populaires plutôt Jacobins. Les débats francs et directs entre les citoyens-professeurs et les citoyens-élèves sont retranscrits avec les cours : ces échanges gardent quelque chose des empoignades révolutionnaires, mais le tutoiement n'est plus vraiment de rigueur et l'invective tend à se canaliser dans un cadre scolaire plus courtois que le forum démocratique. L'édition de référence est de 1800-1801 : *Séances des Écoles normales*, Imprimerie du Cercle social, an IX. Dans sa présentation des *Leçons d'analyse de l'entendement* de Garat, Gérard Gengembre commence par retracer le parcours sinueux de cet homme habile, véritable girouette qui sut trouver sa place sous tous les régimes : après avoir triomphé dans les concours d'éloquence à l'Académie à l'époque des Lumières, il avait justifié les massacres de Septembre durant la Révolution, et finit en notable de l'Empire. Gérard Gengembre note qu'avec son cours « il apporte sa pierre à l'Idéologie conçue comme épistémologie, comme théorie de la connaissance ayant son point de départ dans la sensation » (p. 50). Un des aspects très intéressants de ce cours est la controverse qui s'instaura, lors des questions, avec Louis Claude de Saint-Martin qui vint rappeler l'existence des philosophies de la conscience (Platon, Descartes Malebranche) et qui développa une autre conception des origines du langage. Tout aussi adroit à faire carrière que Garat, l'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets, donna des *Leçons d'art de la parole*. Élisabeth Schwartz fait une analyse très détaillée du caractère singulier et ambivalent de cet enseignement. Alors qu'il n'était aucunement consacré comme grammairien de métier, Sicard publia, à la suite de ses cours, des *Éléments de grammaire générale appliquée à la langue française*. S'il en vient à s'avancer sur le terrain de la théorie linguistique, l'abbé se fonde d'abord, dans ses *Leçons*, sur son expérience de l'instruction des sourds-muets : il prétend en tirer un système pédagogique qui serve de base à la réorganisation de l'enseignement public en général. L'enseignement de La Harpe avait, comme le montre Philippe Roger, quelque chose de biaisé qui devait fatalement susciter de fortes résistances idéologiques. Depuis la fin de 1794, l'apostat déclaré faisait, au Lycée, le procès en règle de la Terreur en remettant également en cause l'héritage des Lumières. Avec ses *Leçons* à l'École normale, il fut soudain contraint à un grand écart entre deux publics et deux scènes impliquant des registres bien différents : ici un ton apocalyptique et délibérément contre-révolutionnaire, là une diction modérée et prudente. Philippe Roger note qu'à l'École normale, « bien vite, les aménités « républicaines » des premières séances vont faire place à de véhéments diatribes antiterroristes » (p. 524). La matière du cours plutôt mince au premier abord, permettait, en effet, d'évoquer à partir de Démosthène et de Cicéron la guerre civile et la « Vendée persécutée ». C'est pourquoi Garat vint débattre avec son ancien compagnon de route des années révolutionnaires. Les orientations de cet enseignement furent vivement critiquées par Ginguéné dans

La Décade. Au-delà de ces affrontements politiques, le cours de La Harpe est à prendre en compte, au même titre que le volumineux *Lycée*, pour la part qu'il eut dans la fondation de l'histoire littéraire. Les *Leçons de morale* de Bernardin de Saint-Pierre avaient également quelque chose de désaccordé, comme le montre Barthélémy Jobert. Le célèbre auteur de *Paul et Virginie*, le protégé de l'abbé Grégoire, le partisan modéré de la Révolution, découvrit à l'École normale une tout autre ménagerie que celle qu'il avait créée au Jardin des Plantes. Il fut surpris et effrayé à l'idée que l'athéisme dominait parmi ses auditeurs et que certains d'entre eux ne savaient même pas écrire. La formule « s'il plaît à Dieu » lancée au début de son cours fut suivie tout à la fois d'applaudissements et de murmures. La question pédagogique est centrale pour Bernardin qui, fort soucieux de l'enseignement dispensé dans les écoles primaires, plaide pour la fondation d'une « école d'instituteurs ». Pour son cours de morale, il a recours à ses œuvres déjà publiées (les *Études de la nature*) ou en gestation (les *Harmonies de la nature*). À la différence des autres *Leçons* éditées à partir des notes saisies par les tachygraphes et revues par les auteurs, celles de Bernardin sont sans doute assez éloignées des cours véritablement prononcés : celui-ci opérait, en effet, des montages d'inédits et de textes déjà imprimés, et il retravailla beaucoup ensuite cet agrégat hétérogène. Barthélémy Jobert s'est cependant efforcé, à partir des manuscrits, de reconstituer une version plus originale. Cette passionnante édition révèle un moment certes plein de confusion, mais il témoigne d'une formidable effervescence intellectuelle qui ne diminua jamais au milieu des orages et fut sans doute, pour une part, avivée par eux. Il faut noter la grande qualité critique des introductions et de l'apparat critique en général. Les chronologies, les résumés, offrent une signalétique fort utile au lecteur. Grâce au beau travail éditorial de Marianne Goeur et de Marie-Hélène Ravenel, les Presses de l'École normale supérieure ont réalisé un magnifique ouvrage.

Jean-Claude BONNET

Abbé Jean FERRAND, *Dictionnaire à l'usage des sourds et des muets* (ca 1784), Introduction de Françoise BONNAL-VERGÈS, Limoges, Lambert-Lucas, 2008, 203 p.

Le *Dictionnaire à l'usage des sourds et des muets* de l'abbé Jean Ferrand constitue le premier Dictionnaire de la langue des signes française. Il est présentement réédité sur la base d'une édition en partie fautive, le manuscrit original ayant été détruit dans un incendie en 1944. L'abbé Ferrand (1732-1815) est un chanoine reconnu pour ses qualités de prédicateur, qui devient en 1776 Supérieur des Filles de la Providence à Chartres, où il se met tout particulièrement au service de filles souvent issues des couches pauvres de la société d'ancien régime. Prêtre réfractaire, il émigre pendant la Révolution française pour ne revenir qu'en 1804. Soucieux donc de faire œuvre de charité auprès de filles pauvres, et pour une part sourdes et muettes, il élabore ce Dictionnaire, à une date difficile à préciser, sur la base de l'enseignement de l'abbé de L'Épée. Mais là où cet abbé précurseur considère que la langue des signes procède par tradition et transmission, et ne peut donc être décrite de manière méthodique, il fait œuvre de linguiste en créant la première langue des signes française sous une description plus ou moins méthodique. Ce qui l'amène à mener une réflexion grammaticale, sémantique et lexicologique qui n'est pas sans effet en retour sur cette langue des signes. C'est donc bien lui qui a inventé et créé la langue des signes, en la réduisant grammaticalement par des règles méthodiques. Il s'agit bien de « donner à la langue des signes un équivalent à chacun des mots et des éléments morphologiques (morphèmes grammaticaux et lexicaux) du français », ce qui « devait permettre à l'élève de rendre exactement le texte [...] dicté en signes méthodiques » (Introduction, p. XXXVIII). À la différence de l'abbé de L'Épée qui se contente de paraphraser en français des termes à définir, ce dictionnaire multiplie les signes tant d'usage ou d'explication que méthodique. Cependant, ce témoignage important sur la langue des signes à la fin de 18^e s. reste plutôt méconnu et il conviendrait donc de le resituer dans le trajet général de réflexion de la description des signes tel qu'il a

été retracé dans l'ouvrage récent de Sophia Rosenfeld, *A Revolution in Language. The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France* (Stanford University Press, 2001) où l'on passe, si l'on peut dire, directement de l'Abbé de l'Épée à l'Abbé Sicard, en restant donc dans le cadre parisien. À ce titre, ce premier dictionnaire de langue des signes constitue un document de travail tout à fait exceptionnel en tant qu'écrit privé, dans la mesure où aucun modèle du genre n'existait avant et que l'abbé Ferrand a dû tout inventer. Même si sa réflexion théorique tourne assez vite court, comme on le voit dans la typologie très hétérogène des signes et des plans d'articles, le témoignage en lui-même, en particulier sur la distinction entre signe naturel et signe d'usage, mérite un examen approfondi.

Jacques GUILHAUMOU

Henry FIELDING, *Plays* (vol. II – 1732-1734), ed. by Thomas LOCKWOOD, The Wesleyan Edition of the Works of Henry Fielding, Oxford, Clarendon Press, 2007, 865 p.

L'ouvrage présenté ici est le deuxième des trois volumes de l'édition complète des pièces de théâtre de Henry Fielding éditée par Clarendon Press. Bien que plus connu comme romancier, Fielding est l'auteur de 28 ouvrages destinés à la scène, comprenant aussi bien des comédies que des « *ballad operas* » et il était, dans les années 1730, le principal dramaturge anglais. Ce volume présente 9 pièces : *The Welsh Opera*, *The Grub-Street Opera*, *The Lottery*, *The Modern Husband*, *The Old Debauchees*, *The Covent-Garden Tragedy*, *The Mock Doctor* (adapté du *Médecin malgré lui* de Molière), *The Miser* (adapté de *L'Avare*) et *The Intriguing Chambermaid* toutes écrites entre avril 1731 et janvier 1734, une période très féconde pour Fielding. Les deux premières sont des pièces satiriques où Fielding mettait en scène allégoriquement la rivalité entre le premier ministre Robert Walpole et William Pulteney et se moquait de Walpole, du Prince de Galles et même du Roi et de la Reine, comme l'explique en détail Thomas Lockwood dans son excellente introduction. *The Grub-Street Opera*, qui ne fut jamais représenté à l'époque, est aussi le premier « *ballad opera* » de Fielding, sur le modèle du *Beggars' Opera* de John Gay qui avait rencontré un succès énorme à Londres en 1728 (62 représentations successives au Lincoln's Inn Fields Theatre). *The Lottery* est la deuxième œuvre de Fielding dans ce même genre, suivie de *The Mock Doctor* et *The Intriguing Chambermaid* qui comprenaient également des parties chantées. La musique des airs de ces opéras est intégralement reproduite, et les sources de la musique spécifiées avec précision, dans cette magnifique édition critique, grâce au travail éditorial de JoAnn Taricani, ce qui est évidemment très appréciable puisque le lecteur dispose ainsi de la totalité des deux aspects de ces œuvres qui appartiennent pleinement à un genre composite – genre, faut-il le rappeler, né en réaction contre les travers de l'opéra italien en vogue au sein de la haute société au début du 18^e s. Quant à *The Modern Husband*, c'est une sombre et virulente satire dans laquelle Fielding dénonce le cynisme mercantile et l'appât du gain de la société « polie ». Chaque pièce est précédée d'une introduction détaillée, très érudite, qui donne la source de l'œuvre, des précisions sur le texte et sur l'histoire scénique et critique. On a là une édition moderne de référence absolument remarquable qui ne peut qu'inciter à redécouvrir la verve théâtrale de Fielding dont on retrouve tant de traces dans ses grands chefs d'œuvre romanesques.

Pierre DUBOIS

Madame DE GENLIS, *La Femme auteur*, éd. Martine REID, Paris, Gallimard (Coll. « Folio »), 2007, 109 p.

La « nouvelle » de Madame de Genlis est un curieux mélange de romanesque et de polémique. Natalie, « la femme auteur », est l'auteur elle-même, et un peu Madame de Staël, mais on reconnaîtra plutôt celle-ci dans la caricature féroce d'une nommée Mélanide, « hommasse » et prétentieuse. La première publication date de 1802, quand Madame de Genlis, à 56 ans, tient salon à l'Arsenal ; le récit se situe presque tout entier dans les milieux élégants parisiens de l'Ancien Régime. Le texte joue sur plusieurs registres et reste lisible,

non sans quelque agacement peut-être devant la coquette affectation de simplicité. La présentation est discrète et bien prudente.

Martine DE ROUGEMONT

Elena GRETCHANAI et Catherine VIOLLET, « *Si tu lis jamais ce journal...* » *Diaristes russes francophones 1780-1854*, Paris, CNRS Éditions, 2008, 350 p.

Il faut rendre grâce au travail des deux responsables de ce volume. Elles ont retrouvé dans les archives russes des documents du for privé rédigés en français par des femmes russes. L'ensemble, très varié, comprend aussi bien des journaux intimes que des récits de voyage. Les auteures abordent des thèmes très divers, l'éducation des enfants, l'amour, la vie mondaine et politique etc. Parmi les 15 diaristes dont les écrits sont repris, certaines portent des noms célèbres comme Anna Tolstaïa ou encore Varvara-Juliana de Krüdener. D'autres n'ont guère laissé de traces, même dans les archives, à l'instar de l'espégle Ekaterina Kvachnina-Samarina, grande lectrice de romans français du temps, ainsi qu'en témoigne la liste des livres qu'elle envoie à la campagne en 1799. C'est un véritable continent inexploré qui est mis à jour dans cet ouvrage. Les textes sont présentés individuellement et, surtout, précédés d'une préface de Philippe Lejeune ainsi que d'un essai tout à fait pertinent qui fonctionne comme une sorte de synthèse introductive. Il faut saluer la présence d'illustrations fort bien choisies. Cette excellente publication ne laisse qu'un regret au lecteur : on aurait aimé y trouver un index.

Catriona SETH

Antoine HAMILTON, Jean-Jacques ROUSSEAU, Henri PAJON, Jacques CAZOTTE, Carl Gustav TESSIN, Charles DUCLOS, Denis DIDEROT, *Contes*, édition critique établie par Anne DEFRANCE et Jean-François PERRIN, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des Génies et des Fées, 16, IV, Contes parodiques et licencieux (1730-1754) »), 2008, 1595 p.

C'est un travail extraordinaire qu'ont réalisé les éditeurs de ce volume, qui prouve par son ampleur et par la richesse de son contenu à quel point le conte est un genre vivant dans les années 30 du dix-huitième siècle. « Vivant » est d'ailleurs un bien faible mot pour décrire la pétulance et joyeuse subversion à l'œuvre dans les textes rassemblés ici, constamment satiriques et parodiques, jouant, à la frontière du libertinage, du burlesque et du fantastique, leur petite musique rococo qui dissimule, sous la modestie d'un genre apparemment voué au divertissement des salons, une poétique puissamment corrosive. Hamilton occupe la première place dans ce recueil et aurait sans doute pu, à lui seul, faire l'objet d'un volume assez substantiel. *L'enchanteur Faustus*, *Zeneyde*, *Le Béliet*, *La Pyramide*, *Fleur d'épine* et *Les Quatre Facardins* occupent en effet les 700 premières pages de ce livre. Le travail exemplaire d'éditeur de J.-F. Perrin rend justice à cet auteur très sous-évalué et montre la place fondatrice qu'il occupe dans la réinvention du genre. Les introductions et les notes sont d'ailleurs d'une telle richesse qu'il vaut mieux, lorsqu'on découvre ces textes, les lire une première fois en faisant abstraction de l'appareil critique pour savourer pleinement le rythme propre du conteur, puis les relire en tenant compte de la riche annotation. Les contes de Cazotte, édités de façon toute aussi précise par Anne Defrance constituent l'autre grand massif de ce volume. *La Patte du chat*, *Les mille et une fadaïses*, *La belle par accident* et autres contes enchantent tant par la vivacité du style que par l'invention narrative. La dimension parodique est ici essentielle, dans la lignée de Crébillon. Les autres conteurs ne sont représentés que par un seul texte. *L'Histoire du Prince Soly* de Pajon sera une découverte pour beaucoup de lecteurs, de même que *Faunillane* de Tessin. Ce dernier texte n'est connu que parce que Duclos à réutilisé dans *Acajou* et *Zirphile* les gravures d'abord réalisées par Boucher pour *Faunillane*. Cette édition, qui donne les deux textes et les gravures (avec une table de correspondance) permet d'ailleurs une intéressante comparaison. Enfin, deux

contes moins rares, *La Reine fantasque* de Rousseau et *L'Oiseau blanc* de Diderot, viennent nous rappeler que les plus grands philosophes des Lumières n'ont pas dédaigné ce genre prétendu mineur.

Colas DUFLO

Siméon-Prosper HARDY, *Mes loisirs, ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance* (1753-1789), sous la direction de Daniel ROCHE et Pascal BASTIEN, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, volume I (1753-1770), 842 p.

Il faut saluer le début de la parution, pour la première fois dans son intégralité, du *Journal* manuscrit de Siméon-Prosper Hardy qui constitue, à la suite d'œuvres d'autres diaristes comme Buvat et Barbier, un témoignage de premier plan sur le Paris du 18^e s. Daniel Roche et Pascal Bastien rappellent dans leur introduction qui fut Siméon-Prosper Hardy, libraire parisien dont la boutique, la *Colonne d'Or*, ne fut sans doute en activité que pendant une petite dizaine d'années, entre 1755 et 1762. Homme du livre par profession, Hardy est également bibliophile et grand lecteur. Il lit et commente aussi bien les œuvres de Voltaire et de Rousseau que le *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier, les brochures et les nouvelles à la main. Il s'intéresse aux faits divers, bagarres, incendies, exécutions publiques, et transcrit ce qui circule sur la place publique et nourrit la culture de plus en plus frondeuse de ces dernières décennies de l'Ancien Régime comme les pamphlets et les chansons satiriques. De la même façon que Mercier, c'est un promeneur infatigable, sensible au mouvement de Paris et aux changements qui s'y opèrent. Par ailleurs, ses attaches familiales avec le milieu parlementaire et juridique lui permettent d'avoir accès à toutes sortes d'informations qui suivent, dans ces notes prises au jour le jour, les aléas des conflits entre le Parlement et le roi, les affaires religieuses et judiciaires. Le titre même de son manuscrit, « Mes loisirs », évoque une écriture placée sous le signe de la liberté et du temps qui passe qui se veut davantage un écho des bruits de la ville qu'un véritable projet littéraire. Ce premier volume est accompagné du catalogue des livres parus chez Siméon-Prosper Hardy, d'une chronologie et d'une bibliographie sur l'histoire de Paris au 18^e s. On peut consulter en ligne l'index des noms et des lieux, ainsi que la Table des événements qui figurent dans ce premier volume sur le site www.mesloisirs.uqam.ca.

Lise ANDRIÈS

Friedrich Maximilian KLINGER, *La Vie de Faust, ses exploits & comment il fut précipité en enfer*, traduit de l'allemand, annoté et présenté par François COLSON, avec six gravures de Daniel CHODOWIECKI, Montpellier, Éditions Grèges (Coll. « Lenz »), 2005, 313 p.

Faust et Prométhée, deux rebelles, font partie des thèmes favoris de l'avant-garde littéraire allemande des années 1770, le « Sturm und Drang », qui tient son nom du titre d'une pièce de Klinger, auteur dramatique et romancier, et ami de Goethe. Leurs « Faust » respectifs constituent, plus que le fragment de Lenz (1777) et les œuvres de Maler Müller (1776 et 1778), les plus importantes contributions de cette génération d'auteurs à l'enrichissement de ce thème, qui à la fin du 18^e s. a déjà une longue préhistoire, en Angleterre comme en Allemagne, *via* Marlowe et Lessing. Le *Faust* de Klinger, un roman en cinq livres (comme une tragédie et le Pentateuque!) mêlé de dialogues, connut un grand succès : la première édition parut en 1791, un an après celle du « fragment » du premier *Faust* de Goethe, suivie d'une réédition très remaniée en 1794 (celle qui est traduite ici), puis une autre en 1813, sans compter plusieurs adaptations pour la scène. Malgré plusieurs traductions françaises (1798, 1825, 1935, 1988), ce texte est rarement cité en France (A. Dabiez lui consacre toutefois quelques pages intéressantes dans son *Mythe de Faust*, 1972). Le roman de Klinger, où Faust est l'inventeur de l'imprimerie, offre une peinture acerbe de la société de son temps en filigrane des errances du héros à travers l'Allemagne et les cours de l'Europe du 15^e s. :

Faust ne rencontre que corruption, manipulation et obscurantisme clérical, un système féodal pétrifié, des finances délabrées, une aristocratie bouffie de morgue, une bourgeoisie myope et cupide, un monde dont les institutions empêchent tout développement harmonieux des hommes (que son compagnon soit le démon Léviathan n'est pas non plus privé de valeur intertextuelle « hobbesienne »). Aux égarements du héros correspondent celles de la révolte, représentées par deux juristes interlopes, l'un au service de l'insurrection, l'autre, rencontré aux enfers, au service de la réaction féodale. Plus pessimiste peut-être encore que les actes I et V de la seconde partie bien postérieure du *Faust* de Goethe, ce roman politique, tableau du chaos financier des débuts d'une ère pré-industrielle qui détruit au moins autant qu'elle construit, est aussi un roman moral, dont le héros est à la fois victime de l'incompréhension et homme de cabinet qui ne comprend guère le monde. Ce « Faust » original est servi ici par une traduction soignée complétée d'une intéressante postface.

Gérard LAUDIN

Charles-Étienne LE BAULD DE NANS, *Le Livre fait par force*, présentation et note de François LABBÉ, Publications de l'Université de Saint-Étienne, (Coll. « Lire le Dix-huitième siècle »), 2008, 201 p.

La *Bibliographie du genre romanesque français 1751-1800* signale en 1784 comme anonyme *Le Livre fait par force ou le mystificateur mystifié et corrigé par un persifleur persifflé* (A Mystificatopolis, chez Momus, à la Marotte) et le signale au seul British Museum. Il se trouve en fait dans plusieurs grandes bibliothèques publiques. On doit à François Labbé de nous en révéler l'auteur et de nous en restituer le contexte. Le livre naît à Berlin en pleine querelle du français, de sa place dans la culture allemande et de sa qualité quand il est pratiqué en pays germanique. On connaît le concours académique de 1784 et ses lauréats, Rivarol et Schwab. On connaît moins Jean-Charles de La Veaux, critique de la francophonie berlinoise, et son adversaire, Charles-Étienne Le Bauld de Nans, directeur de la *Gazette littéraire de Berlin*. F. Labbé qui a consacré une étude à ce périodique (Champion, 2004) retrace la carrière mouvementée du journaliste (Besançon, 1735-Berlin, 1792), auteur de nombreux discours maçonniques. *Le Livre fait par force* s'inscrit dans la tradition de la parodie romanesque et dans le développement de ce que Daniel Sangsue a nommé « le roman excentrique ». On a pu lui donner sa place dans l'histoire de la mystification (*Mémoire? Lecture et mystification*, études réunies par N. Preiss, Paris, L'Improviste, 2006). La préface et l'annotation de cette réédition permettent de mieux comprendre un texte qui a longtemps continué à mystifier ses lecteurs.

Michel DELON

Brigadier général LOUIS LE MAIRE, *Relation abrégée de ce qui s'est passé dans la guerre de Hongrie depuis le commencement de la campagne de 1705 jusqu'au mois de mars 1708*, texte établi et présenté par Jean BÉRENGER, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine »), 2007, 317 p.

Cette relation est bien connue des historiens hongrois de la guerre d'Indépendance de François II Rákóczi. Béla Köpeczi l'a traduite en hongrois (1973) et l'avait utilisée dans sa thèse, *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle...* (1971) : la carte des p. 128-129 provient d'ailleurs de cet ouvrage. Voici le texte d'origine, à partir du manuscrit de Carpentras. Louis Le Maire, ingénieur du roi et militaire, fut envoyé en Hongrie en 1705 en compagnie du diplomate marquis des Alleurs et de trois autres Français, auprès des révoltés hongrois dont l'alliance de revers s'avérait précieuse dans la conjoncture de la guerre de Succession d'Espagne. Le Maire, qui parle de lui à la troisième personne – « l'ingénieur français », « le sieur Le Maire » – après avoir évoqué rapidement les conflits qui opposèrent les Hongrois et les Habsbourg depuis 1670, décrit par le menu les campagnes qu'il a suivies de 1705 à 1708, les sièges (celui d'Esztergom en 1706), les mouvements des

armées hongroise et ennemie ; il rend compte des diètes, Szecsén en 1705, Onod surtout avec le dramatique assassinat des délégués du comitat de Thurocz ; il entre dans le détail des négociations diplomatiques avec l'Autriche, mais aussi avec la Pologne et la Russie. Il n'est pas tendre pour les soldats hongrois qui paniquent au premier revers – « la guerre se fai[...]t avec des hommes et non pas avec des lièvres » –, il dénonce la mésentente entre Forgach et Bercsenyi, ce dernier par ailleurs brouillon et lâche, et l'irréalisme d'un Rákóczi trop sensible à la flatterie. Le séjour de la princesse Rákóczi à Neuheusel (act. Nové Zámky) et des belles demoiselles allemandes de sa suite excite sa verve ironique : « Les passions voluptueuses se mêlèrent de la partie, [...] si les Hongrois n'avaient pas trouvé plus de résistance dans les cœurs des ministres de la Cour de Vienne que dans celui de ces trois belles allemandes, la paix aurait été immanquable. » J. Bérenger, dans une ample introduction, apporte toute la contextualisation nécessaire ; les notes infrapaginales sont précieuses pour identifier protagonistes et lieux d'opération. Suggérons qu'à l'heure où les logiciels permettent l'insertion des caractères spéciaux, il n'est plus acceptable d'ignorer les accentuations du hongrois : ici, elles sont parfois absentes (Rakoczi, Eszterhazi pour Esterházy) ou erronées (Werböczi pour Werböczi, Erdödy pour Erdödy). Pour les prénoms, il faut se tenir soit la forme française, soit la forme hongroise, ne pas mêler Miklos et Nicolas.

Claude MICHAUD

LESAGE, *Histoire de Gil Blas de Santillane* (livres I à VI), présentation, notes, annexes, chronologie et bibliographie par Érik LEBORGNE, Paris, GF-Flammarion, 2008, 491 p.

On envie ceux qui vont avoir le plaisir de découvrir grâce à cette nouvelle édition un des romans les plus allèges du 18^e s. La présentation d'É. Leborgne, après avoir situé clairement le roman dans la carrière de son auteur, en rappelant notamment l'importante contribution de Lesage au théâtre de foire, s'attache à mettre en valeur la spécificité du héros-narrateur, qui n'est pas le *picaro* des modèles espagnols, mais un anti-héros d'un genre nouveau, médiocre, peureux, satisfait de sa condition de valet, incapable d'être son propre maître et mené malgré lui d'aventure en aventure pour la plus grande joie du lecteur. Les notes éclairent essentiellement le vocabulaire et les références. Les annexes retracent le parcours géographique des protagonistes et la réception de *Gil Blas* aux 18^e et 19^e siècles. La bibliographie est remarquable. Pour l'établissement du texte, l'éditeur s'est fondé, comme l'avait fait Roger Laufer en 1977 sur l'édition de 1715, plus vivante que les suivantes, et a choisi de préserver la ponctuation d'époque, à quelques aménagements près nécessaires à nos habitudes de lecture. Bref, cette édition serait en tout point recommandable si l'éditeur n'avait décidé de ne publier *que* le texte de 1715, soit les deux premiers tomes, en excluant, pour des « raisons de cohérence esthétique et d'unité du projet romanesque » les suites données par Lesage en 1724 et 1735, inférieures en qualité littéraire. Quelle que soit la validité des arguments de l'éditeur, il nous semble qu'un tel choix va contre le droit le plus imprescriptible du lecteur, qui est de disposer de la totalité du texte lorsqu'elle existe. Car enfin, si le roman a produit l'effet qu'il recherche, le lecteur de roman qui a éprouvé du plaisir voudra « savoir la suite » (et c'est à lui de juger de sa qualité). Faudra-t-il lui dire que, s'il a des attentes aussi naïves, il n'avait qu'à acheter une autre édition ?

Colas DUFLU

Prince Charles-Joseph DE LIGNE, *Mon Journal de la guerre de Sept Ans*, textes inédits introduits, établis et annotés par Jeroom VERCRUYSE et Bruno COLSON, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2008, 555 p. + 7 cartes et un tableau.

Découvert en 1991 par Johannes Willms au SHAT de Vincennes, le manuscrit du journal du jeune prince de Ligne au service de l'Autriche pendant la guerre de Sept Ans n'était jusqu'alors connu que par la version largement revue par l'auteur pour l'édition de ses *Mélanges militaires* publiés en 1796. Les éditeurs modernes ont pris le parti de publier

en parallèle les deux versions, afin que l'on puisse mesurer la réécriture du texte. Le manuscrit copié par un « fourrier » assez peu informé de l'orthographe française était lui-même une mise au propre d'une ébauche prise « dans la poche de certaine poche de robe de chambre » et emportée par l'ennemi à la bataille de Leuthen ! Car Ligne a autant d'esprit que de passion pour le métier des armes. Le jeune homme – il a à peine plus de vingt ans – s'ébroue avec délectation dans le grand « remue-ménage » de la guerre. Cela ne l'empêche pas de philosopher, déjà, et de moraliser en formules aussi adolescentes que définitives. Mais il a déjà aussi le regard du futur chef de guerre sur l'impréparation des armées impériales confrontées à la redoutable artillerie prussienne. Frédéric II ayant bombardé Dresde, « l'une des plus belles capitales du monde », Ligne se réjouit de la magnanimité impériale qui protège Sans-Souci lors de la prise de Berlin par les Austro-russes : il est d'un autre monde que l'autocrate prussien. Le récit au ras de l'évènement ne se lit pas comme un roman. Ligne ne nous épargne aucun détail, même si la troupe n'est guère présente. La version imprimée revue par le feld-maréchal prince de Ligne dans les premières années de la Révolution se ressent d'une retenue concernant l'armée impériale qui frise l'autocensure : il n'est plus temps de critiquer. Les éditeurs ont mené de solides enquêtes pour identifier des personnages dont le « fourrier » et le prince lui-même avaient défiguré l'orthographe du nom : l'index est un modèle. Il est complété d'un lexique où les termes techniques et les mots allemands se rencontrent avec quelques « wallonismes ».

François MOUREAU

MARIVAUX, *Les Sincères. Les Acteurs de bonne foi*, édition présentée, établie et annotée par Henri COULET, Paris, Gallimard (Coll. « Folio-théâtre »), 2008, 207 p.

Henri Coulet, qui avait déjà édité ces deux pièces dans le tome II du *Théâtre complet* de Marivaux en « Pléiade », en livre ici une édition de poche qui permet de les relire pour elles-mêmes. Il s'agit de deux pièces en un acte, assez éloignées dans le temps (1739 et 1757), qui ne connurent guère de retentissement du vivant de Marivaux et ne furent véritablement redécouvertes à la scène que dans la dernière partie du vingtième siècle. *Les Sincères* met aux prises deux personnages qui se croient épris de sincérité et qui, comme *Le Misanthrope* de Molière, confondent cette qualité avec le manque d'urbanité. Comme ils se trompent également sur eux-mêmes, ils sont vite insupportables l'un à l'autre. *Les Acteurs de bonne foi* est une très belle petite comédie qui renouvelle le thème du théâtre dans le théâtre et qui, jouant très habilement sur les différents paradoxes d'une représentation dont les acteurs et les spectateurs ne distinguent pas nécessairement les limites, interroge la frontière poreuse entre fiction et mystification. Les personnages empruntés à différents états (paysans, valets, maîtres) rendent possible le mélange de différents registres comiques. On s'étonne que cette pièce ne soit pas jouée plus souvent.

Colas DUFLU

De la Nécessité d'adopter l'esclavage en France, comme moyen de prospérité pour nos colonies ; comme punition pour les coupables ; comme ressource en faveur des indigents, texte anonyme de 1797 présenté par Myriam COTTIAS et Arlette FARGE, Paris, Bayard, 2007, 164 p.

En 1797, l'esclavage est officiellement aboli depuis trois ans dans les colonies françaises, et ce principe de liberté générale a été consacré par la Constitution de l'an III. Au printemps de cette cinquième année de l'ère républicaine, les élections ont amené au Conseil des Cinq Cents une majorité déterminée à restaurer pacifiquement la monarchie et à démanteler toutes les lois emblématiques de la période jacobine, lois qualifiées de « terroristes ». Au premier rang d'entre elles figure le décret d'abolition de l'esclavage du 16 pluviôse an II (4 février 1794). Le débat sur la situation et l'évolution des colonies est un enjeu majeur du bras de fer auquel se livrent républicains et royalistes, débat qui déborde de l'enceinte législative et gagne l'opinion publique, par la voie d'articles de presse et de publication

de brochures. C'est dans ce contexte bien précis que paraît le texte *De la nécessité d'adopter l'esclavage en France*, qui n'est certainement pas passé alors inaperçu. Le journal *La Décade philosophique*, abolitionniste, le signale dans son numéro du 10 messidor an V (28 juin 1797) parmi les « livres nouveaux », tout en s'attardant beaucoup plus longuement sur l'ouvrage de Charles de Montlinod, philanthrope et membre de la Société des Amis des noirs, *Essai sur la transportation*. Ce rapprochement et ces interrogations ne sont pas fortuites : elles font partie des grandes interrogations de l'époque sur les économies et les sociétés coloniales post-abolitionnistes. Mais la *Décade* ne fut pas seule à signaler la parution de ce pamphlet pro-esclavagiste : on en trouve un compte rendu sévère dans *Le Pacificateur* dont un des rédacteurs, Jean-Baptiste Picquenard, avait été le secrétaire de Sonthonax à Saint-Domingue lorsque ce dernier avait proclamé la liberté générale le 29 août 1793. Dans son numéro 23 du 23 prairial an V (dimanche 11 juin 1797) p. 1-2, nous avons trouvé quelques précieuses renseignements sur ce brûlot, annoncé en ces termes : « Paris 23 prairial. Trois nouveaux placards couvrent en ce moment les murs de Paris ; [...]. Le dernier est l'annonce d'un ouvrage intitulé : *De la nécessité de rétablir l'esclavage dans les Colonies 1. Comme moyen de prospérité. 2. Comme moyen de punition pour les coupables 3. Comme moyen de soulagement pour les indigents* ». Il est donc pour le moins hasardeux de dire que cette brochure passa inaperçue. Son auteur anonyme se prononce clairement pour un rétablissement partiel de l'esclavage mais tout en soulignant que le succès de l'entreprise ne peut être garanti qu'à la condition d'y intéresser les « nègres propriétaires », c'est-à-dire qu'il prône une restauration du Code noir dans sa version initiale, débarrassée du préjugé de couleur. Par suite, rien ne s'oppose à la perspective d'un « esclavage volontaire » et temporaire, pour des criminels de race blanche, comme peine substitutive à la prison. C'est une réminiscence du système des engagés, auquel on eut recours au temps de la fondation des colonies. En quelque sorte, une perspective qui est en réalité un retour aux origines de l'établissement colonial du 17^e siècle, assortie d'une condamnation sans appel du « philanthropisme », dénominateur commun de tous les partisans de la « restauration coloniale » de ce temps ; un projet qu'il eut été intéressant de confronter à l'essai de Montlinod, assorti d'un appareil critique adéquat. Malheureusement, le lecteur de ce texte ne trouvera pas dans la présentation les éclaircissements nécessaires à la compréhension de ses enjeux. Le contexte précis de 1797 est occulté par des considérations d'ordre général qui frôlent le contresens historique (ainsi, p. 75, les « esclaves de Saint-Domingue se soulèvent contre l'armée du général Leclerc », alors que l'esclavage est aboli depuis 1794 ; puis « la république de Haïti voyait le jour, fondée sur la liberté générale », sans mentionner le travail forcé). Il n'est jamais fait référence à la Constitution de 1795, alors que le texte est implicitement une critique de ses fondements. En revanche, les auteurs de la présentation font le rapprochement avec un texte de 1755, sans le justifier autrement que par une assimilation hypothétique des « Noirs » (alors que le critère de la race est précisément questionné par le texte anonyme) et des pauvres (qui seraient tous des délinquants potentiels, si on suit bien le raisonnement). Bref, une occasion manquée pour la réédition d'un document important à la connaissance des réflexions sur les « colonies pénitentiaires », car nous sommes à l'époque où l'Australie se constitue sur ce modèle, au sein de l'Empire colonial britannique.

Bernard GAINOT

François PAULIN, *Idoménée*, tragédie (1700), texte établi et présenté par Jean-Philippe GROSPELLIN, Toulouse, Société de Littératures classiques (Coll. « Rééditions de textes du XVII^e siècle »), 2008, 130 p.

Ce n'est pas ici, en l'occurrence, d'une réédition qu'il s'agit, seul le programme du ballet ayant été imprimé en 1700, mais de l'édition (très soignée, d'après le manuscrit de la B.M. de Grenoble) d'une tragédie de collège (elle fut donnée à la Trinité, chez les Jésuites lyonnais) inédite. Dans sa remarquable présentation l'éditeur, non content de fournir les

renseignements nécessaires sur l'auteur et le contexte, livre une parfaite synthèse historique sur le mythe d'Idoménée et sa transposition dramatique (au théâtre et à l'opéra) : l'ampleur de la bibliographie convoquée est impressionnante. Mais ce qui l'est plus encore, c'est la richesse des commentaires – notamment de poétique et de dramaturgie – dont il agrément ses notes infrapaginales, parvenant presque à convaincre le lecteur de la qualité d'une pièce qui, si elle a valeur de témoignage problématique (le sujet n'est pas absolument de ceux que propose habituellement le théâtre des collèges), se révèle plutôt rudement versifiée. D'utiles appendices font de ce beau petit livre un ensemble documentaire (sur le théâtre jésuite, sur le mythe d'Idoménée et le thème du sacrifice à l'orée du 18^e siècle et pendant toute la durée de celui-ci) indispensable et un exemple parfait d'édition savante et – ce qui ne gêne rien – intelligemment pédagogique.

Jean-Noël PASCAL

LE FRANC DE POMPIGNAN, *Lumières voilées. Œuvres choisies d'un magistrat chrétien du XVIII^e siècle. Le Franc de Pompignan (1709-1784)*, textes de Le Franc de Pompignan présentés par Theodore E. D. BRAUN et Guillaume ROBICHEZ, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le Dix-huitième Siècle »), 2007, 290 p.

Ce volume propose un passionnant choix des textes les plus représentatifs de Jean-Jacques Le Franc de Pompignan (1709-1784), souvent bien plus connu par les flèches joyeusement méchantes que lui décoche Voltaire que par ses ouvrages, pourtant non négligeables et qui témoignent qu'il fut non seulement un ennemi des Philosophes mais aussi un grand dramaturge, un poète remarquable et souvent un penseur éclairé plus proche qu'on ne croit de ses antagonistes. Après une présentation générale complétée par une très utile bibliographie des éditions et des études sur l'auteur, l'anthologie se structure en 5 sections : un large choix des *Poésies sacrées*, précédé d'extraits du *Discours préliminaire* qui les accompagne depuis l'édition princeps de 1751 ; le texte intégral de la tragédie de *Didon* ; quelques fragments des écrits juridiques et fiscaux ; un choix d'écrits antiphilosophiques (dont l'intégralité du *Discours de réception* de Le Franc à l'Académie, qui fit scandale en 1760) et de poésies religieuses (apologétiques) ; enfin quelques poésies profanes (dont des traductions). L'objectif visé par le volume est évidemment l'initiation à la découverte d'une œuvre oubliée et, de ce point de vue, son utilité et sa réussite sont incontestables. T. E. D. Braun et G. Robichez, qui ont tous deux consacré naguère (respectivement en 1972 et 1987) des thèses à l'auteur, parviennent incontestablement à convaincre de la richesse et de la complexité de la personnalité de ce magistrat provincial des Lumières, partagé entre les curiosités de son siècle et la fidélité militante à la religion catholique. Seuls ceux qui ont eu l'occasion de lire Le Franc de manière approfondie seront un peu déçus devant la parcimonie de l'annotation (malgré les présentations partielles fort bien faites de chaque section) et regretteront l'absence de travail critique sur le texte de *Didon*, dont il existe deux versions sensiblement différentes (1734 et 1746).

Jean-Noël PASCAL

Jean POTOCKI, *Œuvres* éditées par François ROSSET et Dominique TRIAIRE, vol. I : Voyages 1, vol. II : Voyages 2, vol. III : Théâtre-Écrits historiques-Écrits politiques, vol. IV, 1 : *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810), vol. IV, 2 : *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), vol. V : Correspondance-Varia-Chronologie-Index général, Louvain-Paris-Dudley, Peeters (Coll. « La République des lettres »), 2004-2006.

Les œuvres sont de belles endormies que chaque lecteur vient réveiller. C'est une véritable résurrection qu'elles attendent parfois de spécialistes tout à leur dévotion qui s'emploient à les rendre accessibles et à les mettre pleinement en valeur. Ainsi François Rosset et Dominique Triaire viennent-ils d'élever un admirable monument à Jean Potocki (1761-

1815). Au moment où ils publiaient une très solide biographie (*Jean Potocki*, Flammarion, 2004) en s'appuyant sur des archives publiques et privées non encore exploitées (dans plus d'une dizaine de pays), ils ont engagé parallèlement une édition des œuvres majeures de leur auteur. La qualité de cette belle entreprise éditoriale tient à cette complémentarité fructueuse entre une recherche historique et érudite, et le travail d'édition lui-même dans sa dimension proprement philologique. Les auteurs précisent, dans leur « introduction générale », que cette édition s'est révélée nécessaire à leurs yeux en raison non seulement de plusieurs travaux qui ont renouvelé la connaissance de Potocki dans les dernières années, mais de découvertes récentes dans les fonds d'archives et de la généreuse mise à disposition d'importants manuscrits par M. Marek Potocki. L'idée de procurer des œuvres complètes ne leur a pas paru pertinente parce que les nombreux écrits historiques se fondent sur des « compilations » : ils ont donc pris le parti « d'opérer, dans cet énorme ensemble, des choix suffisamment représentatifs pour donner une idée claire de la méthode de travail, et surtout, des principes épistémologiques de Potocki » (I, V). Qu'il s'agisse de manuscrits ou du dernier état corrigé par l'auteur dans le cas d'imprimés, le « respect total de la graphie et de la ponctuation » s'imposait pour rendre compte à la fois de « l'usage particulier » que Potocki fait de la langue française, et des transcriptions qu'il y opère sans cesse (au cours de ses pérégrinations) d'une foule de notions et de vocables étrangers.

Les récits de voyage, regroupés dans les deux premiers volumes, représentent une part essentielle de l'œuvre, et peut-être la plus attachante par la liberté et l'alacrité qui y dominent. Constamment sur les routes, Potocki a, en effet, inventé une écriture en mouvement et propre à enregistrer toute la diversité du monde. Que son voyage ait une secrète dimension politique ou une raison scientifique, c'est d'abord et toujours, en vérité, ce don d'émerveillement qui le pousse à partir. On trouve, dans le premier volume, le *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787* où Potocki se rendit pour être le témoin des événements politiques, et le *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe en 1794* où il s'agissait pour lui de compléter son savoir livresque (sur les antiquités slaves) par une enquête sur le terrain. Les deux relations les plus importantes concernent d'une part la Turquie et l'Égypte, d'autre part le Maroc. Dans les mêmes années Louis Chénier, le père du poète, écrit lui aussi (au gré de ses postes diplomatiques) deux ouvrages du même ordre. Potocki cite plusieurs fois « Monsieur Chénier » à propos du Maroc. En présentant son *Voyage en Turquie et en Égypte* (1788) sous formes de lettres adressées à sa mère, il donne une grande souplesse à son récit et exprime comme Louis Chénier (et à la différence de Chateaubriand vingt ans plus tard) une grande sympathie pour les Turcs. Dans son *Voyage dans l'empire du Maroc fait en 1791* (1792), Potocki apparaît en mission officielle auprès du sultan Moulay Yazid allié de l'empire ottoman. De là d'intéressants développements historiques et politiques sur la dynastie régnante, sur le rapport avec l'Espagne, sur le statut des juifs, etc. Mais on retient d'abord le bonheur exaltant de voyager, une curiosité magique, toujours en éveil, pour la beauté des lieux et des physionomies, et aussi la vivacité d'un « coup d'œil furtif » qui, dans l'aléatoire des impressions, nous en dit infiniment plus qu'une relation en règle. On retrouve cette même acuité du regard (et cette capacité à montrer la cohérence des choses dans leur éparpillement même) dans le *Voyage à Astrakan* que Potocki n'a pas publié (et dont l'édition présentait bien des difficultés en raison des différents états du texte), ainsi que dans le *Mémoire sur l'ambassade de Chine* : cette mission envoyée par la Russie, où Potocki était « chef de la partie scientifique », tourna court à oulan-Bator pour des différends d'ordre protocolaire.

Le troisième volume comprend des œuvres diverses (histoire, chronologie, politique) et tout d'abord du théâtre : six parades écrites en 1792 pour le théâtre du château de Lancut où réside la belle-mère de Potocki, une comédie à ariettes écrites deux ans plus tard pour la Cour de Henri de Prusse à Rheinsberg (*Les Bohémiens d'Andalousie*), enfin un proverbe (*L'Aveugle*) écrit quelques années plus tard pour le théâtre du château de Tulczyn en Ukraine, résidence de Stanislas Félix Potocki. Certes ce ne sont pas des œuvres de tout

premier plan, mais elles témoignent de ce théâtre de société du 18^e siècle où Potocki peut donner libre cours à sa verve et à ses facéties habituelles. Se faire reconnaître comme historien ayant été son obsession depuis ses dix-huit ans, il a donné de nombreux écrits en ce domaine et travaillait encore, jusqu'à ses derniers jours, à ses *Principes de chronologie*. De ces compilations où prévaut le goût des périodisations comparées, ne sont retenus ici que des extraits qui sont savamment commentés afin de donner une idée de l'ensemble. Quant aux analyses politiques, elles sont partout disséminées dans les relations de voyage et ont donné lieu en outre à des publications à part, plus particulièrement dans la presse : dans le *Journal hebdomadaire de la Diète* que Potocki a créé en 1788 (où il évoque les affaires de Pologne) ou bien, presque vingt ans plus tard en Russie, dans le *Journal du Nord* qu'il dirige et où il critique la politique de Napoléon. Quels que soient les engagements fluctuants et complexes de Potocki selon les situations, ces textes fort divers montrent un homme des Lumières passionné (tout comme Franklin) par la constitution d'une opinion publique, et qui a lui aussi fondé son Imprimerie libre et même ouvert une salle de lecture publique.

Le quatrième volume présente, en deux tomes, le très célèbre *Manuscrit trouvé à Saragosse* dont F. Rosset et D. Triaire ont complètement renouvelé l'approche. La découverte de six manuscrits inconnus « trouvés » quant à eux dans les archives de Poznan leur a, en effet, permis de résoudre tout un imbroglio génétique qui avait laissé jusque-là bien des questions en suspens. La fameuse édition de Roger Caillois en 1958 ne procurait qu'un tiers du roman qui était voué, depuis l'origine, à des publications tronquées sous forme de montages aléatoires et d'anthologies non déclarées. La traduction polonaise de Chjecki en 1847 était, elle-même, constituée d'un mélange des différentes versions qui n'aurait assurément jamais eu l'aval de Potocki. Les éditeurs actuels ont jugé avec beaucoup de pertinence et de façon très convaincante, qu'il y avait en réalité deux versions bien distinctes de ce chef-d'œuvre et qu'il convenait donc de les éditer l'une et l'autre : une version de 1804 (inachevée avec seulement 45 journées), qui est pétillante, débridée, baroque, mais dont la ligne est tellement courbe et sinueuse que l'auteur a fini par se perdre dans le labyrinthe qu'il avait conçu lui-même ; une version de 1810 où il opère un réaménagement complet de son roman (en 61 journées) dans une organisation plus classique et sur un mode plus grave où la logique de la successivité l'emporte désormais sur l'entrelacs. Ces deux versions ont également été publiées, en 2009, dans deux volumes de la collection GF Flammarion.

Le cinquième et dernier volume comprend toute la correspondance disponible, c'est-à-dire 199 lettres se partageant également entre des destinataires publics (de Pologne et de Russie) et privés (essentiellement de la famille). On relève une lettre à M^{me} de Staël et une à Jefferson. Potocki, naturellement si enjoué dans ses autres écrits, se montre très réservé dans ses lettres, sans doute par peur d'ennuyer avec ses déboires personnels. Puis des Varia offrent diverses pièces dont, par exemple, la présentation dans le *Journal du nord* de la célèbre lettre publiée par Chateaubriand dans le *Mercure* et qui consacra sa rupture avec Napoléon. Des annexes enfin ne laissent rien à désirer puisqu'on y trouve tous les index possibles (des noms, des lieux, des titres), ainsi qu'une chronologie de Potocki et la liste de ses œuvres. De cette édition impressionnante à tous points de vue, on retiendra aussi la richesse et la qualité des notes, le remarquable travail dans la présentation des variantes.

Jean-Claude BONNET

RÉTIF DE LA BRETONNE, *La Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, éd. critique par P. TESTUD avec la collaboration de P. BOURGET, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2007, 350 p.

L'histoire de Sara compte parmi les œuvres plus célèbres et les plus fréquemment rééditées de Rétif, mais il n'existait pas d'étude génétique qui établît avec précision les différents états du texte et l'histoire de sa composition. C'est chose faite grâce à cette édition qui met en évidence, d'abord l'étroite imbrication entre ce que vit Rétif et ce qu'il écrit, ensuite le

travail de réécritures successives auquel se prête l'auteur. P. Testud nous raconte l'histoire complexe que cette nouvelle, initialement destinée aux *Contemporaines*, puis détachée et développée, abandonnée puis reprise, terminée puis augmentée, avant d'être adaptée (pour le théâtre) et abrégée (dans *Monsieur Nicolas*). La complexité de sa genèse et la confusion fréquente des différents récits donne tout son prix et son sens à cette édition qui constitue à ce jour la première et la seule version complète du texte de Rétif. Autant de qualités qui en font une édition de référence.

Nicolas VEYSMAN

Romans de l'émigration (1797-1803), présentés, édités et annotés par Stéphanie GENAND, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'Âge des Lumières »), 2008, 544 p.

Malgré un certain nombre de travaux récents, la littérature romanesque de la toute fin du 18^e s. est souvent mal connue, en partie faute de textes facilement disponibles. Ce volume vient donc combler un manque. Il contient quatre romans : *Les Amours et aventures d'un émigré* (1797) de A.-J. DUMANIANT, *Lioncel ou l'émigré, nouvelle historique* (1800) de Louis de BRUNO, *L'Innocence échappée de plus d'un naufrage ou Mémoire d'une femme d'émigré* (ANONYME, 1801), et *Le Retour d'un émigré, ou Mémoires de M. d'Olban* (1803) de B. A. PICARD. Ces quatre textes très différents par le genre et le style ont manifestement des modèles littéraires variés : le texte anonyme se souvient des romans libertins du milieu du siècle, celui de B. A. Picard est un récit épistolaire influencé par *La nouvelle Héloïse*, Dumaniant (pseudonyme de Antoine-Jean-André Bourlin) écrit un beau roman-mémoire, Louis de Bruno tente avec quelques maladresses un genre nouveau, la « nouvelle historique ». Mais ces romans ont en commun d'intégrer l'histoire immédiate, celle de la Révolution et de la Terreur, et de mettre en scène une figure nouvelle, celle de l'émigré. Dans sa remarquable préface qui, au-delà d'un simple texte de présentation, prend les dimensions d'une véritable étude sur un corpus plus large que les quatre romans ici réédités, Stéphanie Genand montre que le roman d'émigration peut être considéré comme un genre littéraire à part entière, dans lequel les événements récents qui ont changé la France et bouleversé les vies des individus deviennent la matière même du récit et, au fond, son principal sujet. On se rend compte à quel point la Révolution ne change pas seulement la société française, mais aussi la littérature. Ces romans en sont les premières manifestations.

Colas DUFLO

Madame DE STAËL, *Œuvres complètes, série I, Œuvres critiques, tome I, Lettres sur Rousseau, De l'influence des passions et autres essais moraux*, édité sous la direction de Florence LOTTERIE, Paris, Honoré Champion, 2008, 430 p.

Le comité scientifique de la Société des Études staéliennes, a choisi un ordre historique, respectant une tripartition thématique-formelle, pour la nouvelle édition des œuvres complètes de M^{me} de Staël. Trois aspects ont été retenus : « Œuvres critiques », « Œuvres littéraires » en quatre volumes, et « Œuvres historiques ». Le tome 1 des *Œuvres critiques*, dirigé par Florence Lotterie, s'inscrit dans le sillage des recherches menées par Simone Balayé. Il débute par les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, dont la première édition date de 1788. Cette première œuvre répond manifestement à ce que les sociologues appellent une stratégie d'émergence. La jeune critique qui a tout juste vingt ans, quand elle rédige une première version en 1786, semble vouloir montrer ce qu'elle sait faire, lors de son entrée dans le fameux salon Necker de la rue du Bac. Madame de Staël, se plie à un mode de lecture qui fait fureur quand elle traite de *La Nouvelle Héloïse* : « La véritable utilité du roman est dans son effet bien plus que dans son plan, dans les sentiments qu'il inspire bien plus que dans les événements qu'il raconte. » On trouverait néanmoins des jugements plus originaux annonçant déjà la brillante analyste de la mélancolie : « J'écrirai sur *Héloïse*, comme je ferais, je crois, si le temps avait vieilli mon cœur. » Par ailleurs ses analyses

des *Confessions* et du *Contrat social* révèlent qu'elle est également capable de mener à bien une réflexion littéraire – elle entrevoit plus que d'autres l'originalité du projet autobiographique de Rousseau – et politique, en se référant souvent aux grands théoriciens comme Montesquieu. Mais c'est dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* paru en 1796 que M^{me} de Staël sait faire entendre une voix singulière et donner toute la mesure de ses talents. L'ouvrage vise à conjurer les passions politiques, et notamment ce qu'elle appelle « l'esprit de parti », selon elle, à l'origine de la Terreur révolutionnaire. Résolument républicaine, elle critique à la fois l'extrémisme aristocratique et le jacobinisme. Mais elle tente surtout de relier expérience personnelle – l'abattement consécutif à ses déboires sentimentaux – morale universelle et conduite politique. De même qu'il convient, particulièrement dans les périodes troublées, de conserver son autonomie de jugement pour ne pas succomber au fanatisme politique, de même, dans le cas de l'expérience personnelle, le dédoublement de la réflexion critique et l'expérience de l'écriture visent à atténuer ou du moins à dominer par l'analyse, les souffrances causées par un trop grand abandon aux passions. Cette tension entre une sensibilité exaltée, mais blessée et un esprit critique, qui refuse de donner des gages à une raison sèche, accusée de cynisme, prolonge et dépasse la pensée des moralistes du 17^e s. Elle annonce bien sûr, de manière saisissante, plusieurs grands thèmes du romantisme et de la modernité. M^{me} de Staël use parfois, dans cet essai, d'une langue tortueuse, mais celle-ci est toujours l'expression d'une pensée inquiète et profonde, entretenant des liens multiples avec ses autres écrits. À cet égard, ce premier tome des écrits critiques, qui comprend aussi des *Réflexions sur le suicide*, constitue un jalon essentiel et fascinant pour comprendre l'écrivain et le penseur politique. Les annotations et les commentaires de Florence Lotterrie éclairent bien les relations que Germaine de Staël entretient avec les écrivains des Lumières et ceux du 19^e s. commençant. *Delphine* et *Corinne* ont été publiées respectivement en 2004 et 2000, aux éditions Champion, nous attendons avec impatience la publication des autres œuvres de M^{me} de Staël, notamment le tome II des *Œuvres critiques*.

Didier MASSEAU

Élisabeth VIGÉE LE BRUN, *Souvenirs 1755-1842*, texte établi, présenté et annoté par Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, Paris, Honoré Champion, 2008, 816 p.

L'édition critique de ce texte essentiel était attendue. Souvent utilisés comme source documentaire par les biographes du peintre, comme par les historiens de l'art et de la culture, les *Souvenirs* d'É. Vigée Le Brun n'avaient jamais été soumis à un « filtre critique », en dépit de leur statut pourtant hautement problématique. La longue introduction de G. Haroche-Bouzinac permet donc de revenir sur les conditions d'écriture et de publication de ce texte composite. Écrit dès 1829, lorsque l'artiste est déjà âgée de soixante-quatorze ans, le texte est confectionné sous sa direction à partir d'une série de manuscrits, avant d'être publié en trois volumes entre 1835 et 1837. Il est d'abord composé d'une série de lettres adressées à la princesse Kourakina, qui décrivent avec nostalgie le monde d'avant 1789. Ce volume est clos par des notices consacrées aux artistes, aux hommes de lettres et aux élites de la cour qu'elle a fréquentés avant la Révolution. Les deux volumes suivants, publiés sous la forme de chapitres, racontent ses années d'émigration entre 1789 et 1802, lorsque la plus célèbre portraitiste d'Europe sillonne les grandes capitales européennes, avec un long séjour à la cour de Saint-Petersbourg, avant de revenir à Paris. Les *Souvenirs* s'achèvent à la fin des années 1810, avec la mort de sa fille Julie. Ces récits sont émaillés de lettres envoyées par l'artiste et ils sont interrompus par la longue relation épistolaire, adressée à la comtesse Helena Potocka, de son voyage en Suisse en 1807 et 1808. Le texte est donc hybride, bien loin des *Mémoires* traditionnels qui se multiplient sous la Restauration, et montre aussi le rôle joué par l'entourage de l'artiste dans la forme finale que prit la publication de l'ouvrage en 1835. On comprend mieux alors comment Vigée Le Brun parvient à construire une certaine représentation d'elle-même à travers ces *Souvenirs* empreints d'une nostalgie pour un monde disparu, celui de l'Ancien

Régime. Au-delà des lieux communs traditionnels du récit de vocation du peintre, Vigée Le Brun se présente d'abord comme une artiste qui a su conquérir son indépendance financière, grâce à un réseau étendu de commanditaires. Les listes des tableaux qu'elle a réalisés dans les différentes villes où elle a travaillé, qui ponctuent chacun des trois volumes, affirment ainsi fièrement la réussite de sa carrière et le souci de son indépendance. Portraitiste reconnue, elle se présente aussi comme une femme du monde, talentueuse et sociable, et une femme à la mode (« en un mot, j'étais à la mode », p. 161) qui parvient à s'imposer à l'Académie royale et à la cour. Si 1789 est une véritable rupture dans l'écriture du récit, la suite de ses *Souvenirs* perpétue cette image idéale de l'Ancien Régime à travers la relation de son voyage dans l'Europe des princes et de la bonne société. Vigée Le Brun se présente alors en authentique voyageuse : ses descriptions des prestigieuses collections qu'elle visite à Rome, Florence, Potsdam, Dresde ou même Londres, renvoient au Grand Tour initiatique du peintre, mais sont aussi des témoignages précieux sur la présentation et la situation des œuvres d'art lorsque celles-ci devinrent un enjeu dans les mutations esthétiques et muséales, et dans les négociations politiques qui agitent une Europe en plein bouleversement.

Charlotte GUICHARD

VOISENON et autres conteurs, *Contes*, éd. critique établie par F. GEVREY, Paris, Honoré Champion, (Coll. « Sources classiques »), 2007, 1173 p.

F. Gevrey nous offre le dernier des trois volumes de la *Bibliothèque des Génies et des Fées* consacrés aux « Contes parodiques et licencieux (1730-1754) ». Le corpus qui avait d'abord été recensé par Jacques Barchilon puis théorisé par Raymond Robert est réuni en trois gros volumes. Ce troisième volet est l'Enfer des fées, l'anthologie de tout ce qui, écrit entre 1730 et 1755, a été écarté par le chevalier de Mayer : *L'Amour magot* (anonyme), *Le Canapé couleur de feu* de Fougeret de Monbrion, les *Nouveaux Contes de fées* de Senneterre, *Grigri* de Cahusac, puis *Zulmis et Zelmaïde*, *Le Sultan Misapouf*, *Il eut raison et Tant mieux pour elle* de Voisenon, *La Gaudriole* (anonyme), *Bi-Bi* de Chevrier, *Angola* de La Morlière, *Brochure nouvelle* de Gautier de Montdorge, *La Poupée* de Bibiena, *Le ***** de Bret, *Kanor* de M^{me} Fagnan, *Les Filles femmes* de Boissy, *Le Grelot* de Baret et *La Fée Paillardine* attribuée à Caylus. Il existait bien des éditions modernes de certains contes (R. Robert avait notamment donné une édition de quelques contes parodiques et licencieux en 1981) mais beaucoup des textes reproduits dans ce volume n'avaient jamais été réédités. L'édition des textes, avec orthographe et ponctuation modernisées, est agrémentée des quelques gravures qui ornent les éditions originales et ultérieures, et augmentée de précieuses notices dans lesquelles F. Gevrey apporte toutes les informations historiques et critiques nécessaires pour une lecture éclairée des contes. Conformément au protocole éditorial de l'édition moderne de la *Bibliothèque des Génies et des Fées*, nous trouvons en fin de volume un résumé des contes et un index des personnages. Le tout est précédé d'une introduction dans laquelle F. Gevrey expose la problématique du genre : les contes écrits entre 1730 et 1754 se ressentent de la crise des genres littéraires et de l'extinction du merveilleux. Après R. Robert, ces récits sont définis comme parodiques et licencieux, avant que ne soit abordée la question de la satire politique ; la réflexion est notablement renouvelée à partir de la notion de persiflage, telle qu'elle été mise en évidence par E. Bourguinat.

Nicolas VEYSMAN

VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Vol. 38, *Questions sur l'Encyclopédie, A – Aristée*, Nicolas CRONK et Christiane MERVAUD (dir.), Oxford, Voltaire Foundation, 2007, XXVI, 664 p.

Longtemps substituées à un *Dictionnaire philosophique*, les *Questions philosophiques* demeurent une œuvre de Voltaire mal connue. La première raison n'en est pas sa dimension volumineuse mais bien les maladroites des enseignants et des chercheurs qui ont modifié le titre. Aucune leçon n'en a été tirée puisque nous sommes dans un siècle de confusion où

titres d'ouvrages et noms d'auteurs sont modifiés. Pas avec cette édition. En effet, l'édition annoncée sur sept volumes est celle de la première édition fidèle au texte original publié de 1770 à 1774. La publication de l'*Encyclopédie* était achevée depuis deux ans ce qui signifie que Voltaire a écrit avec la connaissance de l'intégralité de l'*Encyclopédie*. Son introduction situe d'ailleurs totalement les *Questions* en rapport avec l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (écrit maintenant par la VF avec un « d » majuscule, alors qu'auparavant cet éditeur indexait d'Alembert à « A » et non à « D »). Voltaire annonce faire comme tout le monde à l'époque, c'est-à-dire, améliorer l'*Encyclopédie*. Ses *Questions* seraient des articles omis dans la grande œuvre des Lumières, ou plus exactement dont une signification n'a pas été donnée dans l'*Encyclopédie*... par Voltaire. En effet, Voltaire parle avec les encyclopédistes (l'article « Abus » par exemple est construit en fonction de l'article de François-Vincent Toussaint); tous ses articles communiquent avec ceux de l'*Encyclopédie*. Le premier article « A » n'a pas été omis dans l'*Encyclopédie*. C'est, rappelle Voltaire, un grand article de Du Marsais et aussitôt son article diverge sur des considérations politiques quant à la manière d'aider financièrement les gens de lettres brillants mais pauvres. Le ton est donné. Voltaire rend compte de son époque. Il fait l'histoire de son temps et il publie son avis sur les autres époques. Ainsi, la question au moment où il écrivait l'article « A », était la différence entre l'écriture et la prononciation. On écrivait « ois » et on prononçait « ais », le plus souvent pour des questions de rime. Alors Voltaire demande une harmonisation entre l'écriture et la conversation, ou encore d'éviter la répétition des « a » qui génère un heurtement de voyelles peu poétique. Suivent la comparaison avec les langues étrangères, un hommage à Boileau etc. Remarquons que dans de nombreux articles la prononciation comme l'usage du mot par différents corps de métiers occupe une grande place. Voltaire reste fidèle à son ami d'Alembert et fait, lui aussi, de la philosophie le principal objet de son dictionnaire (article « Alger »). Toutefois sa philosophie n'est ni une métaphysique ni une analytique de l'entendement, c'est une philosophie politique. Voltaire est ici un analyste de la politique et de la société. Il a parfois des accents de La Fontaine : « Cette leçon vaut bien une leçon sur l'âme » conclut-il en rapportant les cabales destinées à ôter la liberté de penser. Le Voltaire polémiste et dérangeant est bien là également. Il juge et dispute; alors dans « Anatomie » il ne va pas être scientifique mais faire état des contradictions entre médecins. Il s'amuse : « heureusement, conclut-il, ces questions sont étrangères à la médecine utile ». N'empêche qu'en restant curieux et moqueur, il a rapporté ce que son époque disait en dehors des savants. Et ainsi en est-il de tous les articles de ce premier volume qui comporte de nombreuses annotations. Au fil des articles, le lecteur est vite pris par la richesse des sujets et s'aperçoit qu'il lit un livre et non un dictionnaire. Espérons que le volume 2 et les suivants paraîtront bientôt car cette réédition – ou plus exactement cette première édition – peut avoir un impact important dans les futures études sur la vie au 18^e siècle. Regrettons que l'*Encyclopédie* soit citée dans la liste des ouvrages avec trois erreurs par rapport à l'original, la majuscule à d'Alembert, 1780 au lieu de 1772 et 35 vol. au lieu de 28. Comment nos neveux s'y retrouveront-ils? Peut-être liront-ils des ouvrages sur l'*Encyclopédie* postérieurs aux années 1985. Qui sait? Il reste que cette édition leur permettra de mieux connaître Voltaire. Le but de N. Cronck et Ch. Mervaud est parfaitement rempli et brillamment réussi.

Martine GROULT

VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, volumes 63B et 67, Œuvres de 1767 (II) et 1768 (III), Oxford, Voltaire Foundation, 2007 et 2008, 636 p. et 430 p.

En 1767 Voltaire a 73 ans et écrit plus que jamais. Pour couvrir sa production de l'année, soit 30 textes, 4 volumes de l'édition d'Oxford seront nécessaires. Et c'est loin d'être tout : au même moment, il a une obsession : les *Scythes*, pièce dont il semble le seul à ne pas voir la médiocrité et qui l'occupe beaucoup. Et que de rééditions d'œuvres

antérieures, souvent augmentées, par exemple le *Dictionnaire philosophique*, ce qui suppose de travailler avec bien des éditeurs en plus des fidèles Cramer. Tout cela dans le tourbillon des fêtes et des représentations privées auxquelles s'adonne avec passion « l'aubergiste de l'Europe ». Des neuf textes recueillis dans le volume 63B, deux œuvres se détachent : les *Honnêtetés littéraires*, sanglante revue d'effectif des ennemis de Voltaire, et la poignante *Relation de la mort du chevalier de la Barre* (Robert Grandroute). Quelques mois plus tard, les œuvres recueillies dans le volume 67 appartiennent à une nouvelle période dans la vie de l'ermite de Ferney. La formule, usée, convient bien ici, pour traduire la récente rupture avec M^{me} Denis. Voltaire est désormais seul au château. Pour tromper son amertume, il se noie dans le travail et publie à une cadence vertigineuse sur les sujets les plus divers. Onze textes sont ici recueillis, dont le très intéressant *Pyrrhonisme de l'histoire*. À quoi s'ajoutent les « petits vers » de 1768 et parmi eux l'*Épître à mon vaisseau*, puisque, comme on sait, un armateur avait eu l'idée de baptiser un de ses bâtiments du nom du grand homme. Et à ce propos on ne résiste pas au plaisir d'en compléter la notice par le rappel du minuscule chef-d'œuvre de roserie dû à la plume de Piron : Si j'avais un vaisseau qui s'appelât Voltaire/Sous cet auspice heureux, j'en ferais un corsaire.

Henri DURANTON

VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, vol. 142, *Corpus des notes marginales de Voltaire*, vol. 7, *Plautus – Rogers*, sous la direction de Natalia ELAGUINA, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, XXXV, 497 p. + 33 ill.

Le 7^e volume du *Corpus des notes marginales de Voltaire* suit de près le volume 6, paru en 2006, qui a marqué la reprise, après douze ans d'interruption, de cette entreprise éditoriale dont la publication est désormais assurée par la Voltaire Foundation. Le tome 7, édité sous la direction de N. Elaguina, comprend la description analytique de 129 éditions, de la traduction des *Comédies* de Plaute par Gueudeville au *Voyage autour du monde* de Rogers. Comme dans les autres volumes du *Corpus*, seuls ont été choisis, parmi les ouvrages qui apparaissent dans le catalogue des livres de la *Bibliothèque de Voltaire* publié en 1961, les volumes présentant des traces de lecture de Voltaire. Les principes qui ont été suivis par l'équipe éditoriale sont les mêmes que ceux adoptés dans les volumes précédents : pour chaque ouvrage, on donne la description de toutes les traces de lecture de Voltaire et des notes qui ont été apposées par lui ou par des membres de son entourage. C'est le cas dans le volume 6 de l'édition de Platon où apparaissent à la fois les annotations de Voltaire et celles de M^{me} du Châtelet. Certes, il reste souvent difficile de départager les différentes couches d'annotations et d'établir une chronologie fiable. Le problème est encore plus complexe lorsqu'il s'agit de simples traces. La reproduction en volume de l'ensemble des traces de lecture a posé un véritable défi à l'équipe éditoriale, surtout lorsqu'il s'agit de traces « muettes ». Or ces traces sont d'autant plus importantes qu'elles sont souvent les plus fréquemment utilisées par Voltaire. En parcourant ce 7^e vol., on découvre ainsi un Voltaire lecteur attentif de Pluche, de Pluquet, de la *Clarisse* de Richardson, des *Œuvres morales* de Plutarque, de l'*Origine ancienne de la physique* de Regnault, de l'*Histoire* de Raynal, de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras ou du *Disquisitionum magicarum* de Rio, alors que les *Œuvres* de Racine ne portent aucune trace de lecture si ce n'est un bref commentaire marginal « adressé » à un précédent possesseur des volumes : « je voudrais bien savoir quel est l'imbécile qui a défiguré par tant de croix et qui a cru rempli de fautes le plus bel ouvrage de notre langue ». Rappelons cependant que nous n'avons accès qu'à la bibliothèque du patriarche à Ferney et que nous ne connaissons ni la composition de ses bibliothèques précédentes ni le nombre exact de ces volumes qui se trouvent aujourd'hui à Saint-Petersbourg. L'absence de traces de lecture sur certains classiques ne saurait être forcément interprétée comme la preuve d'un manque d'intérêt de la part de Voltaire. Comme les précédents, ce tome s'accompagne de notes éditoriales qui contiennent des renseignements

précieux : on y trouve des précisions sur les personnages et les faits mentionnés dans les annotations de Voltaire, sur les fragments de lettres, de comptes, de billets et de brouillons utilisés en guise de signets, sur le prix des volumes, sur les anciens possesseurs et sur d'autres particularités des livres conservés dans la bibliothèque de Voltaire. Non seulement on cerne mieux les pratiques de lecture de Voltaire et son rapport à l'objet livre mais on accède aussi à son univers. Le *Corpus* permet ainsi de saisir le lien entre les notes en marge, qui sont souvent le fruit d'une réaction immédiate, et les œuvres de Voltaire où elles se trouvent réutilisées avec peu de modifications. L'apparat critique comprend les notes éditoriales et deux index, l'un pour les noms de personnes et de lieux mentionnés dans les notes marginales, l'autre pour les ouvrages de Voltaire signalés dans les notes éditoriales. Les rédacteurs livrent avec ce véritable monument érigé à la mémoire de Voltaire et au siècle des Lumières, un outil d'une valeur inestimable pour tous les dix-huitiémistes et pour les recherches futures. On appelle de tous nos vœux l'achèvement rapide de ce *Corpus* remarquable.

Christian DEL VENTO

Voyages badins, burlesques et parodiques du XVIII^e siècle, Textes réunis et présentés par Jean-Michel RACAULT avec la collaboration de Théodore E. D. BRAUN, Pierre BURGER et Erik LEBORNE, Publications de l'Université de Saint-Étienne, (Coll. « Lire le Dix-huitième Siècle »), 2005, 301 p.

Dans son liminaire, J.-M. Racault s'efforce de caractériser la poétique du « voyage amusant » ou « voyage littéraire », en prose mêlée de vers, né après la Fronde et disparu, prétend-il (ce serait à vérifier), avec la chute de l'Ancien Régime. Il y voit une forme de jeu social dialogique, élégant et raffiné, qui flirte parfois, à la fin de la période, avec la tentation philosophique, mais s'interdit d'y succomber, pour rester dans les limites du badinage. L'anthologie retient 7 textes : le *Voyage* – fondateur – de Chapelle et Bachaumont (1663), les *Relations du royaume de Candavia* (1715), le *Voyage de Languedoc* de Le Franc de Pompignan (1745), le *Voyage de Paris à Saint-Cloud* de Néel (1748), accompagné de son *Retour* par Lottin (1753), le *Voyage en Bourgogne* de Bertin (1777), le *Voyage à l'île Bourbon de Parry* (1777?), enfin *La Quête du blé* du père Venance (1788). Discretement annotés (malheureusement à la suite de chaque texte), sobrement présentés (mais accompagnés d'indications bibliographiques parfois insuffisantes ou trop dispersées : il faudra recourir à l'article de J.-D. Candaux, « Voyager en vers et en oprose », dans *Poésie et voyage, de l'énoncé poétique à l'énoncé viatique*, s. l. d. S. Lion-Chipon, V. Magri-Mourgues et S. Moussa, éd. La Mancha, 2002), on les dégustera à petite dose, au rythme du divertissement et de la promenade, en s'efforçant de retrouver la curiosité gourmande qui devait habiter les destinataires auxquels ils furent adressés, ou du moins dédiés.

Jean-Noël PASCAL

HISTOIRE

Hélène d'ALMEIDA-TOPOR, *Le Goût de l'étranger. Les saveurs venues d'ailleurs depuis la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin (Coll. « L'Histoire à l'œuvre »), 2006, 350 p.

Philippe MEYZIE, *La Table du Sud-Ouest et l'émergence des cuisines régionales (1700-1850)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Coll. « Histoire »), 2007, 428 p.

Comme le signale le sous-titre, d'Almeida-Topor ne s'occupe du 18^e s. finissant qu'en tant que tremplin : à peine une trentaine de pages y sont consacrées sans qu'on y apprenne grand chose de nouveau. Si les sources sont nombreuses, elles sont de valeur inégale.

Il en va tout autrement du livre de Meyzie. Voici une étude exemplaire d'histoire culinaire à grande envergure comme il en existe peu, vu la tendance de non-spécialistes à se lancer dans ce genre d'écrit. Outre les huit chapitres du livre, où se poursuit une inspection minutieuse du sujet menée par tranches (diachroniques, géographiques, sociales, culturel-

les, avec sous-catégories à l'appui), on trouve en annexe des inventaires de caves, des menus de repas d'apparat, un glossaire, une bibliographie qui met en valeur les approches critiques les plus récentes, et une liste de sources qui à elle seule suscite l'admiration. Car si l'ouvrage de Meyzie – issu d'une thèse de doctorat – nous révèle tous les aspects d'une table régionale il est loin de s'en tenir là. La gamme des sources qui servent d'infrastructure s'étend bien au-delà des normes habituelles et donne ainsi de nouvelles dimensions à la recherche en histoire culturelle régionale, à savoir, elle trace une voie pour faire la grande histoire à partir de la petite. Pour saisir la notion d'identité alimentaire dans une région devenue gastronomique au fur et à mesure que le 18^e siècle progresse il faut savoir distinguer entre ses réalités et ses mythes, bien cerner la dialectique des pôles (urbain-rustique, riches-pauvres, tradition-innovation, endogène-exogène, centre-périphérie...), comprendre en quoi consiste une « émergence ». Tout cela l'auteur le fait avec brio et mène au ch. 5 une recherche difficile, vu les obstacles documentaires, sur les goûts et comportements alimentaires du peuple. Le modèle de Meyzie se caractérise par l'omniprésente mobilité de ses parties constituantes. Il est donc évolutif (tout comme les goûts) et la notion de cuisine régionale n'est aucunement fixe. Autre constatation, celle-là le contre-pied d'idées reçues : la cuisine dite régionale, du moins dans le cas du Sud-Ouest avec son port de Bordeaux, est selon l'auteur nécessairement métissée et ne peut se réduire à une simple émanation du terroir en question. S'en tenir à quelques produits iconiques – terrines ou foies gras truffés, confits de canard, jambons de Bayonne, grands crus du Bordelais – c'est ne pas tenir compte des mouvements complexes et parfois surprenants d'une histoire régionale à l'époque des Lumières que fait revivre Meyzie. À ne pas contourner : la belle préface de Daniel Roche, qui constitue en quelque sorte un manifeste de ce qu'il nomme l'histoire des pratiques et des représentations alimentaires.

Béatrice FINK

Paul AUBERT, Gérard CHASTAGNARET, Olivier RAVEUX (dir.), *Construire des mondes. Élités et espaces en Méditerranée*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2005, 328 p.

Les 19^e et 20^e s. occupent une place majeure dans ces actes d'un colloque de 2001. Le 18^e s. y est présent comme base de départ ou comme relais. En Espagne, il est à l'origine de la centralisation politique et de l'institution des provinces (Paul Aubert). À Livourne, l'acquisition de villégiatures et une réforme municipale donnent aux notables du négoce un poids qui influera sur le Risorgimento (Samuel Fetta). En Corse et en Sardaigne, l'insuffisance des élites locales, comme celle des moyens alloués par l'État (Gènes, puis, en Corse, la France) conduisent à un bilan modeste des efforts de colonisation de nouvelles terres entrepris au 18^e s. et poursuivis au 19^e (Francis Pomponi). Marseille est un centre économique où les industriels de la soude ont eu un rôle actif; jusqu'en 1808, la production est fondée sur les échanges avec l'Espagne – soude végétale – (Xavier Daumalin). Dans un cycle de prospérité, le 18^e s. y est un « âge des négociants », groupe social en développement dont une petite élite fait du port une plaque tournante pour la cochenille mexicaine entre Cadix, la Méditerranée et l'Orient (Bassorah). La correspondance y est « un instrument fondamental pour gérer l'espace » et un moyen de contrôler et de délimiter les incertitudes et les risques (Gilbert Buti).

Michel DUBUIS

Zhimin BAI, *Les Voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Recherches asiatiques »), 2007, 417 p., carte et 14 ill.

De l'envoi des « mathématiciens du roi » en 1685 à la mort du dernier jésuite français dans l'Empire du Milieu en 1793, la présence française pendant la dynastie Qing est un

lieu commun des relations franco-chinoises scénarisées par les *Lettres édifiantes et curieuses*. Dépourvu d'index, l'ouvrage de M^{me} Bai tirée d'une thèse soutenue à Clermont-Ferrand en 2006 reprend sur nouveaux frais une documentation bien connue et analysée naguère par Victor Pinot et par Étienneble. Elle n'ignore pas non plus l'hagiographie propre aux historiens issus de la Compagnie de Jésus, dont Joseph Dehergne. L'apport de la recherche proprement chinoise aurait pu être un élément intéressant de ce travail : citée dans la bibliographie, elle est fort peu utilisée dans le texte. L'auteur ignore le beau et savant travail de Shenwen Li (*Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001) qui analysait à partir des sources chinoises contemporaines l'opposition du néo-confucianisme à l'entreprise jésuite. M^{me} Bai se limite souvent à narrer, découpant les relations jésuites en autant de fragments thématiques sans véritable contextualisation. Cette petite encyclopédie de la Chine vue par les jésuites – moins voyageurs que sédentaires d'ailleurs dans les missions où ils vécurent et moururent le plus souvent – sera de quelque usage au lecteur pressé qui ne voudra pas explorer par lui-même la masse redoutable des *Lettres édifiantes* et des volumes annexes.

François MOUREAU

Élisabeth BADINTER, *Ferdinand de Parme*, Paris, Fayard, 2008, 158 p.

Clin d'œil au sujet, cet élégant petit livre est revêtu d'une couverture de couleur... parme. Il narre en effet la formation et l'itinéraire de celui qui aurait dû être l'exemple même du souverain philosophe. Petit-fils des rois de France et d'Espagne, Ferdinand naît dans un minuscule état ruiné confié, à la suite de réajustements géopolitiques, à ses parents. Ils ont des ambitions pour leur duché, mais aussi pour leurs enfants – les filles Isabelle et Louise sont mariées aux héritiers d'Autriche et d'Espagne; le fils unique est entouré de grands esprits éclairés. Keralio et Condillac se chargent de le former; Dutilloir ou Deleyre s'y intéressent. Paradoxalement, c'est au moment de se livrer, de son propre choix, à la technique dangereuse de l'inoculation, boudée par les Bourbons, que le jeune prince change radicalement de direction. Il a toujours été attiré par la piété et moins stimulé que sa sœur Isabelle par les occupations intellectuelles. Sa période de convalescence, après sa variolisation par Tronchin, est l'occasion de renouer avec des pratiques superstitieuses dont ses maîtres espéraient l'avoir guéri. Lorsque son père, comme sa mère et sa sœur Isabelle, meurt de la petite vérole, Ferdinand lui succède. Sa bigoterie et son manque d'intérêt pour les affaires publiques laissent la voie libre à son épouse, Marie-Amélie, une sœur de Marie-Antoinette, têtue et haute en couleurs, qui devient le chef d'État effectif. E. Badinter présente avec finesse ce fiasco de la pédagogie – et même de la philosophie – des Lumières.

Catrina SETH

Bruno BERNARD (dir), *Lombardie et Pays-Bas autrichiens croisés sur les Habsbourg et leurs réformes au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles (Coll. « Études sur le 18^e siècle »), 2008, 222 p.

Ce volume présente les Actes d'un colloque, première rencontre italo-belge de dix-huitiémistes, qui s'est tenu à Bruxelles en octobre 2007. Publié dans une collection dont plusieurs titres sont déjà consacrés aux Pays-Bas autrichiens (le dernier remontant à 2004, *Bruxellois à Vienne, Viennois à Bruxelles*), il met ce territoire en perspective avec la Lombardie dite autrichienne (les États de Milan et de Mantoue), autre « laboratoire » de la politique habsbourgeoise des Lumières, une politique de réformes dont l'urgence apparut crûment quand la guerre de succession d'Autriche eut révélé le désordre administratif et la crise financière des États des Habsbourg. Le volume réunit douze études en langue française (avec de substantiels résumés en italien *in fine*). Après un article liminaire qui présente une chronologie comparée des réformes depuis Charles VI et l'infléchissement que marque en 1780 le début du règne personnel de Joseph II (qui prend l'initiative de réformes

auparavant généralement conduites par les fonctionnaires éclairés de ses provinces), les contributions se répartissent en deux grands ensembles. Les unes, de caractère monographique, portent sur un seul de ces territoires, tandis que d'autres abordent un même sujet dans les deux espaces (on regrettera seulement l'absence « d'épilogues » établissant des liens de façon plus explicite). Deux contributions du premier groupe insistent sur les résistances rencontrées par Vienne dans l'application des réformes : dans l'administration de Lombardie, Joseph II tenta vainement une centralisation qui devait effacer les entrelacs de structures locales et centrales en partie rivales préservées par sa mère (ce projet, malgré son échec, n'en constitue pas moins une étape dans la constitution de l'État moderne) ; le contrôle instauré dans le système d'assistance et de santé aux Pays-Bas autrichiens, qui soumet à l'autorité urbaine les religieux qui gèrent hôpitaux et hospices, fut généralement mal accueilli. D'autres articles examinent des sujets variés : les efforts de Joseph II pour réorganiser la comptabilité publique aux Pays-Bas ; les contributions, programmatiquement considérables mais modestes dans leurs effets immédiats, de Pietro Verri et Cesare Beccaria à la vie intellectuelle de leur temps ; les bouleversement que connaît le port franc d'Ostende, dont le brusque ralentissement de l'activité, après la fin de la « guerre américaine », n'est pas pour rien dans la « révolution » de 1787 ; la réforme de l'enseignement en Lombardie, où Joseph II abolit les privilèges de naissance qui régissaient l'accès à certaines professions. Parmi les articles débouchant sur des mises en perspectives, le premier montre que la circulation des fonctionnaires entre Bruxelles et Milan est asymétrique : si les Italiens, pas tous Lombards, sont nombreux à servir à Bruxelles, les « Belges » demeurent rares en Italie. La comparaison entre l'accueil réservé en Lombardie et aux Pays-Bas aux réformes du droit et de la justice (procédure civile et réforme pénale) montre, par-delà les dissemblances des États et des réformes, une égale opposition des corps traditionnels (le Sénat à Milan et les Conseils de Brabant et de Hainaut). La réforme de la police dans les deux régions n'eut pas le temps d'être menée à bien : en Lombardie, Vienne ne parvint pas vraiment à mettre en place de modèle alternatif aux formes coutumières de contrôle du territoire par des personnes privées, et aux Pays-Bas, la tentative d'installation d'une direction unique de la police centralisée à Bruxelles fut balayée par la révolution de 1787. L'apport spécifique de cet ouvrage à la question « classique » de l'échec réel ou supposé du josphisme tient à la précision des analyses proposées : de vraies études de cas, montrant concrètement dans le fonctionnement des municipalités ou des rouages de l'État la pratique politique réformatrice des Lumières. Les références érudites dont le volume regorge révèlent la vigueur de la recherche allemande, flamande, francophone et italienne sur ces sujets.

Gérard LAUDIN

Marcel BERNOS, *Les Sacrements dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles. Pastorale et vécu des fidèles*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Coll. « Le Temps de l'Histoire »), 2007, 341 p.

M. Bernos a eu l'heureuse idée de réunir sous ce titre 21 études sur la pratique des sacrements, restaurée par le Concile de Trente face à la contestation de la Réforme. Sans entrer dans la controverse interconfessionnelle, il s'est plongé dans la lecture indigeste des innombrables manuels de confession et recueils de cas de conscience, sources négligées et souvent malmenées par l'historiographie moderniste. Il importe en effet, contrairement à ce qu'a fait M. Foucault dans *La Volonté de savoir*, de tenir compte, préalablement à tout jugement, des caractéristiques formelles et du mode d'emploi propres à ces ouvrages de théologie morale appliquée. À partir de cet examen, l'historien d'aujourd'hui peut alors se demander quel impact ils ont pu avoir sur les comportements des clercs et des fidèles et quelles conclusions en tirer pour connaître la vie religieuse ou même la vie quotidienne de l'époque concernée. Grâce à une introduction éclairante, qui situe le propos pratique et non dogmatique de l'auteur, et à l'organisation des articles autour de deux grands axes : celui

des sacrements (pénitence, baptême, mariage, extrême-onction), puis celui des sacramentaux (comme le signe de croix et les bénédictions sur les récoltes ou les navires), le volume échappe à la dispersion qui guette ce type d'ouvrage. Il constitue ainsi un ensemble riche et précis, pouvant intéresser non seulement les spécialistes des phénomènes religieux (vie de l'Église, fonctionnement du clergé, attitudes réactionnelles de l'ensemble des chrétiens, sujets de prédications ou de controverses, etc.), mais aussi ceux de l'histoire sociale et des mentalités. Parmi les divers intérêts de ces études de cas, on peut citer le rôle des « états » dans la pratique confessionnelle et le statut des femmes dans la confession, lesquelles se distinguent moins par le contenu de leurs péchés – relativement « unisexe » – que par la manière dont elles se confessent ou devraient le faire, compte tenu du sexe et du statut de celui qui les écoute. Très intéressantes également sont les trois études sur le baptême, qui font ressortir l'angoisse des parents face à l'idée que « hors de l'Église point de salut », à l'origine de pratiques telles que la « suscitation », croyance à un répit dans la mort permettant d'administrer le sacrement salutaire, ou encore ces baptêmes « accidentels » ou volontaires d'enfants juifs contre l'avis de leurs parents. Ce n'est pas le moindre intérêt, enfin, de ce volume que de faire apparaître, à l'époque moderne, un certain nombre de traits d'ouverture de l'Église, offrant un front moins uni qu'on ne le croit généralement. Ainsi, l'extrême-onction peut s'interpréter, selon les périodes ou les théologiens, comme acte pénitentiel par excellence ou bien, accompagnée du « viatique », comme préparation à l'ultime voyage. Il en va de même, dans la pastorale sacramentelle, du jeûne, qui est d'obligation rituelle à certains moments de l'année et peut faciliter un retour sur soi du fidèle, ainsi que de l'ivrognerie, dont il n'est pas aisé de déterminer si elle relève du simple excès ou si elle est liée à des obligations professionnelles, comme celles du vigneron.

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Marc BOYER, *La Maison de campagne XVIII^e-XX^e siècle. Une histoire culturelle de la résidence de villégiature*, Paris, Éditions Autrement (Coll. « Mémoires/Culture »), 2007, 142 p.

Une première partie sur la villégiature, les villas palladiennes des Vénitiens, Bath, Brighton et déjà Chamonix, pour rester en période moderne. Une seconde est consacrée aux maisons de campagne et résidences secondaires, le 18^e s. et sa « révolution touristique » multipliant, sans attendre les effets du rousseauisme, les constructions dans un rayon de 20 à 30 km autour des grandes villes, Paris, Lyon, Marseille et d'autres. Elles n'ont pas qu'une fonction d'agrément, elles sont souvent au centre d'une exploitation agricole ; et elles apportent la considération sociale. Elles recherchent des sites agréables et s'accompagnent de jardins « à l'anglaise ». Les exemples de Lyon et de la Provence, bien documentés, montrent que dans ces châteaux, villas et autres folies, le caractère ludique se renforce à la fin du siècle. Attention ! pas d'empereur d'Autriche avant 1804 (p. 64).

Claude MICHAUD

Christian BRUSCHI (éd.), *Les Représentations du droit romain en Europe aux temps modernes*, Centre d'Études et de Recherches d'Histoire des Idées et des Institutions politiques, Aix-en-Provence, Presses Universitaires d'Aix-Marseille. Faculté de Droit et de Science Politique (Coll. « Histoire des idées politiques »), 2007, 312 p.

Le présent recueil est la traduction écrite d'une table ronde qui s'est tenue à la faculté de Droit d'Aix-Marseille en 2006. Comme le précise le titre, ce n'est pas le droit romain en tant que tel qui fut le thème des rencontres, mais bien ses représentations dans la France moderne, le terme, comme le précise Ch. Bruschi en préface, devant être pris aussi en son sens théâtral, comme une image, fidèle ou non, positive ou négative d'un monument ancien, voire comme l'exécution d'une partition. Sur les onze contributions, trois s'intéressent à autant d'auteurs du 18^e s. Montesquieu l'incontournable d'abord, « Montesquieu romaniste » selon le sobre titre choisi par Édouard Tillet qui nous le montre peu soucieux

de trouver dans le Droit romain une clé pour comprendre l'ordre juridique de son temps. Pour lui le Droit romain, c'est avant tout le droit des Romains, un phénomène historique plus qu'un modèle éternel, un moment d'un passé révolu dont l'interprétation relève au moins autant de la sociologique que de la science juridique. En ce sens, le titre d'un chapitre de *l'Esprit des lois* « comment les lois suivent les mœurs » (XIX, 24) serait révélateur de son approche. À quoi Voltaire fait contraste par une démarche nettement plus pragmatique, voire utilitaire. Il entend faire « bon usage du droit romain » selon le titre de François Quastana, ce qui autorise un rejet résolu de tout le droit coutumier, funeste héritage d'un Moyen Âge honni. Contre le monde mouvant de la coutume, surchargé, accablé de gloses à l'infini, le monument romain s'impose comme *Jus commune*, modèle de toute bonne science juridique. Sans dévotion excessive cependant, car il ne vaut qu'à condition d'être ramené à l'essentiel et passé au crible de la raison. Et pour finir celui que Stéphane Baudens définit comme « un jurisconsulte iconoclaste au Palais » : l'avocat Linguet. De fait, ce dernier proclame sa ferme intention de mettre à bas ce temple révéré. *Ratio scripta* le Droit romain ? Allons donc, un amalgame informe ; Justinien son inspirateur, Tribonian son maître d'œuvre ? des individus fort peu recommandables pour ne pas dire pis ; le *Digeste* et sa glose ? une « collection effroyable [...] devenue l'asile de la chicane, l'écueil de la raison et le tombeau de la jurisprudence ». Derrière ces charges furieuses se discerne cependant l'appel à un positivisme juridique qui se devait de faire place nette pour ensuite reconstruire le droit sur une base purement rationnelle. Mais pour cela il faudra attendre encore un peu, la génération suivante et le futur code civil.

Henri DURANTON

Jean CAMES, *Marie-Louise roi d'Espagne*, Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, 2004, 400 p.

Si l'on s'en rapporte à la bibliographie, c'est une entreprise originale que cette biographie qui suit Louise (devenue, mais pourquoi ?, Marie-Louise) depuis Parme jusqu'à Rome, après Madrid, Bayonne, Compiègne, Marseille... Davantage attentive aux arts et au luxe qu'à la politique (à l'instar de son père, l'infant Philippe, et plus que lui encore), a-t-elle été le roi ? On la montre régnant capricieusement sur le roi et son petit monde familial et courtois, mais entre elle, Charles IV et Godoy, y avait-il un roi en Espagne ? On apprécie de voir le décor politique, artistique, architectural, de sa vie toujours évoqué, résumé ou bien aussi plus amplement décrit. Les liens familiaux tissés et retissés, via Parme et Naples, entre Bourbons d'Espagne et de France sont utilement précisés. Comment cerner la personnalité, les goûts, les émotions de Marie-Louise alors que, le plus souvent, manquent les traces personnelles de leur expression ? Les faits et les témoignages contemporains sont donc repris et sollicités. Les personnalités de Charles IV, de Godoy, du futur Ferdinand VII sont, bien entendu, évoquées en détail, ainsi que leurs procédés. Ce monde de la Cour, moins attirant que l'effort des Lumières, influe pourtant sur les décisions et sur les faits de l'histoire. Par certains traits (ainsi, une bibliographie fournie mais inégale), ce livre paraît destiné d'abord au grand public, mais il s'enrichit du recours direct aux archives (parfois insuffisamment précis). On regrette pour cet ouvrage les négligences de l'édition : têtes de chapitres sans respiration, notes sans ponctuation, bibliographie médiocrement présentée.

Michel DUBUIS

Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)*, Paris, Honoré Champion, 2008, 487 p.

Bien que le verbe « to club » apparaisse vers 1650 et désigne le fait de régler en commun les frais d'un repas, le phénomène des clubs ne prend véritablement son essor qu'à l'extrême fin du 17^e siècle pour se développer et s'épanouir tout au long du 18^e s. Comme le montre de façon convaincante l'auteur, cette nouvelle sociabilité naît de deux facteurs

principaux : la multiplication des *coffee-houses* et des *chocolate-houses* où se réunissent les premiers clubs – Londres compte près de 2000 cafés sous le règne de la reine Anne –, et l'instauration de la monarchie parlementaire en 1689 qui favorise le débat politique et la constitution d'une véritable opinion publique. Un autre élément expliquant le succès des clubs et leur fonctionnement élitiste dès l'origine est la montée en puissance d'une classe urbaine de marchands enrichis grâce au commerce maritime et à la finance, qui ont soif de reconnaissance sociale. C'est contre cette nouvelle bourgeoisie urbaine que se fondent bien des clubs au 18^e s. pour permettre à la vieille aristocratie terrienne de se constituer un territoire protégé. Si les tavernes et les cafés servent en effet dans un premier temps de lieux de réunion, la plupart des clubs, après les années 1750, préfèrent élire domicile dans des locaux qu'ils font installer pour leur usage exclusif. Ceux qui sont proches du gouvernement s'installent dans le quartier de Westminster, les clubs littéraires et artistiques du côté de Covent Garden. D'autres clivages, aussi bien sociaux que politiques, les distinguent les uns des autres : le *Kit-cat*, sympathisant des whigs, est fréquenté par la grande aristocratie terrienne alors que le frondeur *October Club* et le littéraire *Scriblerius Club*, créé en 1714 par Swift, sont proches du parti tory et recrutent plutôt des membres de la gentry. De nombreuses sources citées en annexe, telles les règlements et la liste des membres de certains clubs, ajoutent à l'intérêt de cette étude précise et rigoureuse. L'une des grandes différences, finalement, entre les clubs anglais et les salons français du 18^e s. est l'absence des femmes. En Angleterre, celles-ci sont non seulement écartées de la vie publique mais des formes de mondanité et de convivialité alors en vogue sur le continent, l'art de la conversation, les jeux littéraires, les repas pris en commun. Il en reste encore quelque chose aujourd'hui.

Lise ANDRIES

Pierre CHARBONNIER, Pierre COUTURIER, Antoine FOLLAIN et Patrick FOURNIER (dir.), *Les espaces collectifs dans les campagnes XI^e-XIX^e siècle*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, 520 p.

Les actes de ce colloque pluridisciplinaire qui s'est tenu au printemps 2004 à Clermont-Ferrand, témoignent de la richesse et de l'importance du thème abordé : une trentaine de contributions rassemblées en trois parties, l'une, la première, plutôt orientée vers l'époque médiévale, la deuxième couvrant la suite du champ chronologique depuis la fin du 16^e s. ; quant à la troisième elle est franchement contemporaine et s'ouvre à l'ensemble des territoires européens. Une introduction rédigée par les responsables de la publication, replace le projet dans le champ de la recherche particulièrement riche de l'histoire des espaces collectifs. Sont plus particulièrement abordés dans ces pages les espaces montagnards et les zones humides. Pour les premiers l'Auvergne est bien présente (Basse-Auvergne, Monts d'Aubrac, Forez, chaîne des Puits). Mais on trouve également les Cévennes, les Alpes, les Vosges, les espaces pyrénéens et, pour la période contemporaine, des ouvertures sur les espaces montagneux de l'Europe occidentale (Allemagne, Irlande, Italie, Espagne). À propos des seconds le Marais Poitevin, le Cotentin et le Bessin servent de champ d'expérimentation. Concernant le 18^e s. on retiendra la contribution de Jean-Paul Rothiot sur le partage des communaux à Gérardmer entre 1780 et 1850, qui illustre magnifiquement les vicissitudes de l'application des lois de partage de l'époque révolutionnaire. Mais il serait illusoire, face à un thème qui s'inscrit dans le long terme de l'histoire, de s'enfermer dans une chronologie courte : l'étude de Yannis Suire sur la gestion collective des espaces humides dans un contexte de dessèchement privé dans le cadre du Marais poitevin nous permet de suivre pendant cinq siècles (14^e-19^e s.) les éléments structurants un paysage fortement humanisé. De même les enquêtes collectives menées sur les cortals en Cerdagne ou la Montagne des Inguilhens dans l'Aubrac témoignent de l'intérêt d'une démarche pluridisciplinaire sur le long terme. Une vigoureuse intervention d'A. Follain nous fait saisir toute l'importance d'une des articulations chronologiques majeures (les 16^e et 17^e s.) de cette histoire, liée au

tour de vis fiscal que l'État met alors en place sur les communaux. François Ploux et Jean-Michel Derex analysent le contenu des variations du discours idéologique les concernant. Ces quelques exemples n'ont d'autre objet que de renvoyer à la lecture d'un ouvrage particulièrement enrichissant.

Jean BOISSIÈRE

Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *D'Alembert. Une vie d'intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Fayard, 447 p.

Depuis les biographies déjà un peu anciennes de Donald Grimsley et de Thomas Hankins (d'ailleurs curieusement absents de la bibliographie), d'Alembert n'avait pas fait l'objet d'une étude d'ensemble. C'est dire que cette présente mise au point, sous la plume d'un auteur spécialiste du genre, peut être considérée comme bienvenue, surtout au moment où la publication des œuvres complètes de cet acteur majeur des Lumières est en bonne voie. On ne doit pas attendre à y trouver du nouveau ; cette synthèse alerte n'y prétend pas d'ailleurs. On peut toutefois regretter l'inspiration plutôt anecdotique de cette biographie, et surtout le peu de place accordé à la production scientifique de d'Alembert, pourtant à l'évidence essentielle.

Henri DURANTON

Bernard COQUET, *Le Dernier des Chouans, Louis-Stanislas Sortant (1777-1840)*, Paris, Ophrys-SPM, 2007, 170 p.

À l'aide de différents fonds d'archives, l'auteur a le mérite de sortir de l'oubli Louis-Stanislas Sortant, un modeste maçon de l'Anjou, engagé dans l'insurrection vendéenne, dès l'âge de seize ans, en 1794, puis de nouveau en 1815, enfin en 1830. On pourra regretter les raccourcis trop rapides, les coquilles nombreuses et les références bibliographiques un peu légères. Néanmoins l'effort de reconstitution du parcours d'un obscur combattant vendéen présente un intérêt certain. Au début de l'année 1831, Sortant put croire son heure de gloire arrivée. En vertu de son expérience passée, il s'affirma peu à peu comme chef de bande dans les Mauges. Compromis dans une ténébreuse affaire de meurtre et soupçonné de duplicité, il fut arrêté et emprisonné à Angers le 14 octobre 1831. Son procès présenté en détails, n'eut lieu qu'un an plus tard à Blois où il avait été transféré ainsi que vingt et un autres inculpés. Considéré comme un chef local, il partagea la peine maximale avec Cacqueray : les deux hommes furent condamnés à dix ans de détention.

Marie BREGUET

Sylvie DAUBRESSE, Monique MORGAT-BONNET, Isabelle STOREZ-BRANCOURT, *Le Parlement en exil ou histoire politique et judiciaire des translations du parlement de Paris (XV-XVIII^e siècle)*, postface de Françoise HILDESHEIMER, Société des amis des archives de France, Paris, Honoré Champion, 2007, 843 p.

L'énorme et inhabituel bandeau vertical qui barre première et quatrième page de couverture l'affiche comme un mot d'ordre. Il s'agit bien ici d'« histoire et archives ». De fait, on est en présence d'une très remarquable mise au point bibliographique, doublée d'un état des travaux qu'on peut croire exhaustif. Une grande précision dans l'analyse, un luxe de détails impressionnant, le recours à des sources peu ou pas encore exploitées en font un volume considérable (pas moins 1,5 kg sur la balance!). Mais « translations », qu'est-ce à dire ? Le terme est à prendre au sens strict. Il ne s'agit pas de « commissions » voire de « grands jours » comme le parlement en a connu, mais bien d'un transfert hors de Paris de la plus prestigieuse des cours souveraines. Il s'exécute sur un ordre émané du gouvernement royal, par lettres patentes ou ordonnance, et frappe l'ensemble du parlement, y compris les auxiliaires de justice. Phénomène rare, cette translation n'est appliquée que dans des circonstances exceptionnelles, guerres civiles ou désobéissance caractérisée qui pousse un

pouvoir royal exaspéré à un coup de force. Dans ces conditions on pourrait s'étonner qu'un tel déploiement d'érudition soit mobilisé pour l'étude de ces temps d'exil, par définition extra-ordinaires et destinés à ne pas durer longtemps. Il n'en est rien. C'est qu'en réalité ces périodes courtes et bien délimitées peuvent servir de cas d'école pour une démonstration précise. Il s'agit de prouver par l'exemple l'exceptionnelle richesse d'un fonds jusqu'à maintenant peu exploité : les volumes des séries U et X des archives nationales qui conservent la mémoire écrite du Parlement de Paris. Dans un premier temps, du Moyen Âge au 17^e siècle, le phénomène a été envisagé par la royauté comme *solution* à une crise. Le contexte est toujours celui d'une guerre civile doublée d'une guerre étrangère. Ces caractères se trouvent réunis dans la translation à Poitiers, sous Charles VI et Charles VII ; dans celle de Tours, de 1589 à 1594, contemporaine de la périlleuse accession à la couronne d'Henri IV. L'épisode de Pontoise, du 3 août 1652 au 22 octobre de la même année, sous Louis XIV, répond encore à ces caractéristiques. Au 18^e s, le phénomène prend un tout autre caractère : la translation est alors envisagée comme une *punition* à l'encontre d'un Parlement récalcitrant. Elle constitue un véritable exil. Il en est ainsi pour la translation de Pontoise, dans l'été 1720, à l'initiative du Régent ; puis de nouveau sous Louis XV, pour la Grand'Chambre, en 1753 ; enfin, dans les soubresauts de la fin de l'Ancien Régime, à Troyes, en 1787. Le Parlement de Paris a fait l'objet d'innombrables publications et on aurait pu croire le sujet passablement épuisé. Le présent ouvrage prouve qu'il n'en est rien et que les archives ont encore beaucoup à nous apprendre sur ce rouage essentiel de la monarchie française.

Henri DURANTON

Hugues DAUSSY et Frédérique PITHOU (dir.), *Hommes de loi et politique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Coll. « Histoire »), 2007, 263 p.

Les compagnies de magistrats purent secourir la monarchie, comme le parlement légaliste de Tours dans les années 1589-1593. Au 18^e s., elles sont le plus souvent dans l'opposition pour des raisons politiques, fiscales et religieuses. O. Chaline reprend l'affaire de Bretagne qui oppose d'Aiguillon (dont l'introduction fait un gouverneur, il était commandant en chef, p. 13) au parlement de Rennes et son procureur général La Chalotais ; le moment fut propice aux développements de rumeurs, telle celle qui dénonçait des assemblées secrètes de ci-devant jésuites auxquels se mêleraient des dévots et des magistrats. Les présidiaux ont fait l'objet de récents travaux. Les harangues de rentrée de Lavergne, avocat du roi à celui de Rodez, entre 1692 et 1716, sont analysées par M. Cassan : discours de propagande royale et apologie de l'obéissance, condamnation des camisards, mais prudence envers les jansénistes. Le présidial du Mans fait l'objet de trois communications : F. Pitou montre la division de ses membres lors de la réforme Lamoignon de 1788, les « protestants » obéissant à la voix de leur conscience sont exilés. Parmi eux, Ménard de la Groye dont D. Boisson suit la carrière pendant la Révolution : député aux États généraux, catholique éclairé, partisan de la Constitution Civile du Clergé, maire du Mans en 1793, député aux Cinq-Cents, il finit baron d'Empire. Beaucoup d'autres conseillers se retirèrent de la vie politique ; mais pour V. Meyzie, lecteur des écrits du for privé et de la correspondance de ceux du Mans et d'Orléans, il ne s'agit pas d'une opposition systématique au nouveau cours des choses ; ils tirent le meilleur parti du remboursement de leur office et de la vente des biens nationaux. Les avocats, moins étudiés que les parlementaires et autres juges, sont aussi engagés dans les combats du siècle. Ils publient des mémoires pour défendre les jansénistes, dénoncer le despotisme ministériel, ils font grève. Mais H. Leuwers insiste sur la diversité des profils politiques des avocats qui défendent d'abord des intérêts professionnels et favorisent un espace de débat public. À Bordeaux, la famille Brochon illustre l'engagement municipal des avocats, depuis un procureur du parlement sous Louis XIII jusqu'aux notables de la fin du 19^e s., avec une interruption pendant la Révolution pour cause d'opinions aristocratiques et girondines ; deux Brochon furent jurat de la ville sous Louis XV (L. Coste). Ainsi s'enrichit notre connaissance des grands robins qui

servirent ou contestèrent la monarchie; l'insistance sur leur culture juridique s'inscrit dans l'actuelle histoire culturelle du politique.

Claude MICHAUD

Rolf DECOT (éd.), *Konfessionskonflikt, Kirchenstruktur, Kulturwandel. Die Jesuiten im Reich nach 1556*, Mayence, Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte Mainz, 2007, 222 p.

Peu à glaner pour le dix-huitiémiste dans ce recueil d'études sur la présence jésuite en Allemagne du 16^e au 20^e s. Des dix interventions qui le composent, une seule est susceptible de l'intéresser, celle de Michael Niemetz sur la littérature anti-jésuite; encore n'est-ce qu'à l'intérieur d'un plus vaste ensemble chronologique. On peut le regretter, pour autant que les problèmes rencontrés par la Société de Jésus se posent en des termes très différents dans une Allemagne où la confrontation avec les protestants est frontale et dans une France campée sur ses positions gallicanes. La comparaison ne manquerait pas d'être instructive.

Henri DURANTON

Yann DELBREL, Pierre ALLORANT et Philippe TANCHOUX (dir.), *France occupée, France occupante le gouvernement du territoire en temps de crise (de la guerre de Cent ans au régime de Vichy)*, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 2008, 370 p.

Il s'agit d'une vingtaine de communications réparties sur le long terme et que les éditeurs ont réunies sous 4 thèmes : l'encadrement militaire des territoires, les politiques d'occupation : conquêtes, libéralisation, neutralisation, l'adaptation de l'administration locale, la mise au pas des territoires. On peut retenir comme faisant partie d'un 18^e siècle élargi 7 interventions dont plus de la moitié est à mettre en relation avec l'expansion révolutionnaire à l'époque de la Grande Nation : tour à tour sont évoqués les problèmes que pose l'occupation française pour l'Helvétie, comme on dit alors, le Palatinat et Mayence, la Belgique et le comté de Nice et les mille façons de tenter d'y porter remède, les lois de l'occupation et de la guerre finissant, dans la plupart des cas, par l'emporter. Un deuxième groupe de communications porte sur les guerres du règne de Louis XIV, évoquant notamment l'occupation de la Flandre et de la Franche-Comté. Le premier de ces textes, dû à F. Zanatta, propose une analyse de l'ensemble des capitulations civiles que la France a signées avec les principales villes de la région : Aire, Arras, Bergues, Béthune, Douai, Lille, Saint-Omer, Tournai, Valenciennes, Ypres dont il faut souligner l'intérêt. Négociées avec soin, prenant en compte les intérêts locaux, préparant le retour à la paix, ces conventions sont un premier pas vers l'intégration au territoire national. Le fruit de cette politique avisée se manifeste, sans doute, à la fin du règne, lorsque la Flandre est occupée par les armées des coalisés pendant la guerre de Succession d'Espagne, en l'occurrence, des troupes provenant des Provinces Unies, mal reçues et, finalement, incapables d'aller au-delà d'une simple exploitation du pays par une armée en temps de guerre (C. Glineur). Une courte introduction cherche à dégager la permanence, au cours des siècles, des pratiques d'occupation sur la vie des populations soumises à la présence d'armées étrangères.

Jean BOISSIÈRE

Paul DELSALLE, *Vocabulaire historique de la France moderne. XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Armand Colin (2^e éd.), 2007, 127 p.

Par cette deuxième édition actualisée et augmentée, l'auteur présente un choix sélectif de vocables, accompagnés de huit cartes et plusieurs plans et tableaux, qui aident à mieux connaître la culture historique de la France moderne. Répertoire selon l'ordre alphabétique, les environ neuf cents termes du lexique concernent une multiplicité de domaines : société, justice, religion, économie, fiscalité, administration, police, armée, urbanisme, art. Bien que limité à l'essentiel, ce vocabulaire « de poche » atteint son objectif pédagogique :

rendre service tant aux élèves du premier cycle en histoire qu'aux étudiants qui préparent une maîtrise. On appréciera le soin que l'auteur réserve aux variations sémantiques des mots selon les époques et surtout les lieux, c'est-à-dire les différentes provinces ou régions de la France d'Ancien Régime. Une note bibliographique achève cet instrument de travail maniable et tout particulièrement utile pour le commentaire de documents historiques.

Luigi DELIA

Isabelle DIU, Elisabeth PARINET et Françoise VIELLIARD (éds), *Mémoires des chevaliers. Édition, diffusion et réception des romans de chevalerie du XVII^e au XX^e siècle*, Paris, École des Chartes, 2007, 244 p. + 16 illustrations.

L'ouvrage est issu d'un colloque organisé à la Médiathèque de Troyes en 2005, qui fait suite à une première rencontre sur « La Bibliothèque bleue et les littératures de colportage » en 1999. Il s'agit cette fois de montrer la place des romans de chevalerie aussi bien dans l'histoire littéraire que dans les travaux d'érudition de philologues de la seconde moitié du 19^e s. comme Gaston Paris. F. Vielliard rappelle d'abord que le terme de « roman de chevalerie » a été forgé au 17^e s. par Charles Sorel, le Moyen Âge préférant parler de « livre », « histoire » ou « conte ». J. M. Châtelain montre ensuite dans un bel article que, dans la bibliothèque privée de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, de nombreux romans de chevalerie côtoyaient les œuvres majeures de la révolution scientifique du 17^e s. comme celles de Galilée et de Kepler. Il souligne aussi que la curiosité des bibliophiles pour les romans du Moyen Âge est perceptible dès les 17^e et 18^e s. : en témoignent les collections de l'abbé Huet, de Guyon de Sardiere et, j'ajouterais, du marquis de Paulmy. Deux contributions concernent plus spécifiquement le 18^e s., celle de Françoise Gevrey qui analyse deux nouvelles de Florian, *Bliomberis* et *Hermine et Arrodian*, écrites dans le style troubadour, et celle de Pascale Bolognini sur différents « extraits » écrits par Madame Riccoboni pour la *Bibliothèque universelle des romans*. Rappelons que le meilleur ouvrage sur la naissance du genre troubadour est celui de Lionel Gossman, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment*, publié en 1968 et consacré au rôle majeur de La Curne de Sainte-Palaye dans la redécouverte du Moyen Âge au 18^e s.

Lise ANDRIES

Daniel DROIXHE, *Une Histoire des Lumières au pays de Liège. Livre, idée, société*, Les Éditions de l'université de Liège, 2007, 410 p., nb. + ill.

Daniel Droixhe est le spécialiste incontournable de tout ce qui concerne Liège au 18^e siècle et ses imprimeurs si actifs entre Hollande, Allemagne et France. La situation géographique de la principauté ecclésiastique, dont tel évêque fut particulièrement tolérant aux idées nouvelles quand elles faisaient marcher le commerce, favorisait ce bouillonnement dont l'A. rend compte avec une érudition sans faille tirée des meilleures sources. Il sait aussi débusquer toutes les ruses des libraires. Dans les premières décennies du siècle, les imprimeurs Broncart se font la main en contrefaisant les nouveautés françaises, mais le vrai succès est le fameux *Almanach de Mathieu Laensbergh* qui, depuis 1636, nourrit la librairie liégeoise : Voltaire s'en moque, mais l'ouvrage est de bon rapport. La guerre de Succession d'Autriche qui amène dans la région des officiers français un peu désœuvrés donne un coup de fouet à la production de « mauvais livres » que la censure parisienne poursuit : la librairie liégeoise va y trouver sa voie. D. Droixhe revient sur la pendaison à Maestricht de La Serre, soupçonné d'être un diffuseur de la littérature clandestine et à qui nous avons attribué la rédaction première de *Thérèse philosophe* (2000) : le grand mouvement qui agite les marches de la Hollande a son plein effet sur Liège. C'est alors qu'interviennent les Bassompierre, redoutables flibustiers du livre et bourgeois très honorables. Jean-François Bassompierre s'exerce à ces « mauvais livres » dès 1747 avec *L'École de la volupté* de La Mettrie. Suivront les *Pensées philosophiques* de Diderot (1751) et le *Code la nature* de Morelly (1755). Le *Journal encyclopédique* (1756-1759) de Pierre

Rousseau y trouvera naturellement sa place. Bassompierre, qui diffusait ses productions à la Foire de Francfort, se fera l'éditeur d'Helvétius et sera entre 1760 et 1770 l'un des plus actifs contrefacteurs de la librairie européenne. Diderot s'en scandalise dans sa *Lettre sur la liberté de la presse*. Preuve du succès de ces presses, des libraires aussi peu délicats contrefont les éditions publiées sous leur adresse liégeoise officielle. Liège, où se développe une franc-maçonnerie très active, attire les libraires en rupture de ban, dont Jean-Louis et Denis de Boubers expulsés de France. Clément Plomteux publie Raynal et intègre les grandes collections encyclopédiques dans la nouvelle production des « libraires-capitalistes » à la manière du Lillois devenu Parisien Charles-Joseph Panckoucke. Cela n'empêche pas la librairie liégeoise de publier l'antidote en même temps que le poison : les pamphlets anti-philosophiques font gémir les presses de la principauté à la gloire de Dieu et au bénéfice des libraires. La Révolution mettra fin à ces dynasties si industrieuses, dont la production sous fausse adresse est petit à petit connue grâce à la sagacité de l'auteur.

François MOUREAU

Jérôme FEHRENBACH, *Une Famille de la petite bourgeoisie parisienne de Louis XIV à Louis XVIII. Les Gaugé et leurs alliances à travers les archives (1680-1820)*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Histoire de Paris »), 2007, 244 p.

Ouvrage hors normes, à plus d'un titre, ce travail part d'une « archéologie familiale » et, en prenant appui sur des recherches généalogiques, offre une foule d'informations sur une famille parisienne de commerçants à travers un siècle et demi de métiers divers (marchand de bois, restaurateur, étuviste, perruquier...) et de fortunes variées. Historien amateur, J. Fehrenbach adopte une approche souvent pragmatique de curieux et d'érudit. Il débrouille l'écheveau des alliances et des cousinages. Il présente de précieux tableaux synthétiques – la valeur des garde-robes de plusieurs générations de la famille Gaugé au 18^e siècle, par exemple (p. 156) –, d'informations que les documents notariés lui ont livrées. La mise en relation des données concernant une quinzaine de personnes permet à l'auteur de fournir des sortes de coupes géologiques dans des domaines aussi divers que le patrimoine, l'origine géographique des vins consommés ou les fautes d'orthographe relevées dans les écrits de chacun. Des individus émergent, comme Jacques Gaugé, passionné de littérature et de sciences, qui possède plus de 500 volumes à sa mort en 1737. L'une des parties les plus instructives porte sur l'établissement de bains tenu sous la Régence par Nicolas Gaugé rue des Grands Augustins. Grâce à son importante documentation, cet ouvrage démontre que l'amateur peut encore apprendre des choses utiles à l'ensemble de la communauté scientifique. Comme souvent, un index fait défaut.

Catriona SETH

Roberto FERNÁNDEZ, Jacques SOUBEYROUX (éds), *Historia social y literatura*, vol. 1 (2001), *Familia y clases populares en España (siglos XVIII-XIX)*, 324 p., vol. 2 (2003), *Familia y burguesía en España (siglos XVIII-XIX)*, 358 p., vol. 3 (2004), *Familia y clero en España (siglos XVIII-XIX)*, 332 p., Lleida, Editorial Milenio – Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 2001-2004.

Solange HIBBS, Cécile TROJANI, Roberto FERNÁNDEZ, María José VILALTA, *Historia social y literatura*, vol. 4, *Familia y nobleza en España (siglos XVIII y XIX)*, Lleida, Editorial Milenio y Université de Toulouse II – Le Mirail, 2007, 332 p.

Ces quatre volumes sont les fruits d'un programme franco-espagnol de coopération monté par les universités de Saint-Étienne et de Lleida (Lérida) – relayées par celles de Provence et de Toulouse II – avec la participation de chercheurs d'autres établissements. L'originalité en a été de vouloir croiser les perspectives de chercheurs en histoire sociale et en histoire de la littérature sur l'analyse des représentations de la famille au long d'une période (18^e et 19^e s.) où la société espagnole connaît les mutations qu'entraîne la transition

d'une société féodale tardive à la société capitaliste. Avec la montée des valeurs bourgeoises, la famille prend alors une signification idéologique nouvelle. Les textes analysés relèvent de genres variés : prédication, presse, prose économique, manuels d'économie domestique ou même communication interne à un ordre religieux ; si la poésie n'apparaît que sous la forme de la plainte populaire (un *romance*, vol. 1) et de la fable, genre didactique (vol. 4), le théâtre et le roman offrent dans chaque volume des sources d'information. On y retrouve chaque fois avec grand intérêt le roman *Los enredos de un lugar* (3 vol., Madrid, 1778-1781), où Fernando Gutiérrez de Vegas, littéraire modeste et fonctionnaire éclairé, met en scène les intrigues et les tensions que peuvent faire naître dans un village les conflits d'intérêts entre les groupes et les acteurs sociaux entre un parti éclairé, animé par le curé, et celui des caciques ou de la dépendance du seigneur. L'attention se porte aussi sur la traduction (notamment de Diderot) et sur le lexique (vol. 2). Dans cet ensemble de contributions, d'un apport varié et toujours soutenu, il est fait examen, le plus souvent, d'auteurs peu connus mais qui, par delà leurs intentions esthétiques ou didactiques, apportent leur témoignage sur des manières de ressentir et de formuler les préoccupations les plus courantes des Lumières espagnoles, comme le rôle social de la noblesse ou l'instruction des femmes ; mais on voit aussi surgir des problématiques moins attendues : célibat ecclésiastique, ou mutation de la puissance paternelle en responsabilité dans l'éducation des enfants à l'utilité sociale. Au delà de ce programme sur la famille, des champs de recherche attendent des avancées nouvelles, qu'il s'agisse du lexique (notamment de l'habillement), de la traduction (et des clercs traducteurs) ou, plus encore, du clergé régulier.

Michel DUBUIS

Antoine FOLLAIN, *Le Village sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2008, 609 p.

Titre quelque peu trompeur pour le lecteur non prévenu. Mieux vaudrait parler de communauté rurale, avec pour synonymes parfois, mais non toujours, la paroisse ou la commune. En un mot l'objet de cette étude considérable est la manière dont se gérait autrefois l'entité villageoise, soit par et pour elle-même, soit avec un interlocuteur et souvent adversaire, la seigneurie, ou le pouvoir central, collecteur d'impôts. Ainsi délimité, le sujet semble d'une complexité redoutable, surtout pour qui prétend le suivre sur l'ensemble du territoire et pendant l'espace de plusieurs siècles. Il apparaît vite qu'il est souvent insaisissable, se déformant sous le regard de l'observateur, surtout quand celui-ci, cas fréquent, est mû par le patriotisme local ; ou encore, au gré de l'abondance ou de la qualité des sources, qui incitent à privilégier les dernières années de l'Ancien Régime plus favorisées sur ce plan ; sans compter qu'il faut distinguer entre les « taiseux » de Bretagne ou de Normandie et leurs bien plus prolixes homologues méridionaux. Ce systématique état des lieux conduit à dénoncer, non sans rudesse parfois, l'attitude trop fréquente qui consiste à généraliser abusivement à partir d'un cas particulier. Ici la démarche inverse est toujours privilégiée. Si l'auteur invoque volontiers l'exemple normand qu'il connaît admirablement, c'est en général pour mieux souligner les différences. Cette mise en garde salutaire est menée avec une belle probité qui fait pardonner des mises au point volontiers vengeresses, comme pour tel colloque récent qui se voit administrer une volée de bois vert. Bref, les innombrables discussions critiques sur les sujets les plus variés entendent plus soulever des questions qu'apporter des réponses. « Quant à nous, nous aurons garde de ne jamais proposer une définition » est-il dit quelque part (p. 171). La formule pourrait aisément être généralisée, tant les situations paraissent diverses. Ainsi, exemple entre tant d'autres, des éléments aussi essentiels à la vie villageoise que l'eau ou le bois appellent des réponses qui peuvent varier du tout au tout. Abondants ici et considérés comme sans valeur, rares là et donc précieux, réclamant un traitement tout différent. L'impression finit par prévaloir d'un livre prolégomène à une synthèse future, pointant vers un idéal peut-être inaccessible, du fait de la variété décourageante de l'objet à décrire. En un mot, un ouvrage assez austère, fuyant

comme la peste tout pittoresque, touffu parfois, mais d'une parfaite honnêteté intellectuelle qui pourchasse impitoyablement les à peu près et les généralisations abusives.

Henri DURANTON

Didier FOUCAULT, *Histoire du libertinage, des Goliards au marquis de Sade*, Paris, Perrin, 2007, 487 p.

L'auteur, spécialiste de la question libertine à l'âge classique, y a notamment beaucoup travaillé dans le cadre des enquêtes menées par J.-P. Cavaillé à l'EHÉSS. Avec ce gros ouvrage de synthèse, il entend s'adresser à un public plus large que celui des seuls cercles de « libertinologues » attirés. L'objet n'en est pas moins scientifiquement audacieux, puisqu'il s'agit de proposer « une histoire globale du libertinage » (p. 11) du Moyen Âge à la Révolution, alors même que le consensus, c'est le moins qu'on puisse dire, n'existe ni sur les bornes chronologiques, ni sur les critères d'unification de l'objet « libertinage », dont un récent essai de J. Goldzink, sur le mode de la (parfois) roborative mauvaise foi du pamphlet, se demandait, non sans certaines bonnes raisons parmi beaucoup de mauvaises, où diable il se trouvait (*À la recherche du libertinage*, L'Harmattan, 2005). Ces problèmes de méthode ne sont toutefois pas posés dans le présent livre, dont ce n'est pas la visée : il s'agit de présenter une vue d'état des lieux des recherches, auxquels une bibliographie et des notes renvoient avec rigueur, et non de discuter de leur bien-fondé théorique. Sans que cela grève l'intérêt d'une somme alertement conduite, agréablement écrite et très informée, qui se présente elle-même comme une possible introduction à de nouveaux travaux, le spécialiste académique (si l'on veut parler comme J. Goldzink) pourra donc continuer de s'interroger devant le maniement de la catégorie ou se lamenter, s'il est dix-huitémiste, de voir reconduite sans beaucoup d'examen la soi-disant frontière entre un 17^e s. du libertinage philosophique et un 18^e s. du libertinage de mœurs, et ce, alors même que le parcours historique proposé prend précisément en compte, comme l'attestent du reste les bornes choisies (les Goliards, Sade) et leur traitement au fil des chapitres, de l'intérêt de saisir la part éventuellement transhistorique de l'attitude libertine dans le croisement des deux. L'auteur notait pourtant d'emblée que l'hypothèse d'une cohérence du « libertinage » passait nécessairement par la recherche du « point commun » entre les « deux acceptions » du mot (p. 8). Le 18^e s. sort du schéma à la fois en raison de la place faite (une fois de plus) à l'imaginaire « Régence » et du fait d'une argumentation trop rapide sur le remplacement (pur et simple?) du « libertin » par le « philosophe » dans les textes. L'auteur est plutôt dix-septémiste, et d'ailleurs le centre de gravité du livre (les chapitres 8 à 12, sur 13, soit de fait un gros tiers) s'inscrit logiquement dans cette période et s'avoue dès l'introduction comme tel (p. 10). On ne reviendra pas sur les développements qui y sont consacrés, encore une fois synthétiques des études sur la question, dans les scansions comme dans les auteurs (La Réforme, Calvin et les « libertins spirituels », Charron, le procès de Théophile, l'apport de Bayle...), l'intérêt majeur se trouvant ici dans le souci d'articuler les textes et leur inscription dans des cercles de savoir et des « champs littéraires » à une histoire culturelle des usages, des pratiques et des croyances qui s'efforce de situer l'enjeu « libertin » dans l'ensemble des sociétés européennes (d'où, par exemple, la sollicitation des travaux d'un Jean-Louis Flandrin sur la sexualité, mais aussi, sans doute, la suggestion qu'existe un « mouvement » libertin). Le 18^e s. lui-même passe entre Fontenelle et Sade, à peine effleuré (et pour cause : son œuvre est très embarrassante si l'on prétend que le « philosophe » des Lumières s'est substitué au « libertin »), en une dizaine de pages évidemment frustrantes. Mais ce n'était pas là ce qui intéressait l'auteur. Comme il y invite lui-même, souhaitons donc que l'esquisse qu'il propose puisse être reprise par d'autres, à nouveaux frais.

Florence LOTTERIE

Benoît GARNOT, *On n'est point pendu pour être amoureux... La liberté amoureuse au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Belin (Coll. « Histoire & Société »), 2008, 188 p.

Qu'en est-il de l'amour dans la culture juridique de la France du 18^e siècle? Spécialiste de la justice, du crime et des erreurs judiciaires à l'époque moderne, B. Garnot consacre à

cette question un ouvrage passionnant. Le corps de l'ouvrage est divisé en deux parties, dont l'une porte sur la formation des couples et sur le mariage, et l'autre sur les amours illicites (adultère, concubinage, bigamie) et prohibées (inceste, sodomie, bestialité). L'auteur reconstruit de manière admirable et avec un style limpide les nombreuses facettes caractérisant le rapport nuancé et complexe entre justice et amour. Le lecteur découvre, au fil des pages, que si au 18^e s. le divorce n'existait pas, la séparation, elle, était au contraire envisageable; que l'homosexualité était à la fois un péché, un crime et une déviance sexuelle passible de la peine capitale; que l'adultère était, en théorie, cruellement sanctionné, surtout si c'était la femme à le commettre (peine de l'authentique); que les mineurs ayant entrepris une relation amoureuse sans le consentement de leurs parents risquaient d'être pendus. Pourtant, « on n'est point pendu pour être amoureux », suggère le titre de l'essai, qui fait écho à une formule prononcée par la baronne d'Oberkirch. Lapidaire et parlante, cette phrase résume bien le sens du livre : les menaces des législateurs n'étaient que rarement mises à exécution et l'indulgence était le plus souvent la règle. En effet, l'exploration scrupuleuse des archives judiciaires permet à l'auteur de démontrer que, malgré un durcissement de la législation concernant les crimes d'amour, le 18^e s. assure une certaine liberté amoureuse. Et c'est précisément à l'épreuve de l'amour que B. Garnot veut tester la thèse paradoxale selon laquelle entre l'ordre du discours normatif et celui des pratiques judiciaires de la répression il y a un fossé énorme. La matière amoureuse, telle qu'elle émerge des archives judiciaires et de la littérature libertine, des mémoires des acteurs célèbres et des dictionnaires de l'époque, des traités des juriconsultes et des philosophes du droit, fournit une confirmation de l'écart séparant la sévérité de la norme du laxisme de son application. Mais cette enquête sur l'amour, menée dès la perspective de l'histoire de la justice, est également révélatrice de la manière dont une sorte de « libéralisation des mœurs » s'est lentement acclimatée dans la société française, et notamment au sein de ses élites. Remarquable cet essai l'est aussi pour la clarté de sa structure dont l'unité et la cohérence ne sont pas les moindres de ces qualités. C'est ce qui rend, avec une parfaite clarté d'exposition et d'écriture, appuyée sur des citations judicieusement choisies et des titres et des sous-titres qui frappent, la lecture de cette monographie si « facile » et agréable. La bibliographie et la table des matières qui achèvent le livre ne remplacent malheureusement pas l'index des noms qui aurait permis une utilisation encore plus aisée d'un ouvrage qui fait réfléchir et dont l'érudition est sans défaut.

Luigi DELIA

Bruno GUÉRARD, *Le Cahier d'un paysan du Lyonnais, Hugues Mayet, 1682-1767*, Lyon, Éditions Bellier, 2008, 154 p.

Cet ouvrage clair et original est sous-titré : « Aux origines de l'autobiographie, de l'alphabétisation et de la modernité ». Il comporte trois parties. La première est le document brut de départ, à savoir le cahier du paysan; c'est bien sûr un document exceptionnel, non pas inédit, mais peu connu. La seconde est une étude historique de l'auteur croisant le document original, les registres paroissiaux et des archives diverses. Elle reconstruit l'histoire d'un village sur un peu plus d'un siècle, c'est-à-dire de la fin du 17^e s. à la Révolution française. La troisième partie est composée d'annexes fort utiles : index et tableaux liés au cahier, documents notariaux, cahier de doléances, etc. Un tel livre enrichit concrètement les études historiques parfois trop sèches ou trop abstraites. En plus des événements de la vie familiale du paysan, on peut y voir de près ceux liés au climat, à la santé, aux souffrances, aux élévations sociales, à l'organisation des communautés, à la préparation des États-Généraux. L'auteur y mène aussi une enquête semi-policrière pour résoudre les énigmes assez nombreuses que pose le cahier sous sa forme brute : selon les cas, il tranche ou il présente les différentes hypothèses. Nous ne pouvons que conseiller cet ouvrage de lecture agréable.

Pierre CRÉPEL

Béatrice GUION, *Du Bon usage de l'histoire. Histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2008, 635 p.

À dire vrai, cet ouvrage n'a guère sa place ici. Car c'est bien, comme titre et sous-titre l'indiquent clairement, une remarquable étude historiographique, mais centrée sur l'époque classique. Il importe cependant de la signaler, car elle rectifie nombre d'idées reçues qui concernent aussi le siècle suivant. Il est en effet d'usage de considérer en ce domaine le 17^e s. comme une période de simple transition, qui ferait piètre figure entre un 16^e foisonnant et un 18^e qui aurait découvert le premier ce qu'il est convenu d'appeler le sens historique. À partir d'une étude exhaustive des *artes historicae*, qui n'ont pourtant pas la réputation d'être des modèles de dynamisme intellectuel, il est ici démontré qu'il n'en est rien et que la version dramatisée proposée naguère par Paul Hazard en sa *Crise de la conscience européenne* est à revoir. Il voyait au tournant du siècle l'histoire en grand danger de perdition, succombant sous les coups conjugués de Descartes, des jansénistes et des libertins. En réalité elle fait preuve d'une vigueur mal perçue par la suite. En particulier la réflexion sur l'histoire menée à l'époque classique dans d'innombrables traités est bien plus fructueuse qu'on ne le dit d'ordinaire. Bien sûr, un certain nombre d'axiomes hérités de l'antiquité perdurent jusqu'à la Révolution. Ainsi jamais ne sera remis en question le principe d'une utilité morale de l'histoire, vivant enseignement par l'exemple. En revanche la volonté de dépasser l'histoire événementielle, l'histoire-bataille, au profit d'une vision plus globale incluant les mœurs et coutumes, « l'esprit » d'une nation ou d'une époque, dont on crédite si volontiers Voltaire, est déjà présente chez les juristes de la fin du 16^e s. et n'est pas oubliée par leurs continuateurs. Elle est un thème récurrent non seulement chez les théoriciens, mais aussi dans les préfaces des histoires, aussi bien « générales » que particulières. En un mot, de cette excellente étude deux thèmes principaux peuvent être retenus. D'une part qu'on n'a jamais cessé de réfléchir sur la nature et les finalités de l'histoire, depuis l'humanisme naissant jusqu'à la fin de l'Ancien Régime; et à l'inverse qu'un socle épistémologique d'une remarquable permanence fait loi jusqu'à la rupture radicale de la Révolution. Dès le début de la Restauration, une nouvelle manière de concevoir l'histoire va s'imposer, rendant irrémédiablement caducs les pensers anciens qui avaient régné pendant des siècles.

Henri DURANTON

Hélène JARRE, *La Contre-Révolution en Haute-Loire (1789-1799). La Compagnie des Ganses blanches, la Terreur blanche, le procès des Compagnons de Jésus*, Communac (43000 Polignac), Les Éditions du Roure, 2008, 256 p.

Cet ouvrage est né du constat que la Contre-révolution demeure une notion floue, souvent jugée secondaire, parfois même diabolisée par les historiens de la Révolution. Décidée à éclaircir cette question, H. Jarre considère la Contre-Révolution comme « l'ensemble des résistances (religieuses, politiques ou socio-culturelles) au processus révolutionnaire », en se donnant pour champ d'étude la Haute-Loire. À travers l'examen des résistances en Haute-Loire, elle entend ainsi « montrer comment s'est manifesté et a évolué le phénomène d'opposition à la Révolution, tout en tenant compte des originalités du département et en replaçant ces luttes civiles dans un vaste ensemble, celui des résistances à la Révolution et de la Contre-Révolution en France » (p. 17). C'est donc par le parcours des frères La Motte et l'organisation de la Compagnie de la Gansse blanche (chap. I) qu'elle ouvre son étude, avant de mettre l'accent sur la Terreur blanche exercée par « l'armée grise » dans le département (chap. II). L'agitation politique (royaliste) ou chouanne (par le brigandage) n'a pas pu en effet exister, selon elle, sans l'appui de la double résistance du clergé réfractaire, allié à ses voisins d'Ardèche et de Lozère, et des réactions populaires au recrutement militaire. Le troisième et dernier chapitre est consacré au soutien populaire plus ou moins volontaire à la Contre-révolution, au regain de vitalité religieuse autour de Mgr de Galard et au procès des compagnons de Jésus. Cette recherche, principalement appuyée

sur les Archives départementales de la Haute-Loire, les Archives municipales du Puy en Velay et les Archives nationales, amène l'A. à conclure qu'en Haute-Loire, département propice au développement d'une Contre-Révolution par sa situation géographique (plaque tournante ouverte sur le Midi royaliste) et par son profond enracinement rural et catholique, la résistance religieuse est à l'origine du mouvement contre-révolutionnaire, mais qu'il existe néanmoins dans le département la volonté d'une Contre-Révolution politique. Ce qui aurait manqué à la Haute-Loire pour aboutir à une Contre-Révolution aussi mémorable que celle de l'Ouest serait une direction ferme et précise, venue de chefs charismatiques, capables de faire sortir les populations rurales de « la spirale des émeutes anarchiques et sans grand effet » (p. 244).

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Fabien JOUBERT, *Pratiques municipales. Ussel de la fin du XVII^e siècle à 1789*. Préface de Michel CASSAN. Ussel, Musée du pays d'Ussel (Coll. « Mémoires & documents sur le Bas-Limousin »), 2006, XVI + 328 p., 8 ill.

À partir de sources de première main, archives municipales, départementales et nationales, F. Joubert retrace la vie municipale d'Ussel, 2000 habitants, capitale du duché de Ventadour, excentrée par rapport aux grandes voies de commerce, ne disposant que de ressources réduites (700 à 900 livres par an). Les réformes du cadre municipal, maire perpétuel en 1693, érection en titre d'office des charges, réforme Laverdy ne mettent pas en péril la petite *senior pars* des 55 familles qui tiennent la ville, pas plus qu'elles ne ruinent la « démocratie directe » des assemblées générales des chefs de famille (y compris les veuves), peu fréquentées pour la gestion ordinaire, à forte participation pour délibérer sur l'exceptionnel. Les activités des édiles ne sortent pas de l'habituel : police des marchés hebdomadaires et des 17 foires annuelles, police des prix, surtout le pain et la viande, mesures en cas d'épizootie, gestion de l'hôpital et du bureau des pauvres (1770), organisation de la milice (25 hommes en 1784). Les Lumières effleurent la ville, assainissement des halles, déplacement des boucheries, arpentement, démolition des tours et aménagement d'une promenade, ouverture d'un bureau de poste en 1751... Mais le manque de ressources ne permet pas d'aller très loin et F. Joubert confirme le titre de l'ouvrage de Nicole Lemaitre, *Un horizon bloqué : Ussel et la Montagne limousine aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Ussel, 1978). Le seigneur du lieu, un Rohan-Soubise, se désintéresse de son duché. Le recours des édiles contre le pouvoir royal à propos des impôts, de la milice, de la charge des pauvres est donc l'intendant de Limoges, Tourny puis Turgot, tout autant contrôleur d'une gestion municipale non exempte de reproches et de laisser-aller, qu'intermédiaire entre une ville isolée, sans commerce et sans rivière, et un gouvernement royal lointain. Les trois subdélégués qui de 1720 à 1786 se succèdent d'oncle à neveu et de père en fils, tous juristes et officiers ducaux, sont de zélés informateurs de l'intendant et aussi de bons défenseurs de la ville. Deux projets particuliers illustrent le blocage d'Ussel au 18^e siècle : les difficultés de fonctionnement du collège, l'inaboutissement en 1789 de la route Bordeaux-Lyon par Ussel, malgré les efforts d'un authentique représentant des Lumières, Mornac de Badour, curé de Saint-Dézery. Un ouvrage donc qui enrichit le dossier de l'histoire des petites villes, bien alimenté depuis la thèse de Christine Lamarre (1993).

Claude MICHAUD

Aleksandra KROH, *Jean Potocki, Voyage lointain*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Espaces littéraires »), 2004, 256 p.

Une biographie linéaire de Potocki intercalant, de façon plus ou moins arbitraire, des extraits de ses œuvres, ce qui autorise la mention d'« un récit à deux voix » en quatrième de couverture. Né en 1761 et mort en 1815 dans la lointaine Podolie, Potocki appartenait à une des plus illustres familles de la noblesse polonaise. Ses voyages en Turquie, en Égypte, au Maroc, sa traversée de la Russie d'Asie jusqu'en Mongolie lors de l'ambassade russe ratée de 1805-1806 à destination de la Chine, ont été récemment édités. On se souvient de la polémique lors de la publication par José Corti du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Depuis Dominique Triaire a considérablement enrichi notre connaissance d'un personnage attachant, curieux, non conformiste, déçu dans ses ambitions scientifiques et politiques, malheureux en ménage – un veuvage bien supporté, un divorce plus pénible –, qui termina sa vie solitaire par le suicide que l'on sait. Les années heureuses furent celles des voyages en Europe (Paris, la Hollande lors des événements de 1787) et surtout en Afrique et en Asie, où Potocki se fit ethnologue et amassa les éléments d'une œuvre considérable de compilation plus que d'érudition sur le passé des Slaves et des Sarmates, sur la chronologie des premiers âges historiques, sur les dynasties égyptienne..., jamais véritablement recon nue par les spécialistes du temps, et presque intégralement perdue. Sujet de réflexion que son relatif engagement dans le mouvement de réformes polonaises pendant les dernières années du roi Stanislas Poniatowski, dont il fut un des familiers, et le désintérêt qu'il manifesta ensuite pour une patrie qui n'existait plus. Il ne fut pas le seul Polonais à aller proposer ses services au tsar de Russie. Il se berça longtemps de l'espoir de devenir le conseiller asiatique d'Alexandre 1^{er}. En dépit de ses curiosités, de son ouverture aux autres mondes, de son irrégion, Potocki ne transgressa pas certaines frontières sociales de son temps et de son milieu : en juin 1794, au moment de la résistance de Kościuszko, il écrit que « raisonnablement personne de nous ne peut être dans le moment actuel d'un parti qui arme les paysans ». Là est sans doute la raison de son désengagement. Relevons la mention fautive d'un « empereur de l'Autriche » en 1792.

Claude MICHAUD

Frédérique LACHAUD et Lydwine SCORDIA (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Mont-Saint-Aignan, Presses des Universités de Rouen et du Havre, 2007, 452 p.

De ces journées d'études tenues à Rouen en mars 2005, seule la dernière contribution, celle de Monique Cottret, retiendra le dix-huitièmiste. Elle porte sur l'*Institution d'un prince*, ouvrage posthume du janséniste Jacques-Joseph Duguet, commencé en 1712 à l'intention d'un prince de Savoie que les ennemis de la France opposaient au duc d'Anjou pour la succession d'Espagne. Ce traité de morale, de théologie et de pratique gouvernementale ne fut publié qu'en 1739 et mis à l'index trois ans plus tard car toutes les critiques que ce janséniste adressait à Louis XIV furent utilisées contre son successeur. Après Duguet, le genre du miroir des prince tomba en désuétude. L'heure est à l'*Esprit des lois* et au *Contrat social*. Relevons qu'en 1715, la Savoie n'a pas obtenu la Sardaigne mais la Sicile; l'échange des deux îles entre l'empereur et Victor-Amédée II eut lieu en 1720.

Claude MICHAUD

Franck LAFAGE, *Les comtes Schönborn 1642-1756. Une famille allemande à la conquête du pouvoir dans le Saint Empire romain germanique*, tome I : *Les fondateurs*. Tome II : *Les héritiers*, Paris, L'Harmattan, 2008, 430 + 552 p.

Six biographies pour illustrer une des plus prestigieuses familles de la *Germania sacra* de la période moderne, bien présente encore actuellement sur le siège archiépiscopal de Vienne. Johann Philipp (1605-1673), prince-évêque de Würzburg en 1642, devint prince-

archevêque de Mayence en 1647, et de ce fait électeur et archichancelier d'Empire ; en 1663 il ajouta à ses bénéfices l'évêché et principauté de Worms. Son neveu Lothar Franz (1655-1729) fut lui aussi archevêque de Mayence et archichancelier de 1695 à sa mort. Les héritiers, ce sont quatre frères, neveux du précédent : Johann Philipp Franz (1673-1724), fut prince-évêque de Würzburg de 1719 à la mort. Friedrich Karl (1674-1746), vice-chancelier d'Empire de 1705 à 1734, devint prince-évêque de Bamberg en 1746 et de Würzburg en 1729. Damian Hugo (1676-1743), commandeur des Teutoniques et cardinal, devint prince-évêque de Spire en 1719 et de Constance en 1740. Franz Georg (1682-1756) fut archevêque-électeur de Trèves en 1729 et prince-prévôt d'Ellwangen et prince-évêque de Worms en 1732. Avec les Schönborn, nous sommes au cœur même du système politico-ecclésiastique du Saint Empire où quelques grandes familles, dont les Habsbourg, les Wittelsbach de Bavière, les Palatinat-Neubourg et leurs clients accaparent les principautés ecclésiastiques, les sièges épiscopaux, les chapitres et les grandes abbayes, ici en Franconie et la vallée du Rhin. Dans tous les cas, l'élection par le chapitre ne va jamais de soi : il faut faire campagne, acheter quelques chanoines, négocier à Vienne et à Munich, à Rome aussi, car le pape doit accorder les dispenses pour le cumul. Les Schönborn mettent en œuvre toutes les ressources disponibles pour réaliser une ascension spectaculaire. L'archevêché de Mayence était le siège le plus prestigieux d'Allemagne, il faisait de son titulaire le second personnage de l'Empire. Mais le voisinage de la Rhénanie avec le voisin français, ennemi traditionnel du Habsbourg jusqu'au renversement des alliances et envahisseur potentiel lors des conflits, obligeait les Schönborn à une prudence politique d'équilibre entre Versailles et Vienne. Johann Philipp passa pour être très francophile au temps de la Ligue du Rhin ; à partir de 1668, il se rapprocha de l'empereur Léopold. Lothar Franz tenta d'assurer la sécurité collective de l'Empire contre la France en promouvant l'association des Cercles de Rhénanie, Souabe et Franconie. Friedrich Karl et Franz Georg, en dépit d'options inverses lors de la succession impériale de 1740, eurent d'abord le souci de préserver par la neutralité, leur principauté des désastres de la guerre. Tous les Schönborn furent dévorés de la passion du *Bauwurm* : Lothar Franz édifia le château de la Favorite au sud de Mayence, six pavillons inspirés de Marly, et Pommersfelden en Franconie. Johann Philipp Franz démarra les travaux de la Résidence de Würzburg dont son frère Friedrich Karl acheva le gros œuvre avec le concours de Balthasar Neumann et de Dientzhofer, les grands architectes baroques du temps ; Friedrich Karl fut aussi le constructeur de la Nouvelle Résidence de Bamberg et de Göttersdorf en Basse-Autriche, où il fit appel à Hildebrandt. Damian Hugo s'attacha B. Neumann pour son château de Bruchsal. Ce sont bien d'autres aspects de l'action des Schönborn, le gouvernement de leur État et la modernisation de l'administration, les finances publiques et l'augmentation des ressources par le développement économique, la vie de cour, l'action proprement religieuse (défense du catholicisme contre le *corpus evangelicorum*, politique de conversion, mais sur un fond de tolérance obligée, création de séminaire, construction d'églises), les préoccupations éducatives (réforme de l'Université de Würzburg par Ickstatt, création d'écoles primaires)..., qui sont évoqués avec précision dans ces deux volumes, de facture très traditionnelle, appuyés sur une abondante bibliographie allemande. La succession des biographies pour des personnages contemporains entraîne des répétitions (les successions impériales). On regrettera quelques hors sujets, les conversions du comte de Nassau-Hadamar et du landgrave de Hesse-Rheinfels, ou les pages sur la *Vienne gloriosa*. On s'étonnera aussi de l'absence de référence aux travaux de Christophe Duhamelle. Enfin pourquoi ignorer l'accord de l'imparfait du subjonctif à la troisième personne du singulier ? Cela dit, cette somme érudite demeure une mine de renseignements sur une famille de premier plan et les États qu'ils gouvernèrent.

Claude MICHAUD

Catherine LANOË, *La Poudre et le fard. Une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, préface de Daniel Roche, Seyssel, Champ Vallon (Coll. « Époques »), 2008, 384 p.

« À quoi ressemblaient les visages des femmes et des hommes de l'Ancien Régime? » demande C. Lanoë. Les portraits peints et écrits ne lui semblent pas suffire à répondre à la question. Aussi a-t-elle engagé une passionnante enquête sur le développement d'une industrie et d'un marché du cosmétique. Les dix pages qui rassemblent, en petits caractères, ses sources manuscrites sont impressionnantes : inventaires après décès, ventes de fonds de boutique et dossiers de faillites, projets de manufactures et inventions en tout genre présentées à la Société royale de médecine et à l'Académie des sciences. De telles archives fondent une histoire nouvelle des cosmétiques, qui se répartissent traditionnellement en trois catégories : le blanc qui affirme la noblesse du visage, le rouge qui en souligne l'éclat, les poudres et pommades pour les cheveux. La deuxième moitié du 18^e s. marque un tournant, illustré déjà par A. Corbin et G. Vigarello, la victoire du végétal et le retour de l'eau. Il s'agit désormais d'imiter la nature. On critique les perruques qui empêchent la tête de respirer, comme les maillots qui emprisonnent les nouveaux nés. On se soucie de faire repousser les cheveux à force de graisse d'ours et de moelle de bœuf. La fabrication des cosmétiques passe des cuisines particulières aux laboratoires spécialisés, sous l'œil des médecins, comme le prouve le traité d'Antoine Le Camus, *Abdecker ou l'art de conserver la beauté* (récemment réédité par Alexandre Wenger chez Jérôme Million). C'est la promotion du parfumer qui ne cesse d'inventer des préparations nouvelles pour répondre aux besoins de la Cour et qui grève le budget, déjà mis à mal, de la noblesse. Des commerçants parisiens diffusent dans des milieux plus larges ces modes de la Cour. Entre le culte ancien de l'apparence et les nouvelles références à la nature s'impose un art d'être soi qui n'a pas fini de nous obséder et de nous faire dépenser de l'argent. Cette thèse, dirigée par D. Roche, ajoute un nouveau et brillant chapitre à l'histoire matérielle de la société que celui-ci a entrepris depuis près d'un demi-siècle.

Michel DELON

Frédérique LEFERME-FALGUIÈRES, *Les Courtisans. Une société de spectacle sous l'Ancien Régime*, Presses Universitaires de France, 2007, 318 p.

Depuis les grandes synthèses de Marc Bloch, Ernst Kantorowicz ou Ralph Giesey, on sait que l'étiquette de cour, et plus généralement les rituels entourant la personne royale sont au premier chef révélateurs de conceptions sociales et politiques. Ils impliquent toute une idéologie que le présent ouvrage a voulu interroger de manière systématique, ce qui *in fine* lui a valu d'être lauréat du *Prix Le Monde de la Recherche universitaire*. On pourrait d'ailleurs utilement le comparer à la récente et magistrale étude de Jean-Marie Le Gall, *Le Mythe de saint Denis entre Renaissance et Révolution*, recensé dans le précédent numéro de la revue et qui explore des thèmes voisins. De lointaine origine, déjà théorisée au 16^e s. par Catherine de Médicis, cette étiquette de cour a, comme chacun sait, été définitivement codifiée par Louis XIV en un lieu conçu pour cette fonction, Versailles. Elle perdurera jusqu'en 1789. Conçue pour la glorification du pouvoir royal, on pourrait croire qu'elle est, comme elle y prétend, immuable. Il n'en est rien, et c'est même un des principaux apports de cette étude. De fait, la fameuse théorie et pratique du « double corps du roi » est dès le 17^e s. moins comprise, moins appliquée. Il y a transfert d'une mise en scène de la continuité monarchique à une exaltation du pouvoir personnel du monarque vivant. D'où un relatif déclin des funérailles royales, compensé par la magnificence de la cérémonie du sacre, tangible glorification du nouveau roi. D'où encore l'importance de plus en plus grande attribuée à tout ce qui touche de près la personne royale : naissances, baptêmes, mariages, obsèques des princes du sang sont plus que jamais des événements publics fortement ritualisés. La vie quotidienne à la cour est soumise au même implacable et immuable cérémonial, à qui tous

sans exception, le roi le premier, doivent se conformer. Même les divertissements (le jeu, les bals, les représentations théâtrales) ne sont nullement, nous est-il rappelé, une occasion de liberté ou de délassement pour les courtisans ; ils font partie des obligations de la vie aulique au même titre qu'assister au lever du roi. Ainsi, derrière le décor fastueux se révèle une existence monotone, toute entière dédiée à de fastidieuses corvées protocolaires, que viennent parfois pimenter de violentes querelles de préséance. Ainsi se justifie pleinement le sous-titre de l'ouvrage. C'est bien une « société de spectacle » qui joue à Versailles toujours la même pièce, à la seule fin de célébrer, avec une obstination tout à la fois admirable et dérisoire, le culte monarchique.

Henri DURANTON

Frédéric MAGNIN, *Mottin de la Balme. Cavalier des Deux Mondes et de la Liberté*, préface de Daniel ROCHE. Paris, L'Harmattan, (Coll. « Logiques historiques »), 2005, 409 p., 15 ill.

André COLLET, *France-Amérique. Deux siècles d'histoire partagée, XIX^e et XVIII^e*, Paris, L'Harmattan, (Coll. « Pour Comprendre »), 2007, 156 p.

Ce n'est pas une seule vie mais plusieurs que mena Augustin Mottin (« de la Balme » est accolé par la suite), fils de marchand tanneur, né en 1733 dans une bourgade du Dauphiné, et mort en 1780, massacré par les Indiens Miami en pays des Illinois, donc en plein « Middle-West » américain. L'auteur nous dessine le parcours de ce qu'il qualifie de tragédie dans une biographie richement documentée qui trace la montée sociale d'un roturier, voire d'un aventurier hors du commun. L'ascension sociale s'opère par le biais de l'épée et de la plume. Entre autres balises militaires : 16 ans de gendarmerie de France dont des combats durant la guerre de Sept ans et, quatre ans plus tard, participation à la Révolution américaine du côté des colons avec le grade de colonel et le titre d'inspecteur général de la cavalerie. C'est que Mottin est fasciné par le cheval, s'entraîne à être cavalier et se perfectionne dans l'art équestre, conscient de l'image de marque aristocratique qui s'en dégage. Son expertise dans ce domaine le pousse à publier deux livres, l'un sur l'art équestre, l'autre sur la tactique de cavalerie, qui lui vaudront une place dans la République des lettres, autre signe de distinction sociale. Devenu plus visionnaire que clairvoyant à mesure que son séjour américain se prolonge, imbu de la philosophie des Lumières et désireux d'ajouter des cordes à son arc, Mottin se lance fougueusement dans une aventure guerrière en pleine brousse. Cette folle aventure qu'il veut libératrice lui coûte pourtant la vie et termine brusquement une montée sociale bien réelle mais pleine d'embûches et de détours. L'auteur laisse entendre que malgré les obstacles franchis, Mottin ne se départit jamais d'un sentiment d'infériorité sociale, d'où sa continuelle recherche de moyens de se faire valoir.

Dans une toute autre perspective, le rapide coup d'œil d'André Collet sur « deux siècles d'histoire partagée » ne nous apprend rien de très nouveau si ce n'est que pour cet ancien militaire et Contrôleur général des armées les deux moteurs de l'histoire sont manifestement les rapports de force entre les nations et les guerres (dans ce cas les guerres et expéditions coloniales), ce qui n'est d'ailleurs pas une façon bien nouvelle de concevoir l'histoire. Et puis, si on s'occupe de l'Amérique, il ne faut pas nous dire que ce nom « vient du mot *America*, prénom du navigateur florentin Vespucci » (p. 139).

Béatrice FINK

Dominique MARGAIRAZ et Philippe MINARD (dir.), *Animation de la recherche – L'information économique XVI^e-XIX^e siècle* →, Comité pour l'Histoire Économique et Financière de la France, Paris, Ministère de l'Économie, de l'Industrie et de l'Emploi, Ministère du Budget, des Comptes publics et de la Fonction publique, 2008, 384 p.

Deux parties, sans doute liées aux deux temps de ces rencontres (21 juin 2004 et du 25 avril 2006), se partagent l'ouvrage. La première cherche à mettre en évidence la place

des activités commerciales dans l'information économique au temps de la France moderne. La seconde aborde la question de l'information économique dans ses relations avec l'État. À chaque fois D. Margairaz propose, en introduction, un état de la recherche et le champ d'une problématique qui s'inscrit, dans le premier cas, du temps du colbertisme au temps du libéralisme; et, dans le second, des pratiques de la statistique descriptive aux lois de l'économie politique. L'un des thèmes majeurs qui court tout au long de la première partie est celui de l'interférence permanente de l'information économique et de la pratique commerciale : Jacques Bottin en témoigne à partir de la correspondance des marchands de Rouen dès la fin du 16^e s. Gérard Gayot s'appuie sur un étonnant fonds de factures anciennes pour nous introduire aux racines de cet acte qui est au croisement même du commerce et de l'information, et que nous appelons la publicité, dont bénéficient les draps fins des manufactures françaises, de 1646 à 1830. Mathieu de Oliveira exhume les circulaires commerciales qu'utilisent, dès la fin du 18^e s., les grandes maisons de commerce spécialisées dans le négoce des produits coloniaux pour reconstruire les principaux paramètres de leur champ d'action. L'étonnante qualité de ces techniques commerciales ne saurait se comprendre sans les mettre en relation avec les progrès de la documentation économique disponible et la naissance d'un public qui y est sensible comme en témoigne Jochen Hook ou même sans une meilleure connaissance de l'outillage conceptuel qui les soutient et qui nous éclaire, comme le montre Loïc Charles, sur les limites mêmes de leur portée. La deuxième partie de l'ouvrage est nettement orientée vers l'analyse des différentes étapes qui conduisent, dans le cadre d'une petite Europe occidentale (France, Angleterre, Allemagne, État de Milan) des 18^e-19^e s., à la constitution de corps d'états susceptibles de connaître et, par là même, de mieux maîtriser, les conditions de la croissance économique et son résultat. On part d'une époque, le temps d'Henri IV, qu'évoque Françoise Bayard, où richesse nationale et fiscalité sont étroitement mêlées, où dans la gestion des finances diffusion de l'information et secret d'État cohabitent selon les désirs du prince, pour aller vers des temps où la recherche de l'information prend des formes de plus en plus rationnelles, quelle que soit, d'ailleurs, le type de régime politique, comme le montre bien Philippe Minard, qui fait surgir, derrière les apparences d'un libéralisme économique mal compris, les exigences des gouvernements britanniques et des chambres au temps des Hanovre, pour l'Angleterre. La contribution d'Igor Moullier souligne l'importance qu'eurent les ministres de l'Intérieur, de Chaptal à Montalivet, à l'époque napoléonienne pour la mise en place d'une statistique économique et la collecte d'une information satisfaisante la concernant. Isabelle Laboulais et Claire Lemerrier évoquent quel fut l'apport du « Journal des mines » ainsi que des chambres de commerce dans la constitution de ce champ nouveau de la connaissance. Marc Belissa jette un regard critique sur l'intérêt, somme toute assez relatif, des données commerciales remontant vers la métropole depuis les consulats français d'Amérique du Nord. Au bilan un ouvrage indispensable pour approcher les voies actuelles de la recherche dans un domaine en plein renouvellement.

Jean BOISSIÈRE

Leïla MAZIANE, *Salé et ses corsaires (1666-1727). Un port de course marocain au XVIII^e siècle*, publications des universités de Rouen et du Havre/Presses universitaires de Caen (Coll. « Pôle universitaire normand »), 2007, 368 p. + ill.

Cette monographie touche pour partie le 18^e siècle, ce qui ne veut pas dire que la course de Salé, port de Rabat, disparut en 1727. Moins connue que celle des Régences barbaresques (Tripoli, Tunis, Alger) qui œuvrait en Méditerranée, la course marocaine fonctionnait dans l'Atlantique avec un personnel tout à fait particulier composé, pour l'essentiel, de descendants de Morisques chassés d'Espagne et réfugiés dans le royaume du Maroc. L'ouvrage de L. Maziane étudie ce personnel et son histoire pendant les règnes de Mûlây er-Rachid (1666-1672) et du Louis XIV marocain, Mûlây Ismâ'il (1672-1727), de la dynastie 'alawite. Contrairement à la course barbaresque souvent animée par des renégats,

la course des Salétins est aussi un instrument de vengeance (jihâd sur mer). Délaissant la Méditerranée, leurs navires à voiles (pinques, tartanes, polacres, chébecs), mieux adaptés et plus pratiques que les galères, fréquentent l'Atlantique, des Canaries à l'Islande, et vont même se poster sur la route des terre-neuvas. Le sultan lui-même et de riches habitants de Salé arment en course. La taxation de plus en plus importante au bénéfice du sultan est la cause première du déclin de la course à la fin de la période considérée. Muni de « lettre de marque » officielle (course), le corsaire n'hésite pas à changer de pavillon (piraterie) quand l'intérêt s'en fait sentir et qu'il attaque une proie amie. La contre-course européenne s'organise en armant de canons les navires marchands et par des bombardements réguliers de Salé. Comme dans les Régences, la course des Salétins procurait des revenus importants – saisie de marchandises et vente de captifs, puis rachat éventuel – qui eurent tendance à diminuer au tournant du 18^e siècle. On passe de 300 à 80 captifs environ (hommes-marchandises) par an entre les années 1680 et 1730. En 1712, près du quart des captifs français l'était depuis plus de trente ans, ce qui permet de mesurer la relative efficacité des ordres religieux rédempteurs et des ambassades européennes. Le prix moyen d'un rachat eut d'ailleurs tendance à augmenter pour atteindre près de 3 000 livres en 1708. Une excellente bibliographie complète ce volume. On regrette seulement la carence presque totale des sources marocaines d'archives, mais ce n'est pas le fait de l'auteur.

François MOUREAU

Erick NOËL, *Être noir en France au XVIII^e siècle*, Paris, Tallandier, 2006, 320 p.

Ce livre d'un historien qui s'est fait connaître par ses études sur quelques figures antillaises marquantes du tournant des Lumières (le chevalier de Saint-Georges, les Beauharnais) arrive à point nommé au moment où la question noire occupe une place importante dans le débat social : en témoignent l'élection d'un président américain « noir » ou la visibilité politique donnée en France aux Noirs depuis la naissance du CRAN (conseil représentatif des associations noires). Curieusement, la perspective adoptée, qui paraît évidente, n'avait fait encore l'objet d'aucune synthèse véritable. C'est que la question noire sous l'Ancien Régime s'est trouvée identifiée à celle de l'esclavage et de la traite, aussi bien à travers sa perception ambiguë par les philosophes des Lumières que dans l'histoire chaotique de son abolition laborieuse à partir de la Révolution. Deux des trois parties du livre, la première et la dernière, ne font d'ailleurs que proposer une synthèse maîtrisée et nuancée de ces questions (abondamment discutées depuis les travaux fondateurs de M. Dorigny, Y. Benot, M. Duchet, J. Meyer, Cl. Wanquet, etc., et encore tout récemment ravivées dans l'ouvrage engagé de Jean Ehrard, *Lumières et esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*, Bruxelles, André Versaille éditeur, 2008). La seconde partie retient davantage l'attention car elle tente de rendre compte de la vie des ces quatre à cinq mille Noirs en métropole au temps des Lumières. À partir d'archives et de sources peu exploitées encore, et notamment de l'enquête diligentée par le pouvoir à la suite de la « Déclaration du roi pour la police des Noirs » de 1777, E. Noël s'efforce de déterminer les diverses composantes de cette réalité méconnue, les conditions d'existence des « non-Blancs » ou gens de couleurs dans le Royaume. Venant principalement des Antilles, mais aussi d'Afrique, et plus marginalement d'Asie, les gens de couleurs sont tributaires du monde de la traite et de l'esclavage : ils ont suivi leurs maîtres, colons ou négriers, pour un apprentissage ou en tant que domestiques. Ceci explique leur localisation en proximité des grands ports (Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Marseille) bien que Paris apparaisse comme le lieu de la plus grande concentration de population. Ils sont objets de curiosité souvent paternaliste, faire-valoir de l'aristocratie (Zamor, le page de M^{me} du Barry), de la noblesse voire de la bourgeoisie. Les réussites sociales sont rares et l'indépendance toujours fragile, mais l'artisanat à Marseille a donné quelques exemples d'une forme d'intégration étonnante. E. Noël ne cache rien de la précarité profonde d'une vie en butte aux préjugés et toute entière coulée dans le moule

de la sujétion. Surtout, il montre le casse-tête tout à la fois idéologique et politique que constitue ces gens de couleurs nés de la traite : ils rappellent sans cesse la France à son refus de l'esclavage sur son sol, refus si commodément oublié outre-Atlantique et si laborieusement contourné en France même. Là semble bien l'essentiel en effet : le siècle des Lumières partage une appréhension angoissée du mélange des races ou des sangs, une hantise de la dégénération qui en dit long sur les représentations à l'œuvre dans cette société inégalitaire. Le pouvoir n'a qu'une obsession, éviter que les non-Blancs s'installent, ne se marient et pour cela il faut les recenser, les identifier, les contenir : la créolité doit se restreindre aux colonies, la métropole ne veut rien voir de cette réalité colorée, elle ne l'accepte qu'à bonne distance géographique ou culturelle (l'exotisme). Cette première cartographie du monde noir en France au temps des Lumières mérite le détour. Les obsessions de naguère ont un curieux échos dans le monde globalisé d'aujourd'hui : même hantise de la menace externe, même fantôme d'une conception de l'homme réduit à son potentiel économique, même obsession du recensement. On peut regretter cependant que le cœur de l'analyse fasse la part un peu trop belle aux catégories sociologiques anonymes (âge, sexe, activité, localisation, etc.) et que les individus dans leur singularité émergent mal du discours de l'historien, pourtant familier des trajectoires personnelles.

Alain SANDRIER

Daniel PAUL, *Paysans du Bourbonnais – Une société rurale face au changement, 1750-1880*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, 485 p.

Il s'agit là de l'essentiel d'une thèse d'histoire qui allie sans défaillance la meilleure érudition universitaire à une intime connaissance du terrain, le petit canton d'Ebrouil, au sud du département de l'Allier où l'auteur installe son champ de recherche. On est là entre Vichy, Moulins et Montluçon, sur la rive nord de la Sioule, dans la zone de contact du Bourbonnais et du Massif Central aux paysages multiples, longtemps boisés, où la possession et la culture de la terre ont été, là comme ailleurs, l'objet d'incessants combats. L'étude commence donc par une présentation de l'espace rural et de sa mise en valeur agricole : à côté de très grands domaines dont la structure traverse sans trop de dommages la tourmente révolutionnaire la métairie et la toute petite propriété paysanne restent les éléments fondamentaux d'un mode d'exploitation où prédomine une polyculture vivrière que le chaulage des terres pauvres n'améliore que lentement. Ces conditions difficiles ne sont pas étrangères au type de société qui en a la charge. C'est au moment de l'établissement du contrat de mariage que, pendant longtemps, se négocient l'attribution des biens dans les familles et s'élabore donc la structure même des ménages. Si le ménage conjugal prédomine, les ménages élargis et poly nucléaires sont loin d'être absents (environ 1/5 au milieu du 19^e s.), les systèmes évoluant dans la durée en fonction des âges de la vie. Les quelques frêches identifiables sont plutôt en déclin. Le souci de maintenir l'infime capital foncier dont disposent les familles pousse, sous l'influence nouvelle du code civil, à pratiquer la donation-partage qui prédispose du bien familial du vivant des parents. Les critères de classification sociale ne sont pertinents que dans la mesure où ils restent simples : paysans-cultivateurs, artisans, professions libérales pour les catégories socio-professionnelles, riches et pauvres, instruits ou analphabètes, la capacité à signer se révélant un des éléments majeurs de différenciation comportementale. En même temps la mise en évidence, dans le cadre de ces localités de faible importance, de la force des liens familiaux, est indispensable à une bonne approche des pratiques de sociabilité. On est, en effet, avant la grande rupture des dernières décennies du 19^e s., dans un monde rural plein, au sens démographique du terme, où l'on retrouve les caractéristiques principales des sociétés d'Ancien Régime que la dernière partie de l'ouvrage analyse avec précision. Au total un travail maîtrisé, enrichissant, qui permet de prendre la mesure du chemin fait, ces dernières années, par les méthodes de la démographie rétrospective.

Jean BOISSIÈRE

Éric SCHNAKENBOURG, *La France, le Nord et l'Europe au début du XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque d'Histoire moderne et contemporaine »), 2008, 633 p.

Les deux premières décennies du 18^e siècle bouleversent l'équilibre des puissances du Nord qui datait de Westphalie, la décadence suédoise et l'irruption de la Russie sur la scène baltique étant les événements essentiels. Mais à côté de ce choc frontal, beaucoup d'enjeux secondaires compliquent les relations diplomatiques et ne laissent indifférent aucun État européen : les ambitions prussiennes, les incertitudes polonaises, la double promotion du Hanovre devenu Électorat et second continental de l'Angleterre, les rivalités commerciales en Baltique, autant d'occasions de nouveaux clivages et de redistribution des cartes. Comment la France, engagée à ce moment-là dans la guerre de Succession d'Espagne, puis livrée aux incertitudes de la Régence réagit-elle à l'écroulement de son ancien système des alliances de revers, Pologne et Suède et Turquie, dirigé contre l'ennemi traditionnel, l'empereur ? La première partie de l'ouvrage est une histoire diplomatique pas à pas, au sens très classique du terme, à partir des sources des ministères et des ambassades. La France n'avait plus les moyens militaires et financiers de soutenir la Suède qu'elle ne pouvait néanmoins abandonner ; son ambition se borna à ce qu'elle ne fût pas totalement chassée des rives allemandes lors des traités de 1720. Le traité avec l'Angleterre conclu par Philippe d'Orléans en 1717 est revisité et réhabilité par l'auteur à la lumière du Nord : les ambitions russes en Mecklembourg menaçaient le Hanovre, et en Baltique le commerce anglais, l'Angleterre n'avait pas intérêt à ce que la Suède fût trop affaiblie, et cela rencontrait la tradition politique française. Le seconde partie témoigne des tendances nouvelles de l'histoire diplomatique : travail des ambassadeurs et leurs moyens d'information, culture politique des ministres et des diplomates, souvent légère sur les pays de cette périphérie nordique, rivalités internes à Londres comme à Paris (Dubois contre la « Vieille Cour »), relations privilégiées entre diplomates (Carteret et Campredon). Un quart de l'ouvrage est consacré à la Russie et au nouvel horizon, politique mais aussi commercial, que les ambitions de Pierre le Grand imposent aux États européens, et à la France en particulier, où on se départit difficilement de l'image d'un pays brutal, féroce, barbare, même après Poltava puis la visite du tsar à Paris en 1717. Le traité franco-russe du 15 août 1717 fut un accord *a minima* et alimenta au 19^e siècle le mythe de l'occasion manquée. Le scepticisme français s'alimentait triplement : cette nouvelle puissance survivrait-elle à Pierre le Grand ? La Russie était lointaine et ses ambitions orientales vers la Perse et l'Empire ottoman en faisait un allié peu sûr en Occident. Enfin se télescopaient les ambitions françaises en Pologne et en Suède. En 1717, il n'était guère possible d'aller plus loin.

Claude MICHAUD

Catriona SETH, *Marie-Antoinette, Anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont (Coll. « Bouquins »), 2006, 878 p.

Le personnage de Marie-Antoinette a récemment suscité un engouement médiatique spectaculaire. Que l'on songe à l'exposition organisée au Grand Palais en 2008 ou au film de Sofia Coppola deux ans plus tôt, l'image s'est partout imposée d'une reine « glamour », qui a su mêler la séduction et le mystère par-delà le tragique de son existence. Au milieu d'un tel tumulte, il importait cependant de revenir aux origines de cette construction et à la vérité de la figure historique. C'est l'objectif de l'ouvrage de Catriona Seth. Désireuse de mieux cerner « la reine aux mille visages », pour reprendre le titre de la préface, cette anthologie croise une double perspective, à la fois historique et thématique. Historique, puisque l'introduction retrace avec précision les différentes étapes qui conduisirent, en 1770, la fille de Marie-Thérèse d'Autriche à épouser le roi de France. De son arrivée à Paris jusqu'à son exécution en octobre 1793, aucun détail ne nous échappe, des échanges de portraits aux libelles injurieux et aux rumeurs qui accompagnent, en un refrain de plus en plus

menaçant, une vie très tôt placée sous le signe du malentendu. Ce parcours est d'autant plus précis qu'il est judicieusement complété par une généalogie et un dictionnaire rassemblant des notices éclairantes sur plusieurs figures politiques de premier plan. L'ouvrage est ensuite thématique, puisque les extraits sont organisés en séquences qui privilégient des tableaux ou des moments particulièrement importants de la vie de Marie-Antoinette : son portrait contradictoire (de l'éloge d'E. Burke, qui parle de « vision céleste », à la caricature d'« Aiglonette » sous la plume de M^{me} de Charrière, sans oublier les pamphlets comme *Charlot et Toinette*), son procès (où l'on retrouve les *Réflexions* de M^{me} de Staël, jointes au procès-verbal du jugement et aux libelles anonymes comme *J'attends le procès de Marie-Antoinette*), et les regards qu'elle inspire aux mémorialistes du temps puis aux écrivains du siècle suivant (les Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy). L'ouvrage s'achève sur des extraits empruntés à l'historiographie moderne, des travaux de Chantal Thomas aux études de Lynn Hunt et de Sarah Maza. La force de cet ouvrage tient à la diversité de sa matière et aux détails qui nourrissent une approche exhaustive de Marie-Antoinette. Si elle ne se restreint pas aux seuls textes des Lumières et privilégie une démarche plus vaste, Catriona Seth adopte peut-être la seule méthode capable de restituer un parcours caractérisé par « le primat accordé à l'affectif sur le rationnel » (p. LIV). Constitutive d'une reine jamais dissociée de son corps ni de son rapport au désir, cette ambivalence déjoue toute approche qui se voudrait trop statique. Marie-Antoinette, ainsi présentée, apparaît comme la cristallisation du mélange de haine et d'admiration suscité par les femmes, et plus précisément les femmes politiques, sous l'Ancien Régime. Invitation à retrouver de grands textes, à découvrir des détails pittoresques ou des libelles moins connus, cet ouvrage constitue à la fois une somme utile aux chercheurs et une promenade fascinante pour ceux que ces pages sanglantes de la Terreur continuent de passionner.

Stéphanie GENAND

Catriona SETH, *Les Rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008, 476 p.

Voici un livre important, à entrées multiples : histoire d'une pratique destinée à enrayer un mal aux redoutables ravages : en 1723, vingt mille personnes meurent de la variole à Paris ; histoire d'un combat acharné entre défenseurs et adversaires de l'inoculation, réflexion sur les modes de représentation du mal et sur la fantasmagorie collective que génère l'image même de la guérison préventive ; histoire aussi des discours dotés d'une forte emprise sur l'imagination du public, des mots employés à dessein pour culpabiliser les partisans ou conforter, dans leur position, les convertis ; histoire, enfin, du pouvoir politique, et des institutions : le Parlement intervenant pour interdire l'inoculation (arrêt de Joly de Fleury en 1763) ou, au contraire, pour la tolérer provisoirement ou l'autoriser, la Faculté de médecine donnant ensuite son avis. Avec la mort de Louis XV et l'inoculation de son successeur en 1774, l'opinion bascule en faveur de la nouvelle technique. La question provoque également des débats moraux et philosophiques : si Voltaire, partisan enthousiaste, entend rappeler aux parents qu'ils ont le devoir de faire inoculer leurs enfants, d'autres, au contraire affirment qu'on ne peut donner la vie et risquer, ensuite, de l'ôter à sa progéniture. Toute une littérature sentimentale s'empare du sujet pour promouvoir l'idéal du bon père, veillant sur son enfant inoculé. Plus largement, on assiste à un travail rhétorique pour évoquer les découvertes de la médecine. C. Seth montre aussi que les polémiques suscitées par les risques sont l'occasion d'un dialogue entre médecine et mathématiques et qu'elles favorisent des démonstrations souvent brillantes. En s'opposant aux preuves statistiques du mathématicien Bernoulli en faveur de l'inoculation, d'Alembert chevauche les arguments des adversaires de la dangereuse méthode, tout en étant, au final, un partisan de l'inoculation. Des chapitres très convaincants montrent comment l'inoculation se situe au cœur d'une représentation fantasmagorique de la femme et de la procréation au 18^e s., en se situant à la frontière de la vie et de la mort. La célèbre scène de *La Nouvelle*

Héloïse, durant laquelle Saint-Preux tient la main de sa bien aimée malade dans l'espoir d'être contaminé constitue l'emblème d'un fantasme constamment repris. L'amour assimilé à un poison ouvre un vaste éventail de métaphores et de connotations assimilant l'acte sexuel à une inoculation, car dans l'imaginaire du temps le sperme est souvent associé à un sang impur. On ne peut ici rendre compte de toute la richesse de ce livre. Retenons deux points. Si l'on constate que les représentants des mouvements philosophiques sont, grosso modo, partisans de l'inoculation, comme moyen de dominer la nature rebelle et de vaincre les « superstitions », on ne peut dire que le partage entre partisans et adversaires de la nouvelle méthode, recoupe exactement l'opposition entre philosophes et antiphilosophes. Le fameux censeur royal Riballier qui a condamné la thèse de l'abbé de Prades, rédige, en 1768, une approbation pour l'*Opinion d'un médecin sur l'inoculation*, estimant que ce préservatif ne s'oppose pas aux vues de la providence ! Fréron, l'adversaire acharné de Voltaire, et Caylus si hostile aux mouvements philosophiques, et à Diderot, en particulier, sont de chauds partisans de l'inoculation ! Quant à l'Église, elle est sur ce point partagée. Le deuxième aspect fascinant de ce livre est de multiplier jusqu'au vertige les approches possibles du phénomène, en montrant qu'on assiste à une circulation sans fin des mots, des représentations et des conduites, sans qu'on puisse dire où se situent la cause et l'effet. Or l'inoculation invite à penser le pouvoir du livre, comme celui de l'amour, sur le mode de la circulation et de la contagion, tout en postulant que le remède est parfois dans le mal, ce qui permet d'analyser sous cet angle les écrits de Sade. En jouant de nombreuses corrélations, cet ouvrage fait voler en éclats, avec bonheur, les analyses manichéennes que suscite encore chez les historiens l'approche globale du « siècle des Lumières ». Il est accompagné d'une très riche bibliographie.

Didier MASSEAU

Guy TASSIN, *Qui épouser et comment ? Alliances récurrentes à Haveluy de 1701 à 1870*, préface de Françoise HÉRITIER, Paris, L'Harmattan, 2007, 289 p.

Il s'agit là du septième volume que l'auteur, docteur en histoire, consacre à cette localité, proche de Denain, dont il fouille inlassablement le dossier anthropologique, depuis sa reconstruction, à la fin des guerres de Louis XIV, jusqu'à son industrialisation consécutive à la mise en exploitation des mines de charbon du bassin du Nord. C'est dire l'importance d'une œuvre dont le projet s'inscrit au cœur des pratiques de la microstoria. On tirera, pour la compréhension de ce travail, le plus grand profit de la belle préface de F. Héritier qui dégage pour nous l'apport scientifique de cette recherche en replaçant le propos de l'auteur dans le champ des études sur les conditions de l'alliance au sein des sociétés occidentales d'autrefois. Et notamment par la mise en évidence, dans le cadre chronologique d'une époque moderne élargie, de l'importance que prend ce que les anthropologues appellent « le bouclage », c'est-à-dire l'union, au delà des générations interdites par les usages, entre descendants de même lignée, comme forme de défense du milieu familial face au jour dissolvant des mutations sociales. On ne peut que souhaiter, au delà de cet ultime ouvrage, l'œuvre de synthèse qui permette d'apprécier à sa juste valeur l'ensemble de cette recherche.

Jean BOISSIÈRE

Laurent TURCOT, *Le Promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, Le Promeneur, 2007, 427 p.

Lorsque s'ouvre la présente étude, au 17^e s., la déambulation festive relève d'une « promenade de civilité », réservée à une minorité fortunée. Soumise à de stricts codes, elle obéit au précepte du « voir et être vu ». Elle a un lieu privilégié : le Cours-la-Reine où, au plus fort de la presse, s'emmêlent jusqu'à 600 carrosses sur un espace en définitive restreint (p. 74). Puis au fil du temps la règle s'adoucit. Même les traités de civilité en finissent par prôner une manière de se promener plus sincère, plus naturelle. La marche se fait désormais plutôt à pied, elle se démocratise. Volontiers devenue hygiénique elle est au siècle suivant

acte individualisé, signe de liberté. Pour accompagner cette mutation, il a fallu repenser l'espace urbain, l'adapter aux exigences nouvelles, inventer de nouveaux lieux. En ce sens la création des Champs-Élysées a valeur de symbole. D'abord simple prolongement du jardin des Tuileries qui est d'ordonnement classique, le nouvel espace s'autonomise, devient une promenade publique indépendante. Non moins spectaculaires, l'aménagement des anciens remparts, l'achèvement progressif des boulevards supposent la mise en place d'un urbanisme spécifique. Chaque élément y sera pensé, expérimenté, mené à bien ; tout y a son importance : l'équilibre de l'allée centrale et des contre-allées, l'implantation des arbres, le pavage ou non des lieux de passage, la pose de bancs, plus tard la mise en place de trottoirs. Et il a fallu endiguer le succès même. Le boulevard risque toujours de se fondre dans la ville. Devenu plurifonctionnel, il est menacé de devenir une simple rue. Entre les promeneurs et les résidents la rivalité est permanente. Le simple percement d'un porte cochère fait problème. Sur ce plan, on saluera la résistance héroïque du comte d'Angiviller, responsable de la direction générale des Bâtimens dans les années 1770, qui refuse obstinément tout permis de construire sur le pourtour des Champs-Élysées. La promenade s'individualise donc de plus en plus ; elle est le fait de badauds anonymes s'agglutinant par milliers en des lieux spécifiques qui se multiplient. Pour exprimer ce mouvement de masse, il s'est trouvé quelques personnalités privilégiées qui ont su dire, et surtout écrire cette nouvelle démarche de liberté. Refusant à juste raison de les qualifier de « proto-anthropologues », l'auteur préfère les nommer plus modestement « observateurs » avant de les suivre dans leurs pérégrinations : ils ont noms Gabriel de Saint-Aubin qui traduit en innombrables croquis ce qu'il a observé, le libraire Hardy, si minutieux dans ses relevés des travaux qui métamorphosent sans cesse sa ville, et les deux incontournables, Sébastien Mercier et Rétif de la Bretonne qui, de jour comme de nuit, arpentent inlassablement les rues de Paris. Structurant sa description autour de ces trois grands thèmes : l'aménagement de l'espace, les représentations sociales et culturelles et les pratiques de la promenade, ce livre convoque les sources les plus variées : documents d'urbanisme, témoignages contemporains, prises en compte des apports de ce qu'il était alors convenu d'appeler les « arts mécaniques », ne craignant pas d'entrer dans de minutieux détails, tels que les arrosages municipaux ou les ramassages de débris. Joliment illustré, composé sur beau papier à la typographie agréable, ce livre est une réussite à qui on ne reprochera que le caractère minuscule de ses notes de bas de page.

Henri DURANTON

Daniel VAUGELADE, *Le Salon physiocratique des La Rochefoucauld, animé par Louise Élisabeth de La Rochefoucauld duchesse d'Enville (1716-1797)*, Paris, Publibook, 2007, 310 p.

Il s'agit de la réédition d'un ouvrage donné par les Editions Publibook en 2001. En partant d'une étude consacrée au château de La Roche-Guyon, située en Normandie près de Vernon, l'auteur analyse les relations que la duchesse d'Enville, née La Rochefoucauld, entretient avec un nombre impressionnant de savants et d'hommes politiques de son temps. Catholique fervente, mais tolérante et bienfaitrice, amie de Voltaire, elle se serait, selon l'auteur, tenue à l'écart des honneurs, bien qu'elle figurât au nombre de ces aristocrates pleinement acquis aux Lumières et intervenant souvent sur la scène du monde pour défendre les idées philosophiques. L'on sait que le défenseur des Calas, des Sirven, et d'Etallonde, sollicita son appui pour mener à bien ses combats contre l'infâme. Un des traits propres à la duchesse d'Enville est la force de la détermination et l'action menée tous azimuts : promotion d'une bonneterie à la Roche-Guyon, tentatives pour développer un artisanat local, soutien financier apporté aux pauvres de la région. On retiendra aussi les relations épistolaires que son époux, le duc Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, mort en 1762, entretint avec Pierre Poivre et un grand nombre de botanistes, pour améliorer le jardin et le potager du château. Turgot l'initia à la physiocratie et elle noua de très fortes relations avec

les savants genevois. Véritable microcosme, possédant une infirmerie et parfois des chirurgiens à demeure, susceptibles d'intervenir dans les environs, l'immense propriété considérablement améliorée depuis le 17^e s., est susceptible d'accueillir une centaine d'invités. Cet ouvrage propose un certain nombre de données factuelles puisées dans les archives, dont le dix-huitiémiste peut faire son miel, mais les coquilles et les erreurs sont trop fréquentes. Manquent une armature théorique et une problématique davantage nourrie par les acquis récents de la recherche universitaire, lorsque l'auteur tente de situer les faits dans le contexte historique.

Didier MASSEAU

Sylvain VIGNERON, *La Pierre et la terre – Le marché foncier et immobilier dans les dynamiques sociales du Nord de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, 416 p.

Il s'agit d'une superbe thèse d'histoire qui se donne pour objectif de comprendre quels furent, dans le cadre chronologique de la deuxième modernité, les mécanismes selon lesquels fonctionnèrent les principes de la propriété rurale et citadine, tant dans leur dimension intrinsèque que relationnelle. Le cadre de l'enquête met en parallèle deux pays proches mais aux structures humaines et économiques différentes : d'un côté la châtellenie de Lille, disons une capitale régionale et son plat-pays flamand, de l'autre, le Cambrésis, soit une tranquille cité épiscopale et ses campagnes céréalières. L'auteur disposait d'une documentation considérable qu'il domine parfaitement dans les deux plans de la macro ainsi que de la micro histoire. On voit peu à peu se dresser le tableau comparatif de ce que fut alors l'immobilier urbain, puis le foncier rural dont les caractéristiques sont évidemment différentes suivant que l'on se trouve dans l'un ou l'autre des secteurs d'observation. Mais il ne s'agit pas seulement d'évoquer des structures et d'en marquer les transformations au cours du siècle. La répartition sociale des biens, différente selon les minorités dominantes (noblesse à Lille, clergé à Cambrai), les modes d'habitation, de gestion et de mise en valeur, les pratiques locatives, tout le tissu fin du marché et des pratiques contractuelles sont peu à peu mis à jour. Nombre de tableaux, de croquis et de cartes permettent de suivre attentivement la progression de la démonstration qui nous suggère à chaque étape des rapprochements avec les travaux déjà réalisés dans ce domaine. Finalement l'objectif de l'ouvrage est de chercher à prendre la mesure de l'impact réel qu'une ville, de moyenne ou de belle importance, peut avoir sur son plat-pays au niveau du foncier. Là encore l'inégalité est réelle entre Lille et Cambrai au bénéfice de la capitale régionale. Mais là n'est, peut-être, pas l'essentiel, comme le formule l'auteur lui-même, dans sa conclusion : « Ce que nous avons essayé de faire apparaître, c'est comment, dans la France du Nord réputée parmi les régions les plus urbanisées du royaume, le monde des campagnes était en mesure d'opposer aux citadins une résistance forte dans le processus d'appropriation du sol, quelles que fussent les circonstances du siècle. Il s'agit de démythifier la prétendue conquête de la terre par la ville... Une publication qui fera date.

Jean BOISSIÈRE

Jerome VERCROYSE, *Bibliographie descriptive des écrits du prince de Ligne*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Histoire du livre et des bibliothèques »), 2008, 560 p., + ill.

Établir la bibliographie du prince de Ligne est un redoutable entreprise que seul pouvait réaliser J. Vercroyse, érudit compilateur de la *Bibliographie des écrits relatifs au prince de Ligne 1749-2004* (nouvelle édition, 2006). Ce nouveau volume de plus de 500 pages témoigne de la complexité de la tâche. R. Chalou (1835) et H. De Backer (1914) s'y étaient frottés avec les moyens bibliologiques de leur époque. Le premier écrit de Ligne parut en 1770 (sans son aveu). Le prince installa dans son château de Belœil une presse privée dont le tirage fut évidemment limité. Reprenant le principe qu'il avait

utilisé pour sa bibliographie d'Holbach (1791), l'auteur a choisi le parti pris chronologique pour présenter les œuvres de Ligne dans leur redoutable variété, de l'art militaire au jardinage; les rééditions dont les traductions suivent l'originale et sont placées à la date de cette dernière. J. Vercurryse a pris aussi le soin de décrire selon les principes de la bibliologie la plus exigeante toutes les éditions, ce qui l'autorise à chasser de son *opus* les fameuses éditions fantômes, fruits de descriptions fautives antérieures, et à bien distinguer les émissions (éventuellement cartonnées) des éditions véritables. La bibliologie est un art du détail, sinon elle ne sert à rien. Chaque texte est précédé d'une courte présentation; les pages de titre décrites sont le plus souvent complétées par une reproduction photographique; les provenances terminent la description bibliologique et font preuve. Autant que faire se peut, l'origine des impressions est signalée quand la page de titre joue à la fausse adresse typographique: c'est là que les pratiques d'atelier et les ornements typographiques, dont l'auteur à l'expertise, permettent de lever bien des mystères, entre Liège, Belœil et Paris principalement. Les archives de Belœil, elles-mêmes, ne sont pas inutiles à ce propos. De sa première œuvre reconnue publiée séparément, les *Lettres à Eugénie sur les spectacles* (1774), au fameux *Coup-d'œil sur Belœil* (1781) et aux 34 volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux* (1795-1811) publiés à Dresde chez les frères Walther, on passe à l'anthologie qui le fit surtout connaître comme écrivain, les *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne* (1808-1809), un imbroglio bibliographique que l'auteur démêle. On signalera parmi les nouveautés, la brochure récemment retrouvée à Cracovie, la *Réponse à un livre sur la Pologne qui vient de paraître en 1797* (1798), qui ajoute un nouveau titre à la bibliographie de Ligne. Des appendices fournissent la liste des ouvrages « disparus, apocryphes et douteux ». Des index proposent l'incipit des pièces de poésie et les divers éléments utiles (noms, lieux, titres d'ouvrages) classés alphabétiquement.

François MOUREAU

Jean-Claude WAQUET et Françoise JANIN (dir.), *Négociateur sur un volcan. Dominique Vivant Denon et sa correspondance de Naples avec le comte de Vergennes (1782-1785)*, Direction des Archives, Ministère des Affaires Étrangères, Bruxelles, PIE Peter Lang (Coll. « Diplomatie et Histoire », 2007, LXXIX – 689 p.

Chacun connaît l'étrincelant *Point de lendemain* (1777) et les talents artistiques du dessinateur et graveur que fut aussi le conteur Vivant Denon. On n'ignore pas son rôle auprès de Bonaparte en Égypte, puis de Napoléon comme Directeur général des Musées; nous savons ce que lui doit notre Louvre. On pense moins à sa première carrière qui fit de lui un diplomate de l'Ancien Régime: secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, chargé de mission en Suisse, envoyé ensuite à Naples auprès de l'ambassadeur de France, le comte Clermont d'Amboise. De 1782 à 1785, en l'absence de l'ambassadeur, Vivant Denon fit fonction de chargé d'affaires dans la capitale du royaume napolitain: royaume sur lequel régnaient alors le faible et influençable Ferdinand IV, un Bourbon, fils de Charles III d'Espagne, et la reine Marie-Caroline d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette, elle-même sous l'influence de son favori, Acton, ennemi de la France, donc ami potentiel d'une Angleterre momentanément affaiblie par le traité de Paris (1783) et l'indépendance américaine. Mais c'est aussi vers la Russie que se tourne le gouvernement de Naples, avec un projet de traité commercial qui inquiète Versailles. D'autres signes de dégradation de relations entre deux couronnes aux liens dynastiques pourtant si étroits sont les tracasseries dont sont l'objet des navires français prétendant mouiller à Naples ou des négociants français contraints d'en appeler au roi de France pour recouvrer leur dû, ainsi que le refus opposé à l'offre de secours du gouvernement de Louis XVI, malgré les souffrances de la population péninsulaire, quand un tremblement de terre dévaste la région de Messine et la Calabre. Tous ces événements, et bien d'autres – intrigues de cour, changements ministériels etc. – sont la matière des deux cent quatre-vingt sept dépêches adressées par Denon aux ministres Vergennes du 6 juillet

1782 au 10 août 1785, minutieusement transcrites et sobrement annotées par F. Janin. Il s'agit bien de dépêches officielles, à lire comme telles, et non comme une correspondance privée, même si Denon a quelque mal à se plier parfaitement aux lois d'un genre codifié. Dans sa substantielle introduction J.-Cl. Waquet analyse avec finesse les difficultés que doit surmonter cette correspondance diplomatique : informer et commenter, sans se départir d'une certaine prudence (toute imprudence, Denon en fait l'expérience, suscite un sec rappel à l'ordre), dire à la fois ce que l'on observe ou devine, ce que l'on pense, ce dont on veut persuader et ce que l'on croit attendu du puissant ministre, dans un jeu où les joueurs ne sont certes pas égaux, mais où la dépendance réciproque rétablit une sorte d'égalité. On pourra d'autant plus regretter – seule réserve sur cette publication magistrale – le choix de rassembler en fin de volume les cent cinquante huit dépêches de Vergennes : placées à leur date, en alternance et souvent par contraste avec celles du chargé d'affaires, n'auraient-elles pas été encore plus parlantes ? Un bref glossaire des termes de marine, un index et une bibliographie complètent cette remarquable édition.

Jean EHRARD

HISTOIRE DES SCIENCES

Frédéric CHARBONNEAU, *L'Art d'écrire la science, anthologie de textes savants du XVIII^e siècle français*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Coll. « Textes rares »), 2006, 220 p.

Voilà une anthologie brève mais stimulante, qui servira peut-être utilement à vulgariser les « vulgarisateurs » des sciences, même si, comme le rappelle l'introduction (p. 5-15), le mot ne fait son entrée au dictionnaire qu'en 1846. C'est une page décisive de l'histoire des sciences que décrit ce volume : le 18^e siècle opère une transition remarquable de son discours scientifique, qui surprend nos catégories contemporaines. En se détachant du paradigme de l'érudition hérité de l'Humanisme et poursuivi au 17^e siècle, l'activité scientifique des Lumières offre une nouvelle tribune au développement des connaissances. Par le biais des Académies notamment, la science se fait discours à la portée de tous, et il y va de son avenir : car c'est d'une véritable entreprise de publicité qu'a besoin la science expérimentale en voie de constitution et d'expansion. D'où un rapport tendu mais fécond avec ce qu'on nommera bientôt la « littérature ». Polir ses mots est un moyen de faire reconnaître une démarche qui veut mettre au premier plan le fonctionnement des choses : on peut encore recourir au dialogue galant à la manière de Fontenelle, à l'aube des Lumières, voire au vers, dans le souvenir de Lucrèce, avec La Condamine ou Fontanes, bien plus avant dans le siècle. Avant que la technicité accrue, symbolisée par Lavoisier, ne coupe les ponts entre les « Lettres » et les sciences, il y avait toujours possibilité de ménager des passerelles entre les disciplines, comme en témoigne exemplairement d'Alembert. Mais le goût des échanges et des interférences a aussi ses dangers : le démon de l'analogie a pu pervertir la rigueur scientifique dans l'euphorie fin de siècle de la Raison triomphante. Là l'habillage rhétorique masque le flou des conceptions, chez Mesmer par exemple. C'est ce mouvement d'ensemble que permet de reconstituer la provision de textes, précédés chaque fois d'une notice courte mais utile sur l'auteur (p. 17-200). Les grands noms, vrais scientifiques ou simples amateurs (Fontenelle, Montesquieu, Maupertuis, d'Alembert, Buffon, Diderot, Voltaire et Rousseau) côtoient quelques « mineurs » d'importance, praticiens ou vulgarisateurs (Pluche, Nollet, Poncelet, Lévêque de Pouilly, Tissot, Fontanes et La Condamine). L'absence de quelques noms attendus (Réaumur, Condorcet, etc.) est compensés par un choix éditorial courageux et pertinent : ne faire figurer que des textes intégraux et des extraits longs.

Alain SANDRIER

Jean-Marc DROUIN, *L'Herbier des philosophes*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. « Science Ouverte »), 2008, 320p. + 12 ill.

Cet ouvrage qui se présente modestement, à travers son titre, comme une promenade philosophique au pays de la botanique, placée sous le signe de Rousseau, non seulement tient ses engagements mais va bien au-delà. En effet, sur le versant de la promenade philosophique, l'auteur montre comment Rousseau, Leibniz, Kant ont « rencontré » l'observation des végétaux et les débats qui ont affecté les questions de dénomination et de classification pour animer leurs propres conceptualisations philosophiques sur la finalité ou le rapport des mots aux choses. De ce premier point de vue, le *more botanico* se révèle être une véritable médiation entre le philosophe et le monde, le philosophe et sa propre pensée. Toutefois l'investigation ne s'arrête pas là : une seconde rencontre entre la philosophie et la botanique, cette fois d'ordre épistémologique, est produite devant nos yeux car « la connaissance des arbres trouve sa place dans l'arbre de la connaissance ». Sous cet angle, l'auteur développe les difficultés auxquelles la connaissance du végétal est confrontée : entre décrire, dénommer, définir, classer, introduire des généalogies, les critères de la taxinomie, situés entre nature et artifice, sont interrogés : dans cette configuration, les binômes linnéens, admirés (Rousseau) et discutés (Adanson), favorisent une interrogation élargie sur la constitution d'une langue savante, mais aussi sur les tentatives de généralisation inductive pour la philosophie contemporaine (Popper, Russell). Enfin, c'est le rapport même de l'homme à la nature, sous l'angle écologique qui est mis habilement en discussion : l'auteur confronte l'idéal anthropocentrique de la maîtrise de la nature (Descartes, Comte) aux questions plus contemporaines, mais non moins anthropocentriques, sur « la maîtrise de la maîtrise » de l'environnement. De ce point de vue, « l'herbier imaginaire » qui vient conclure l'ensemble de l'ouvrage et qui croise l'ensemble de ces perspectives est un herbier critique et philosophique qui manifeste à quel point et de quel point de vue le végétal est pour l'homme une occasion de penser.

Françoise BADELON

Paul MAZLIAK, *La Biologie au siècle des Lumières*, Paris, Vuibert, 2006, vi-471 p.

Le volume s'inscrit dans une série que l'a. consacre à l'histoire de la biologie du 18^e au 20^e siècle. Il s'est même évadé, dans un autre ouvrage, vers la médecine et la biologie dans la civilisation de l'islam. C'est donc la curiosité qui porte ce parcours de la biologie des Lumières. Curiosité informée puisque l'a. est un scientifique distingué venu à l'histoire des sciences, un peu à la manière de Jean-Pierre Changeux : on sait quel bénéfice l'étude dix-huitième peut tirer de telles incursions. Ici, le lecteur suit l'évolution de la biologie au fil des chapitres qui scandent les grands noms ou les grands domaines de l'étude de la vie : Leeuwenhoek, Réaumur, Maupertuis, Spallanzani, les grands botanistes (Linné, Jussieu), Buffon, la physiologie, les « philosophes », Priestley et Lavoisier, l'électricité et enfin Lamarck se succèdent dans des synthèses bien informées, qui ne cachent pas leur sources et qui présentent l'intérêt de citer longuement les pages les plus importantes des auteurs incriminés. On évite l'ennui que pourrait causer ce déploiement un peu trop linéaire grâce au plaisir évident que prend l'a. à confronter les connaissances anciennes aux nouvelles, à traduire en termes scientifiques actuels les démarches de l'époque. Contrepoint de connaisseur : le biologiste pointe derrière l'historien. Sans doute son ouvrage vise-t-il autant les curieux et les scientifiques en mal de connaissances sur l'histoire de leur domaine que les spécialistes du 18^e siècle. Il est vrai que la synthèse magistrale de J. Roger, très présente dans la bibliographie des chapitres, a dû dissuader l'a. de s'atteler à un nouveau parcours problématique de la question des sciences de la vie au siècle des Lumières. Il s'en tient à « décrire avant tout le travail et les efforts des hommes » de science, selon les mots de la belle citation de Jean-Sylvain Bailly (*Histoire de l'Astronomie*, 1779) qu'il place en épigraphe à son livre. Le propos est donc clairement mais intelligemment vulgarisateur. L'ouvrage est copieux, agrémenté de

belles illustrations, reproduisant pour la plupart des planches de l'*Encyclopédie*, et émaillé de nombreux hors-textes proposant les différents systèmes de classifications de l'époque ou les chronologies des travaux des scientifiques.

Alain SANDRIER

Jean-Paul POIRIER, *Un Électricien des Lumières en province. L'abbé Bertholon*, Paris, Hermann, 2008, 223 p.

Né à Lyon en 1741, mort en 1820, Pierre Bertholon fut titulaire de la chaire de physique expérimentale créée par les États généraux de Languedoc à Montpellier, avant que la Révolution en fasse un professeur à l'École centrale du Rhône. C'est un parfait représentant de la fièvre électrique qui saisit l'Europe du temps. Il se fait connaître par trois traités, *De l'électricité du corps humain* (1780), *De l'électricité des végétaux* (1783) et *De l'électricité des météores* (1787) qui explorent l'universalité du phénomène, de la terre au ciel, de la vie végétale à la vie humaine. Il est actif sur le plan expérimental aussi bien que théorique. Il installe des paratonnerres, explique les éruptions volcaniques et les tremblements de terre par l'électricité, classe les maladies en électriques et non électriques et propose un électrovégétomètre pour stimuler la pousse des plantes. La monographie de J.-P. Poirier montre les tensions chez lui entre manipulations expérimentales et absence de recherches réellement expérimentales, entre information scientifique et construction d'hypothèses hasardeuses. Son périodique *La Nature considérée sous ses différents aspects ou Journal d'histoire naturelle* qui eut dix numéros de 1787 à 1789 cherche de même sa voie entre vulgarisation et mondanisation du savoir.

Michel DELON

Claire SALOMON-BAYET, *L'Institution de la science et l'expérience du vivant. Méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion (Coll. « Champs Sciences »), 2008, 500 p.

Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1978, avait fait, dans le n° 13 de *DHS* (1981), l'objet d'un bref compte-rendu qui s'achevait par cet éloge : « une authentique réflexion sur l'institution de la science dans son sens d'innovation et de transmission du savoir ». La nouvelle édition, d'un format de poche, est revue et augmentée (nouvelle préface, nouvelle annexe sur « Le coût scientifique de la révocation de l'édit de Nantes », et complément bibliographique). L'auteur souligne en ouverture comment c'est à la « transformation radicale de la discipline désignée sous le nom d'histoire des sciences » qu'on doit désormais la mise à disposition des textes fondamentaux, comme la multiplication d'ouvrages concernant cette discipline. « Insolite et paradoxale », l'histoire des sciences reste néanmoins quelque peu dissidente, « hybride » : d'où l'intérêt de cette réédition. Cet ouvrage, fondé sur un considérable travail de dépouillement de textes, n'a rien perdu de sa pertinence ni de l'acuité de ses analyses, dont la grande richesse, qu'on ne saurait réduire à quelques phrases, est susceptible d'intéresser les chercheurs de nombreuses disciplines. Ajoutons qu'à suivre, au long de ces « chemins empruntés par la connaissance du vivant », un auteur dont l'érudition se permet aussi quelques détours par Valéry ou Borges, même le [la] non spécialiste goûte un vrai plaisir de lecture, et se passionne dans la découverte de cet « espace d'un drame » que constituent les expériences sur le vivant. C'est dans le cadre institutionnel de l'Académie royale des sciences, de sa création par Louis XIV et Colbert à sa suppression par la Convention, qu'est donc située cette réflexion sur la constitution des « savoirs du vivant », cadre qui, au croisement des concepts (du *Traité de l'homme* de Descartes à Seguin et Lavoisier) et des pratiques, en fournit une « clé d'interprétation » sociologique et épistémologique. Les questions centrales sont posées très clairement dans la nouvelle préface, qui affirme, par rapport à la tradition des historiens des sciences de la vie, la nécessité d'une rupture : « comment le vivant [...] objet d'observation, de description, de

dénomination, est-il devenu *objet d'expérience* dans ce siècle long ? », le terme d'expérience lui-même étant, dans sa « stabilité illusoire », objet d'une minutieuse enquête. Comment penser, grâce à une méthodologie qui se veut « interdisciplinarité en action », cette véritable « révolution » d'un passage « du problème de la génération à l'analyse des régulateurs de la machine animale », enfin comment faire « l'archéologie de la biologie » ? L'étude est à la fois historique (histoire des institutions et des sciences, des classements et des analyses, du rapport de la science au politique, mais aussi histoire des mots), théorique, épistémologique, discursive. Elle évoque les apports des théoriciens et des praticiens (Pascal, Mariotte, Claude Perrault, Huygens, Fontenelle, Tournefort, Buffon, Hume, Mupertuis, d'Alembert, Réaumur, Condorcet, pour n'en citer que quelques-uns). On passe de l'histoire naturelle à la philosophie naturelle – la physique – entendue aussi comme lieu d'une « grande espérance » touchant la santé et le bien de l'homme. L'analyse des discours scientifiques fondamentaux suit – depuis la « scène baroque » de la première Académie où coexistent de multiples doctrines – les réformes successives de l'institution, véritable réservoir de formes à la foisonnante richesse, mais aussi le quotidien du travail académique, et met en lumière la progressive évolution de la théorie. Tandis que s'opère le « décentrement » de cette théorie par rapport à la raison mathématique, elle va « devenir une enquête, c'est-à-dire une pratique ». Attentive aux mots, l'auteur montre aussi, à partir de thèmes de réflexion comme, en autres exemples, l'anatomie et la physiologie, comment la dénomination, la pratique de ce qu'elle désigne, et le sens précis des termes peuvent apparaître à des moments différents. L'empirisme et ses « feintes expérimentales et philosophiques », dans sa longue évolution sur plus d'un demi-siècle, est l'objet d'une analyse particulièrement intéressante : l'auteur rappelle opportunément que « l'utilisation d'un langage est pétri d'illusions rétrospectives » et que l'expérience – considérée comme objet théorique et comme pratique, une expérience polysémique (polysémie présente déjà chez Bacon), ambiguë, triviale ou savante – pour être au 18^e s. comme aujourd'hui le « signe de la scientificité », ne l'est pas pour les mêmes raisons. Perçus dans leur contexte européen, même si est toujours privilégié le cadre propre de l'Académie, l'évolution qui permet la disparition de « l'identification du fait et de l'observation à l'expérience », les différents cheminements de la réflexion sur la pratique expérimentale et de la méthode expérimentale élaborée donnent lieu à de fructueuses réflexions, tant historiques que théoriques et méthodologiques.

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

LITTÉRATURES

Nadezhda ALEXEEVA, *L'Ode russe. L'évolution de la forme odyque au XVII^e-XVIII^e siècle* [Russkaya oda. Razvitie odicheskoi formy v XVII-XVIII vekah]. Saint-Petersbourg, Nauka, 2005, 368 p.

L'ode panégyrique fut le genre principal le plus prestigieux du classicisme russe du 18^e s. L'ouvrage propose de donner pour la première fois l'histoire continue de ce genre qui occupait une place très importante non seulement dans la poésie, mais dans la société et l'ensemble de la culture russe à l'époque. Le but de l'auteur est assez ambitieux au fond d'une tradition dans l'histoire littéraire russe, bien illustrée par les études de la poétique odyque de L. V. Pumpjansky, G. A. Gukovsky, Ju. N. Tynjanov, I. Z. Serman. L'analyse historique du genre commence non comme d'habitude avec les années 30 du 18^e s. quand sont parues les premières odes de classicisme, mais par la réception en Russie de la poésie latine (surtout de la tradition de Horace) et les premières œuvres de versification syllabique russe. Ainsi l'auteur élargit considérablement les limites chronologiques du genre. Toutes les étapes de l'évolution de l'ode panégyrique – des œuvres scolaires, en passant par l'œuvre des professeurs allemands à Petersbourg et la poésie des premiers maîtres de la nouvelle littérature russe Trediakovsky et Lomonossov, Soumarokov et Kheraskov, jusqu'aux odes

tardives du classicisme russe par V. Petrov et la « nouvelle » ode du grand Derzhavine, sont scrupuleusement analysées dans le cadre non seulement de la culture russe, mais aussi des processus communs en Europe (attitude envers la tradition pyndarique ou horacienne et plus largement envers les Anciens, choix de strophe et de style, etc.). L'étude d'Alexeeva propose des idées nouvelles et raisonnables, bien motivées sur l'histoire et la poétique de l'ode panégyrique russe et un point de vue original sur l'évolution et la spécificité nationale de la poésie de ce pays, laquelle se développera dans le siècle suivant.

Angéline VATCHEVA

Daniel BERMOND, *Mademoiselle R****, Paris, Seuil, 2008, 287 p.

Christophe BIGOT, *L'Archange et le procureur*, Paris, Gallimard, 2008, 283 p.

Christophe DONNER, *Un Roi sans lendemain*, Paris, Grasset, 2007, 381 p.

Que la Révolution reste un ferment d'inspiration aujourd'hui, le roman en apporte une nouvelle preuve, après la déferlante Marie-Antoinette. À la première personne, D. Bermond et C. Bigot font parler de vieilles femmes, plusieurs décennies après les faits. Chez D. Bermond, elle ne veut pas dire son nom, soupçonneuse, fatiguée mais animée encore d'une flamme. C'est Charlotte Robespierre qui évoque ses démêlés avec Maximilien et la famille Duplay, le voyage dans le Midi avec Augustin, le cadet, l'arrestation après l'exécution des deux frères, ce qu'elle considère comme sa trahison, puis la constitution d'une tribu de fidèles. C. Bigot a choisi M^{me} Duplessis, qui est sollicité par son petit-fils, installé à Haïti et troublé par les rumeurs concernant ses parents, Camille et Lucile Desmoulin. Elle se souvient de l'amitié de Camille et de Maximilien, de la face diurne de Camille aux côtés de Lucile et de sa face nocturne dans les bas-fonds du Palais Royal. Une dernière entrevue de la mère avec l'Incorruptible reste sans succès. C. Donner entrecroise pour sa part trois histoires, celle d'un écrivain chargé d'écrire un scénario sur le fils de Louis XVI, celle du jeune garçon, enfermé au Temple, celle enfin de Hébert, le père Duchesne, ambitieux prêt à tout. Le dépôt du cœur authentifié à Saint-Denis en 2004 réunit le présent et le passé. Les deux premiers romanciers cherchent à rendre une Révolution, vécue au jour le jour, non loin des personnages historiques. Le troisième est plus agressif dans l'évocation du jeune prince, devenu « le cobaye de l'expérimentation égalitariste » ou de Hébert à la tête d'« une espèce de holding répressif et judiciaire ». Si l'on pouvait croire l'histoire de la Révolution refroidie, la fiction actuelle prouve qu'il n'en est rien.

Michel DELON

P. E. BOUKHARKIN (éd.), *Les Relations littéraires entre la Russie et l'Europe, XVIII^e siècle, Dictionnaire encyclopédique, Articles*, [Russko-evropeiskie literaturnye svjazi. XVIII vek. Encyclopedicheskie slovar'. Stat'i. Otv. red. P.E. Boukharkin], Saint-Petersbourg, Faculté de Philologie et d'Art de l'Université de S.-Petersbourg, 2008, 426 p., + résumés en anglais, français, allemand, + nb. ill.

Ce livre est le résultat de la collaboration active et fructueuse entre la Faculté de Philologie et d'Art de l'Université de S.-Petersbourg et l'Institut de la littérature russe de l'Académie des sciences (Maison Pouchkine – Puchkinskii dom). Il doit compléter selon l'idée des auteurs du projet les deux éditions de prestige récentes : le *Dictionnaire des écrivains russes du 18^e siècle* (dont les deux parties parues sont déjà sur le site web de la Maison Pouchkine – www.pushkinskijdom.ru) et le premier tome de la série encyclopédique *Trois siècles de S.-Petersbourg. Dix-huitième siècle* (Tri veka Sanct-Peterbourga. Os'mnadtsatoe stoletie). Parmi les participants on trouve des noms célèbres des grands connaisseurs des relations littéraires de la Russie avec les autres pays d'Europe (France, Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Suisse, Pologne, Suède, Portugal) – Ju. D. Levin, P. R. Zaborov, R. Ju. Danilevsky, N. D. Kotchetkova, N. N. Kazansky, E. B. Mozgovaja, M. V. Razumovskaja, V. D. Rak, S. I. Nikolaev. À côté d'eux sont présentés des collaborateurs dont les travaux présentent

beaucoup d'intérêt scientifique pour ces années dernières – N. Alexeeva, A. Diomin, K. Lappo-Danilevsky, etc. L'ouvrage est composé de deux parties. La première consiste dans le « Dictionnaire encyclopédique » proprement dit avec une centaine d'articles sur les noms des écrivains étrangers, les œuvres qui ont constitué un objet de réception (lecture, traduction, imitation, russification) dans la culture russe au 18^e s., et 9 articles consacrés aux relations de la littérature russe avec les autres grandes littératures européennes. Dans la deuxième partie de l'ouvrage il faut accorder un intérêt spécial aux quatre annexes publiées qui étudient la réception de l'Antiquité et de l'œuvre des anciens dans la culture russe du 18^e s. (I. A. Podterguera, N. N. Kazansky, A. I. Ljubjîn), l'évolution de la traduction en russe (Ju. D. Levin et P. R. Zaborov), la revue bibliographique de la littérature étrangère dans la périodique russe à l'époque (V. D. Rak) et enfin la versification russe du 18^e s. (E. V. Hvorostianova).

Angéline VATCHEVA

Andrea CARLINO et Alexandre WENGER (éds), *Littérature et médecine. Approches et perspectives (XVI^e-XIX^e siècles)*, Genève, Droz (Coll. « Recherches et rencontres »), 2007, 288 p.

Cet ouvrage collectif s'inscrit dans un champ d'étude novateur dont les perspectives croisées et interdisciplinaires sont précisées par les éditeurs au début de l'ouvrage. En effet, les relations entre la littérature et la médecine ont souvent été pensées en termes « d'influence » du médical sur le littéraire. Il s'agit de modifier cette approche – qui ne renonce pas à une forme de cloisonnement – pour privilégier une reconfiguration des savoirs qui s'appuie sur le principe d'une appropriation réciproque de ces deux domaines qui mobilise le concept de « ressource ». L'édition des différentes communications – en quatre parties distinctes – témoigne de cette innovation méthodologique à travers la diversification appuyée des perspectives. La première partie « la littéralité des textes médicaux » aborde le fondement humaniste de la médecine dont on rappelle qu'elle dispose de trois outils principaux – le couteau, les herbes et la parole – et que cette dernière inscrit durablement la médecine dans une dimension narrative. Plusieurs perspectives originales sont développées : en particulier, il est montré comment la poésie peut être mise au service de polémiques médicales (Jean-François Sacombe) ou encore comment la vulgarisation médicale suppose une littérisation du discours (Symphorien Champier). La seconde partie sous le titre « maladies et mort des gens de lettres » modifie la problématique en décrivant le regard que porte la médecine sur la pathologie spécifique des intellectuels au premier rang desquels figure Rousseau adossé aux traits particuliers de la mélancolie. La troisième partie nommée « doctrines médicales et textualité » ouvre le champ du matérialisme sous deux aspects complémentaires : la difficulté de comprendre comment la matière peut produire de la pensée montre la nécessité de recourir à la métaphore (chez Diderot) du moi-araignée pour le conceptualiser ; à l'inverse, le discours littéraire ou philosophique « singe » le discours médical pour produire chez Saint-Simon une physiologie sociale. Enfin, dans « Mises en récit de la maladie », on montre comment la maladie comme objet de communication, mise en récit, joue un rôle social en sollicitant l'imaginaire individuel ou collectif (maladie d'amour ou analogie entre la souffrance corporelle et spirituelle) qui démontre les « dangers » de la lecture car tout récit modifie les dispositions organiques du lecteur.

Françoise BADELON

Derek CONNON, *Identity and Transformation in the Plays of Alexis Piron*, London, Modern Humanities Research Association and Maney Publishing (Coll. « Legenda »), 2007, X-182 p.

Cet ouvrage clair, sans aucune prétention ni aucun jargon, offre une lecture très approfondie, et très documentée, de l'ensemble du théâtre de Piron, regroupant des articles anciens retravaillés et des recherches nouvelles pour ne rien laisser de côté. L'auteur consacre d'abord cinq chapitres aux pièces jouées à la Comédie Française, puis quatre au répertoire

forain, ordre qui peut étonner par rapport à la chronologie. Mais ce plan plaît beaucoup à la lecture : on passe des analyses d'une extrême finesse sur les mensonges et les fausses identités, dans *La Métromanie*, puis dans les tragédies, à une réflexion sur les identités génériques – le forain, l'italien, la parodie, l'opéra-comique –, pour découvrir dans un final assez éblouissant la question de l'identité sexuelle (remarquables variations sur Tirésias...), et comprendre avec D. Connon que le théâtre irrégulier des débuts n'est pas (seulement) un « workshop » pour le théâtre régulier, mais une aventure théâtrale en soi – et la seule, sans doute, qui passerait encore les rampes aujourd'hui. Un seul regret ? l'absence d'une étude iconographique.

Martine DE ROUGEMONT

Christian DESTAIN, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Le Cavalier Bleu, Coll. « Idées reçues », 2007, 126 p.

Cette petite collection, très maniable et agréable à lire, n'a pas pour but de détruire systématiquement les idées reçues mais cherche à « comprendre leur raison d'être ». Les idées reçues sur Rousseau ne manquent pas, depuis l'abandon de ses enfants jugé incompatible avec la publication de l'*Émile*, son désir de retourner à la nature, son romantisme ou sa misogynie. Ch. Destain ne nous donne pas une vérité de Rousseau mais montre les ambiguïtés et les contradictions de l'homme et de son œuvre, la puissance et la rigueur intellectuelle de sa pensée, celle d'un intellectuel pleinement ancré dans son siècle dont l'intelligence et l'indépendance ont heurté ses contemporains et lui ont attiré de réelles persécutions. Des rappels toutefois toujours nécessaires lorsqu'on aborde l'œuvre de Rousseau, que la sortie de l'état de nature constitue pour l'être humain une véritable tragédie, celle de la tyrannie et de l'inégalité mais que cet état de nature est aussi « une construction intellectuelle et une fiction méthodologique ». Si l'individu Rousseau a abandonné ses enfants et écrit des textes sur les femmes considérés comme réactionnaires, il faut replacer les actes de sa vie et ses écrits dans le contexte de l'époque sans le condamner d'emblée. Voilà donc un petit livre par son format qui constitue un excellente introduction à l'œuvre de Rousseau et qui a l'avantage de se glisser dans une poche. Un Rousseau portatif. De quoi réconcilier Jean-Jacques avec Voltaire!

Pascal PELLERIN

Camille ESMEIN-SARRAZIN, *L'Essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008, 592 p.

La division de l'histoire littéraire par siècles aurait des aspects très dommageables si elle conduisait chaque spécialiste à ignorer tout ce qui dépasse les bornes chronologiques qu'il s'est assignées. En l'occurrence, l'histoire de la pensée du roman au 18^e siècle et, partant, l'histoire du roman lui-même serait tout à fait inintelligible si on ignorait de quelle façon ce genre littéraire se constitue comme tel, notamment à partir du *Traité de l'origine des romans* (1670) de Huet. C'est ce que montrait déjà, l'anthologie établie par C. Esmein (*Poétiques du roman. Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII^e sur le genre romanesque*, Paris, Honoré Champion, 2004), dont le présent volume est comme l'accompagnement. Issu d'une thèse, ce livre présente une étude très complète de tous les ouvrages, préfaces, discours ou pamphlets qui réagissent à chaud à l'essor du genre romanesque au milieu du 17^e s. Les discours sur le roman, qui émergent peu à peu de la polémique pro-ou anti-romanesque, identifient peu à peu un genre et des sous-genres en même temps qu'ils contribuent, pour certains d'entre eux du moins, à sa légitimation. Cette théorisation à l'œuvre élabore peu à peu une rhétorique du roman qui oblige à la comparaison avec le modèle épique comme avec le modèle historiographique, qui s'interroge sur la matière propre du romanesque, sur ses personnages et ses thèmes, comme sur sa forme et son langage. Ce faisant, c'est le statut de la fiction qui est réévalué, aussi bien que le rapport de l'auteur à son lecteur et du lecteur à son livre. L'enquête de C. Esmein-Sarrazin déploie avec

une très grande maîtrise une érudition confondante qui n'étouffe jamais les lignes argumentatives. Ce qui lui permet au passage de faire justice d'un lieu commun de l'histoire littéraire qui voit dans les années 1660 une rupture dans l'histoire de la fiction narrative. Il n'y a pas de « tournant » brutal qui verrait l'abandon du roman héroïque au profit de la nouvelle. Il y a en revanche, dans le dernier tiers du 17^e s., l'avènement d'une nouvelle théorisation du romanesque, qui invente pour une part (chez Huet, chez Du Plaisir ou chez les auteurs de parodies anti-romanesques) cette séparation entre le roman baroque et le « petit roman ». Cette nouvelle poétique contribue à la reconnaissance du roman comme genre littéraire et à sa légitimation. Elle constitue le fondement sur lequel le roman du 18^e s. peut s'écrire.

Colas DUFOLO

Helen FRONIUS, *Women and Literature in the Goethe Era. 1770-1820. Determined Dilettantes*, Oxford, Oxford University Press (Coll. « Oxford Modern Languages and Literature Monographs »), 2007, 276 p.

La riche bibliographie sur laquelle se fonde cette étude comprend, outre les sources imprimées, des manuscrits de lettres de femmes de langue allemande du tournant des Lumières. Betty Gleim, en particulier, est souvent mise à contribution ici. H. Fronius rappelle qu'à l'époque de Goethe on a découragé l'écriture des femmes – Schiller qualifiait les écrivaines de « dilettantes ». Cependant, comme l'indique l'adjectif accolé à ce substantif dans le sous-titre, l'auteur entend montrer ici qu'elles ont su s'affirmer dans des conditions peu favorables. Elles ont parfois pris part activement au débat, par exemple, comme Susanna Bohl, en rédigeant des réponses à des poèmes d'hommes condamnant les écrivaines. L'approche, au croisement de la littérature et de l'exploration documentaire, est à bien des égards tributaire de la sociologie. Elle met en évidence les conditions de production et de circulation des textes. Elle permet en outre de montrer, par le biais d'exemples de cas individuels, mais aussi de statistiques, que les écrivaines du temps de Goethe ont abordé des genres divers et souvent publié leurs œuvres. Les cinq chapitres ont des titres bilingues qui font mouche – comme le 4^e par exemple : « Was will der reiche Mann der armen Frau für diese Arbeit geben? » : Women Writers and the Literary Markets » (« Qu'est-ce que l'homme fortuné souhaite donner à la pauvre femme pour ce travail? » Les femmes écrivains et les marchés littéraires »). L'étude entend ainsi mettre en lumière des auteures qui sont restées dans l'ombre de leur vivant et que l'histoire littéraire a souvent négligées.

Catriona SETH

Emma GILBY, *Sublime worlds. Early modern French Literature*, London, Legenda, 2006, 345 p.

Des sources des idées sur le *Sublime* de Longin (3^e siècle apr. J. C.), Emma Gilby revient sur la réception du *Traité* en retraçant une génétique de sa pensée au 17^e siècle. Depuis les principes de la revivification jésuitique des forces de la nature jusqu'aux visions furieuses d'une poétique traduisant l'inspiration divine, Longin devient un référent systématique dans l'élaboration de la rhétorique et de l'imaginaire classiques en Europe. Revenant notamment sur les processus d'enchaînement des idées longiniennes et de leur réception chez Blaise Pascal (*Pensées*, 1670) et Boileau (traducteur du *Peri Hypsous*, 1674), l'auteur pose d'une part la question de la perméabilité des formes rhétoriques du *Sublime* dans la tragédie classique de Pierre Corneille puis de leurs réminiscences dans les débats illustrant la fameuse Querelle des anciens et des Modernes. Elle démontre notamment comment Pascal s'inspire du pragmatisme de la pensée de Longin et d'une redéfinition terminologique du *Sublime* pour établir les fondements discursifs de la conversion spirituelle et de la révélation des saintes Vérités. Au terme de cette réflexion, l'auteur évalue l'emploi du tropisme longinien au sein d'une République des Lettres qui tente, à l'instar de Montaigne, de révéler les mécanismes susceptibles de décrire et de transmettre ce sentiment. Inspirée

par l'exemple de ces littérateurs, Emma Gilby nous invite à méditer sur la nécessité d'un dépassement de l'entendement du *Sublime* au 17^e siècle, réduit encore à une seule poétique de la Grandeur.

Laetitia PIERRE

Jan HERMANN, Mladen KOZUL, Nathalie KREMER, *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC), 2008, 336 p.

À l'heure où l'on tente de faux procès aux chercheurs et où les chefs-d'œuvre de la littérature classique sont l'objet d'un processus de délégitimation émanant du sommet même de l'État, il est réjouissant de constater que les études littéraires font preuve d'une belle vitalité, en ouvrant en permanence de nouveaux chantiers et en traçant des pistes d'analyse inédites. Qui eût pensé, il y a seulement une décennie, que l'on pût consacrer une importante série de travaux aux seules préfaces des romans du 18^e siècle? Ce vaste chantier, ouvert par J. Hermann et Ch. Angelet avec la publication en deux volumes d'une large anthologie de préfaces romanesques (*Recueil de préface de romans du XVIII^e siècle*, 1999 et 2003) accompagnés de travaux préparatoires déjà considérables (*Le Topos du manuscrit trouvé*, 1999 – *Préfaces romanesques*, 2004) trouve présentement son point d'aboutissement sous la forme d'un ouvrage collectif dans lequel les enjeux épistémologiques, sociaux et poétiques du texte préfaciel sont analysés avec toute l'attention et la hauteur de vue souhaitables. Qu'on ne s'attende donc pas à une fastidieuse taxinomie, ni à une succession arbitraire de micro-lectures, le propos est d'une tout autre ampleur. La somme est organisée autour de quelques questions fondamentales, que ne pourront ignorer plus longtemps tous ceux qu'intéresse le problème épineux du statut de l'œuvre romanesque classique, dont il est fait l'hypothèse fructueuse que sa discussion trouve dans l'exercice obligé de la préface son terrain d'élection. Le point de départ de l'enquête est donné par le « dilemme du roman » exposé en son temps par Georges May, et largement repensé à la lumière de recherches plus récemment menées sur le statut de la fiction dans une société hiérarchique, à propos de laquelle il est rappelé que nulle parole ne peut être proférée sans avoir été préalablement légitimée par les institutions (politique, religieuse, académique) au regard desquelles le roman ne peut qu'avouer sa « bâtardise », tare dirimante sous l'Ancien Régime. La réflexion sur le statut du roman véhiculé par les préfaces s'inscrit ainsi dans une problématique plus large, celle de « la légitimation des discours à l'âge classique » (p. 67). Sans s'encombrer d'un formalisme stérilisant, l'enquête prend appui sur les thèses bien connues de Jürgen Habermas en mobilisant les ressources de la rhétorique et de la pragmatique pour montrer que la séquence préfacielle est le lieu où s'effectue la transaction indispensable au devenir public de la parole privée, le rite nécessaire à la légitimation de la bâtardise littéraire; et c'est à ce titre qu'elle recèle quelques fort belles relectures de péritextes canoniques, dont celui de *La Vie de Marianne*. L'ouvrage présente le petit défaut, inhérent aux livres écrits à plusieurs mains, de n'éviter pas toujours les redites; et il n'est pas vrai que « Voltaire n'avait pas vingt ans au moment du succès d'*Cedipe* » (p.137). Plus sérieusement, il est de ceux qui, à l'instar des intéressantes *Métafictions* de Jean-Paul Sermain (Champion, 2002) font craindre un excès de mobilisation théorique à propos de textes mineurs, qui s'avouent pour tels et se déploient ouvertement dans le registre de l'ironie. Il n'en est pas moins assuré qu'avec les travaux précités du même groupe de chercheurs, ce livre est parvenu à dégager un champ d'investigation inédit et considérable. N'est-ce pas aussi la vocation de la recherche?

Pierre HARTMANN

Jan HERMANN, Kris PEETERS et Paul PELCKMANS (éds), *M^{me} Riccoboni, romancière, épistolière, traductrice*, Louvain, Peeters (Coll. « La République des Lettres »), 2007, 320 p.

C'est à l'occasion du 250^e anniversaire de la parution des *Lettres de Mistriss Fanny Butlerd* qu'est publié ce volume restituant les travaux du premier colloque international

(Louvain-Anvers, 18-20 mai 2006) consacré à Marie-Jeanne Riccoboni. Les communications contenues dans ces actes présentent le travail et l'esprit de cette romancière du 18^e s. L'étude se fait autour de trois axes : l'œuvre romanesque, la correspondance personnelle et le travail de traductrice. L'intérêt majeur du volume est de proposer un premier ouvrage collectif sur un auteur très longtemps oublié. Le chercheur dix-huitiémiste découvre ici l'écriture riccobonienne, son rapport à l'épistolaire, à l'Angleterre et sa « sensibilité ». Ce ne sont pas uniquement les romans les plus édités qui y sont étudiés ; Pascale Bolognini-Centène analyse les derniers écrits de l'auteur : ses nouvelles médiévales qui sont de véritables curiosités pour celui qui limitait cette œuvre au roman sentimental. On découvre avec plaisir la richesse de sa correspondance avec Hume, Garrick ou Robert Liston (entre autres dans la communication très intéressante de Marie-Pierre Legrand sur le rapport de l'auteur avec les Philosophes). Les dernières communications proposent une ouverture sur l'influence et la réception de Riccoboni ; ainsi l'étude d'Ann Lewis qui rapproche les illustrations des éditions du 19^e s. à celles de Volland en 1786. On retrouve d'ailleurs en fin d'ouvrage les 24 gravures des *Cœuvres complètes* de 1790 qui illustrent toute l'œuvre riccobonienne (mais il est surprenant de ne pas les voir mentionnées dans la table des matières). Alors que le titre des actes évoque une approche en trois axes de recherche, le sujet des communications indique une forte inégalité entre eux. L'œuvre romanesque est la plus étudiée ; une sous-catégorisation aurait été souhaitable. D'autre part, on aurait apprécié un index afin de mieux identifier les différents commentaires. Cet excellent ouvrage traduit de façon bienvenue un regain d'intérêt des chercheurs pour cette femme-écrivain et contribue de façon déterminante à une meilleure connaissance de son œuvre.

Audrey COULOMP

Derek HUGHES, *Culture and Sacrifice : Ritual Death in Literature and Opera*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 313 p.

Le propos de D. Hughes est ambitieux puisqu'il entreprend de brosser un tableau diachronique des œuvres littéraires dans lesquelles des rituels de sacrifice humain – évoqués, effectivement représentés ou évités de peu – sont utilisés à des fins symboliques. Il étudie l'évolution de l'interprétation littéraire du sacrifice humain de Homère à nos jours. Grâce à ce parcours diachronique, il parvient à montrer que la notion de sacrifice humain évolue au cours de l'histoire. Dans les sociétés qui pratiquent de tels rituels, il s'agit de la manière la plus haute d'honorer les dieux. En revanche, l'abolition du sacrifice humain devient ultérieurement un indice de progrès et de civilisation. La littérature anglaise serait la première à avoir réfléchi aux implications du sacrifice dans une société dominée de façon croissante, à partir du 16^e s., par le calcul, la mesure et les statistiques. Si, depuis Eschyle, le sacrifice humain était considéré comme opposé à l'idée de progrès humain, *Titus Andronicus* de Shakespeare serait un exemple de retour régressif à une sorte de chaos mythique tandis que *Le Marchand de Venise* présenterait une homologie entre le sacrifice humain et la transaction fiduciaire. L'auteur propose ensuite diverses études de cas portant respectivement sur John Dryden (*The Indian Emperour*, 1665), Aphra Benn (*Oroonoko*, 1688) et Daniel Defoe (*Robinson Crusoe*, 1719). La très intéressante lecture qu'il propose de *Robinson Crusoe* met en lumière les liens structurels qui unissent la pensée numérique et la pensée morale : dans un cas comme dans l'autre, le chaos mental résulte de l'impossibilité de « différencier ». Defoe exploite le conflit entre une culture fondée sur un ordre numérique et une culture pré-mathématique. Le chapitre suivant étudie le sacrifice au siècle des Lumières. Le livret de Pietro Métaïstase pour l'opéra *Demofonte* (1733) de Antonio Caldara aurait eu une influence notable : il représente l'abolition par le roi de Thrace du sacrifice annuel d'une vierge. Le roi triomphe de ses instincts les plus primaires et les plus égoïstes pour devenir un suzerain plus juste. Ce livret souvent mis en musique (par Graun, Vogel, etc.) traduit ainsi un changement de paradigme politique dans cette période. Jusqu'à la chute de Napoléon, le thème du sacrifice évité devait être utilisé pour

célébrer les monarques absolus « éclairés » qui savaient dépasser leur intérêt propre. Plus tard dans le siècle, les auteurs de la sensibilité analysent la conscience aussi bien de la victime du sacrifice que de son bourreau. C'est le cas par exemple dans *Les Incas* (1778) de Jean-François Marmontel. Le zénith de l'intérêt pour le sacrifice évité est atteint vers 1780, avec, notamment, ces grands chefs-d'œuvre que sont *Iphigénie en Tauride* de Goethe, *Idoménée* de Mozart et *Iphigénie en Aulide* et *Iphigénie en Tauride* de Gluck, que l'A. analyse successivement. La période suivante, qui s'étend de la Révolution française à la chute de Napoléon, est illustrée par des auteurs comme Sade ou Schiller. Le conflit entre les forces sacrificielles et la raison éclairée s'intériorise au sein d'une conscience divisée. Comme l'illustre *Frankenstein* de Mary Shelley, que Hughes analyse finement, les dangers ne résident plus dans de distantes contrées mais au sein du sujet lui-même. On assiste à une sécularisation du rituel sacrificiel. Associé au 18^e s. aux systèmes sociaux et religieux, le sacrifice humain devient, à l'époque romantique, un moyen d'explorer la psyché de l'individu. C'est le sens des nombreuses scènes de nuits de noces interrompues que l'on trouve dans la littérature de l'époque... Si le livre ne porte pas exclusivement sur le 18^e s., on s'y plongera avec intérêt pour la variété et la richesse des horizons abordés autour d'une même problématique. Il témoigne d'une très vaste érudition. L'immensité du propos est aussi, d'une certaine façon, son talon d'Achille, car, pour chaque période prise séparément, la même problématique justifierait sans doute une étude plus attentive et détaillée. L'impression de lire une suite d'études de cas nuit aussi, dans une certaine mesure, à la force de la démonstration.

Pierre DUBOIS

Alexander KOSENINA, *Karl Philipp Moritz. Literarische Experimente auf dem Weg zum psychologischen Roman*, « Kleine Schriften zur Aufklärung », Göttingen, Wallstein Verlag, 2006, 184 p.

Karl Philipp Moritz (1756-1793) a connu un destin météorique. Issu d'un milieu fort modeste, il a rempli les 37 années de sa courte existence par une grande abondance d'ouvrages sur les sujets les plus variés. Parmi ceux-ci un chef-d'œuvre, rapidement salué comme tel, son roman *Anton Reiser*. Le but du présent ouvrage, modeste dans ses dimensions comme dans ses ambitions, est de repérer l'annonce du grand œuvre durant la période qui va de novembre 1768, où Moritz est nommé professeur à Berlin, à l'été de 1786 où il part pour un voyage en Italie. Sept publications sont ainsi analysées, certaines qui paraissent d'assez médiocre intérêt, comme les sept poèmes dédiés à Frédéric II, d'autres plus prometteuses comme le *Voyage d'un Allemand en Angleterre dans l'année 1782*. Heureusement, dépassant le projet initial, les œuvres sont aussi approchées pour elles-mêmes et replacées dans un contexte historique qui ne manque pas d'intérêt. Il n'empêche que l'aspect téléologique constitue parfois un handicap pour ces études de détail. On s'étonne aussi de l'absence d'un chapitre récapitulatif qui aurait fait la synthèse de ces années d'apprentissage, promesse de l'épanouissement romanesque à venir.

Henri DURANTON

Isabelle MARTIN, *L'Animal sur les planches au XVIII^e siècle*, préface de François MOUREAU, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitièmes siècles »), 2007, 318 p. + 7 ill.

L'auteur, qui a déjà consacré un ouvrage aux théâtres de la Foire (SVEC 2002 : 10), donne ici un premier bilan d'une recherche de longue haleine sur les animaux au théâtre, qu'elle poursuit dans le cadre d'un groupe de recherche très actif, dont témoignent nombre de colloques et d'articles. Ce statut provisoire et prospectif induit quelques problèmes d'organisation dans ce volume, qu'il faut dépasser. Un corpus déjà considérable de près d'une centaine de titres de pièces, conservées ou non, imprimées ou manuscrites, destinées ou non à la scène, où figurent des animaux ou dont ils sont un sujet, est abordé sous différents angles, dramaturgiques, philosophiques, littéraires, historiques. Quelques exemples sont

montés en épingle, souvent repris dans différents chapitres : on passe de Taconnet à Delisle de Sales ou à Restif de la Bretonne... L'ensemble étonne, amuse, parfois passionne, il ne laisse pas indifférent.

Martine DE ROUGEMONT

Alicia C. MONTOYA, *Marie-Anne Barbier et la tragédie post-classique*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitième siècles »), 2007, 594 p.

La consistante monographie d'A. Montoya rassemble tout ce qu'on sait sur M.-A. Barbier, femme de lettres du tout début du 18^e siècle, assez connue comme auteur de quatre tragédies jouées à la Comédie Française, de quelques opéras-ballets et divers opuscules, et tout à fait inconnue comme personne. Elle y ajoute beaucoup. Une première partie intitulée « La construction d'une voix d'auteur » tente de cerner la personne et l'écrivain. Concernant la biographie, à part le fait que M.-A. Barbier est née à Orléans, il ne semble plus certain si c'est en 1670 ou 1664 (et il faut pourtant rendre honneur aux recherches obstinées, notariales, graphologiques, etc., entreprises) ; on ne sait ni quand ni pourquoi elle se trouve à Paris ; on ne sait rien de sa vie privée ; on ne sait pas si elle est morte (et où ?) en 1742, ou 43, ou 45... Pour compenser ce silence massif, A. Montoya propose de passer « de l'identité biographique à l'identité discursive », et elle construit donc, de l'extérieur pour ainsi dire, à partir d'un certain nombre de catégories critiques récentes (fondées notamment par Foucault, Maître, Viala), un auteur. Au passage, les vieilles accusations de plagiat d'auteurs-hommes sont réfutées de façon convainquante. Mais en revanche, dans quelle mesure peut-on parler de « profession » quand on n'a aucun indice sur les ressources et le mode de vie de l'auteur concerné ? C'est la volonté, encore, de s'appuyer sur des outils bien définis qui pousse A. Montoya à n'étudier, dans une seconde partie, que les quatre tragédies de Barbier, considérant que les concepts et méthodes ne sont pas encore suffisamment élaborés pour aborder les œuvres lyriques et comiques. On peut contester cette prudence, mais il faut rendre hommage au travail qui est fait, qui met en jeu et en rapport des centres d'intérêt multiples, comme rhétorique, psychanalyse et dramaturgie. Chaque tragédie sert de prétexte à des variations sur un motif différent : l'emblématique, la citation (beau thème important), l'« angoisse de l'influence » (référence à Harold Bloom), le basculement du « public » au « particulier » ; mais aussi chacune est abordée selon tous ces motifs et bien d'autres, ce qui permet de dégager à la fois la voix originale de M.-A. Barbier, et l'évolution de son monde tragique. Un petit reproche formel : l'index ne prend en compte que le corps du texte, si bien que beaucoup de références ne sont pas indexées (à titre d'exemple, la thèse de Jean-Pierre Perchellet de 1997, à qui est repris le terme de post-classique, figure pour 9 pages, on peut en ajouter 12 en lisant les notes). Et pour le fond : vouloir que Barbier soit la « première dramaturge professionnelle » amène à mal-traiter celles qui l'ont précédée ou accompagnée. Mais, réciproquement : une belle bibliographie internationale et interactive, et par exemple une intéressante ouverture sur la réception européenne des œuvres. Travail substantiel, et nourrissant.

Martine DE ROUGEMONT

Sarga MOUSSA (dir.), *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2008, 384 p.

Ce recueil, issu d'un séminaire de l'équipe 19^e siècle du laboratoire LIRE, frappe autant par l'originalité, la richesse des thèmes abordés que par leur caractère interdisciplinaire. À partir de l'image de la *Petite Gitane*, nouvelle picaresque de Cervantès, le monde des Gitans dessine « une contre-société libertaire » qui fascine et inquiète. Bien que le terme de Bohémiens ne soit plus employé pour désigner les peuples nomades d'Europe, il est très couramment utilisé au 19^e siècle. L'intérêt de cet ouvrage réside essentiellement dans la volonté de décrire et d'analyser la fonction ambivalente voire contradictoire des représentations des Bohémiens. D'où une réflexion passionnante sur le vocabulaire utilisé pour désigner ces différentes ethnies, vocabulaire

provenant à la fois des peuples sédentaires et des nomades eux-mêmes. Sous l'Ancien régime, on veut savoir d'où viennent ces hommes et ces femmes que l'on nomme Égyptiens, Éthiopiens, Nubiens, Sarrasins, etc. L'origine indienne de ces peuples n'est connue du monde savant qu'à la fin du 18^e s. Dans une autre optique, Frédéric Tinguely nous rappelle un spectacle de danse représenté au Louvre le 29 janvier 1664 par les personnes de la cour, dont le roi lui-même, et fait remarquer que « alors que la répression à l'encontre des Tsiganes est en train d'acquiescer une dimension systématique sous l'impulsion de Colbert, le roi se plaît à se travestir en Bohémien ». D'où l'hypothèse avancée « d'une cohérence profonde entre les dynamiques de répression et de folklorisation » et d'un constat, le fait que « les Tsiganes ne font leur véritable entrée en littérature qu'à partir du moment où ils sont visés par de mesurées discriminatoires ». Contradiction que l'on retrouvera au 18^e et 19^e s. puisque Henriette Asséou montre de son côté « que le développement du mythe littéraire s'est accompagné d'une disqualification morale des familles errantes connues sous le nom de Bohémiens ». Ce sont parfois aussi les écrivains qui s'identifieront de près ou de loin au personnage du bohémien et l'on se souvient des jugements de George Sand sur Rousseau à ce propos. Jacques Berchtold s'interroge sur l'identification de Rousseau à l'ours, sobriquet que lui a donné M^{me} d'Épinay, qu'il rattache aux querelles sur le théâtre et la musique italienne. La naissance de la philologie moderne correspond à la découverte de l'appartenance de la langue parlée par les Bohémiens et un linguiste anglais George Borrow va s'intéresser de près à la langue et aux mœurs des Tsiganes qu'il a rencontrés de nombreuses fois. Ce surprenant personnage connaît la langue romani, suffisamment pour traduire la Bible. Borrow devient le chroniqueur d'une « race » privée d'Histoire. Mieux que ne le fait Prosper Mérimée qui, malgré son souci d'objectivation, ne parvient pas à rendre compte scientifiquement des mœurs et de la langue bohémiennes. Autre volet important de cette étude, la place du bohémianisme dans les arts, musique, peinture, cinéma. Abordant la question de l'opéra, Olivier Bara montre une contradiction entre le codage de l'opéra et l'image du nomade qui « ignore les impératifs du lieu et de l'ancrage » et constate que le « Bohémien est privilégié pour sa nature théâtrale ». Dans l'étude que Sarga Moussa consacre à l'ouvrage de Franz Liszt, *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, écrit en français en 1859, il interroge l'image du Bohémien, « modèle de l'antivilis, les liens entre musique tzigane et musique hongroise et ce qui, « dans l'écriture de Liszt, peut relever d'une forme de « nomadisme » stylistique ». Ce qui attire Liszt dans la musique tzigane, c'est « quelque chose de primitif, une certaine violence qui rompt avec l'harmonie classique ». Il y goûte une « sorte d'utopie libertaire ». Il émet l'hypothèse de contacts entre Hongrois et Bohémiens d'où une fusion, selon lui, sur le plan musical. Sur le plan pictural, les réflexions menées par Xavier du Crest soulèvent une contradiction entre la représentation des Bohémiens, Gitans, Tsiganes et Romanichels dans la peinture française du 19^e et leur absence dans l'histoire de l'art. Delphine Gleizes consacre, pour sa part, une analyse passionnante aux représentations cinématographiques de *Notre-Dame de Paris* en montrant que « les mécanismes qui président à la transmission du mythe des Bohémiens sont analogues à ceux qui assurent le fonctionnement de l'adaptation cinématographique » puisqu'ils obéissent à une logique de sérialité mais aussi à une « signification renouvelée dans une reconfiguration de la fable et du contexte de réception ». Ce recueil passionnant qui aborde des thèmes souvent peu étudiés, explore de façon très originale la figure du Bohémien sous toutes ses facettes et la renouvelle considérablement.

Pascale PELLERIN

Alain RIFFAUD, *La Ponctuation du théâtre imprimé au XVIII^e siècle*, Genève, Droz (Coll. « Travaux du Grand Siècle »), 2007, 228 p.

C'est bien du 17^e s. que parle A. Riffaud, mais son ouvrage rigoureux, documenté et clair concerne tout autant les éditeurs actuels de pièces du 18^e s., qui rencontrent souvent les mêmes problèmes de restitution ou de modernisation. L'auteur se fonde sur une longue pratique, et fournit un grand nombre d'illustrations intéressantes. Comment ponctuer un

dialogue destiné à être parlé (ou déclamé) est un vrai problème, abordé ici dans toutes ses dimensions. Le dix-huitiémiste sera particulièrement retenu par le chapitre VII, où il découvrira que c'est le théâtre imprimé qui a obligé d'inventer au 17^e s. les points de suspension, dont nos auteurs ont tellement développé l'usage et la théorie... Voilà un livre utile et suggestif, une bonne référence.

Martine DE ROUGEMONT

Yannick SÉITÉ, *Du Livre au lire*. La Nouvelle Héloïse, roman des Lumières, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les Dix-huitièmes siècles »), 2002, 576 p.

La bonne fortune éditoriale récente du roman épistolaire de Rousseau témoigne du fait que son éternelle jeunesse n'est point démentie : traductions récentes italienne 1992 (Mesa), chinoise 1993, 1997 et 2002, portugaise 1994 (Moretto), anglaise 1997 (Stewart-Vaché), lituanienne 1997 (Doveikienė-Petroskas), norvégienne 1999 (Bessen), suédoise 1999 (Sprengel), hollandaise 2000 (Voorspoels), allemande 2004 (Firges). Pour mieux entendre le contexte dans lequel émerge cet ouvrage complexe, on dispose désormais d'une étude plurielle et interdisciplinaire magistrale. La parution de *Du Livre au lire* représente une avancée considérable dans la connaissance de ce qui se trouve engagé par Rousseau dans son roman. Y. Séité avait d'abord soutenu « La Nouvelle Héloïse » et son paratexte. Rousseau, le livre et la lecture sous forme de thèse de doctorat parisienne (1995, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille). Le titre *Du Livre au lire* reprend une formule célèbre de R. Chartier se rapportant aux pratiques de la lecture; cette dernière est une pratique créatrice qui confère au texte des significations plurielles et historiquement variées. Elle est l'expression d'un faisceau d'interactions noués entre trois paramètres : la mise en texte à partir de consignes explicites (ou implicites) inscrites par l'auteur proposant un protocole de lecture; la mise en livre ressortissant surtout à l'intervention de l'éditeur-imprimeur (M. M. Rey à Amsterdam) imposant une disposition aspectuelle et une typographie; enfin le paramètre du lecteur et sa propre inscription dans une histoire d'*habitus* à propos des modes de déchiffrement. La relation entre ces diverses instances est complexe et seule son étude fine et minutieuse, à propos d'un cas singulier, permet de faire progresser une histoire de la lecture. C'est dire l'importance immense du livre de Y. Séité, qui dépasse largement l'enjeu de la seule connaissance de Rousseau. La lecture sensible que définissent des auteurs comme Diderot et Rousseau pour orienter, reformater et refaçonner leur lecteur, présente sous certains aspects des continuités, et sous d'autre se réclame d'une modernité en rupture par rapport à des pratiques antérieures (la proximité paradoxale entre *La Nouvelle Héloïse* et *Jacques le fataliste* est bien démontrée; de même que *l'Éloge de Richardson* comme texte avant tout adressé à Rousseau). Y. Séité offre une analyse si bien détaillée qu'elle met à nu les lignes de crête permettant de démarquer le programme de décodage dont est richement équipée *La Nouvelle Héloïse* elle-même (comme aucun roman ne l'avait été auparavant) et les dérives sentimentalistes des lectures d'identification naïve plus tardives (étudiées notamment par Darnton et par Labrosse). La découverte proprement révolutionnaire des analyses « matérielles » de Y. Séité (N. Paige devait récemment le suivre) consiste à montrer un roman exhibant sa propre machine et laissant deviner le travail de coulisses où se fabriquent techniquement les procédés favorisant chez le lecteur l'illusion imaginaire et la propension à appliquer à soi le climat affectif. La remarque sur l'importance de la pertinence du diapason lyrique de Pétrarque, bien au-delà de la micro-citation effectivement produite, est une conséquence décisive pour la compréhension rénovée du statut de l'intertexte (en réalité, invitation à relire l'ouvrage cité en entier). Ce long ouvrage est toujours intelligent et agréable à suivre car, s'il propose des thèses absolument nouvelles, Y. Séité écrit dans une belle langue accessible et procède de façon pédagogique et sans jargon. Il y a dans ces thèses un enjeu théorique certain et l'ouvrage représente une avancée importante pour la science de la narratologie aussi (des catégories avaient été établies par Genette sur un plan général : enjeux de taxinomie et d'axiologie descriptive). Le cas d'espèce

est exploré de la façon la plus approfondie qui soit : les thèses sur les péri- et paratextes, les seuils, les discours de préface, les mises au point de postface (l'étonnante autonomie éditoriale de la Seconde Préface démystificatrice est bien exposée), les notes de bas de page, les préambules d'éditeur, les gravures de frontispices, les illustrations et leurs légendes font l'objet d'une évaluation de précision exceptionnelle. Le meilleur des bénéficiaires de la critique génétique n'est pas oublié (notamment les suggestions des fluctuations de l'onomastique et du titre : il est du plus haut intérêt d'apprendre que le premier projet de patronyme de Julie « d'Étange » était « d'Orsinge » (« signe aurifère » : proposons : Rousseau n'est-il pas perçu comme « os aureus », anagramme parfaite de son patronyme, bouche qui parle d'or?). De même la substitution de « moderne » *Héloïse* par « nouvelle » est éloquente (proposons : rapprochement de la tradition de l'exégèse chrétienne, écho à l'accordance de l'Ancien et du « Nouveau » Testament?). L'apport méticuleux des informations apportées par la correspondance privée de Rousseau (pour la période de gestation concernée) représente aussi l'un des apports majeurs de ce travail proprement refondateur. De façon plus générale l'ensemble de l'œuvre de R. est aussi bien connue que l'histoire du livre et les mises en relation incessantes et toujours éclairantes entre *La Nouvelle Héloïse* et les autres ouvrages de Rousseau (la Seconde Préface comme annonce et préparation de *Rousseau juge de Jean-Jacques* par exemple) représentent aussi un apport capital à la connaissance de la pensée de cet auteur. Seule micro-réticence : p. 85 : fallait-il reprendre comme argent comptant le lieu commun (dans la critique) de la prétendue « conversion de Wolmar » sans la remettre en question par une note? p. 290 : VI^e partie (tableau) : corriger 11 par 13 lettres.

Jacques BERCHTOLD

Jean-Yves TADIÉ (dir.) *La Littérature française : dynamique et histoire*, par Michel DELON, Françoise MÉLONIO, Bertrand MARCHAL, Jacques NOIRAY, Antoine COMPAGNON, Paris, Gallimard (Coll. « Folio essais »), 2007, tome II, 930 p.

Écrire le chapitre consacré au 18^e s. dans une histoire de la littérature française ne doit pas être chose facile. D'abord il y a des précédents, qui sont loin d'être tous méprisables, et puis il y a la difficulté même de l'exercice : comment parler de tout en peu de pages, n'oublier aucune œuvre importante, ne pas donner l'impression de compiler simplement une collection de fiches de lecture sur chaque auteur, ordonner un ensemble suffisamment divers pour ne pouvoir être réduit ni à une succession chronologique ni à un catalogue thématique, et *last but not least* ne pas être trop ennuyeux dans un exercice aussi nécessairement scolaire? Michel Delon, qui a par le passé co-dirigé le volume *Littérature du XVIII^e siècle* aux PUF et le *Dictionnaire européen des Lumières*, se tire remarquablement bien de l'épreuve imposée et réussit à raconter le dix-huitième siècle littéraire avec une aisance et une fluidité qui suppose sans doute une longue et quotidienne familiarité avec tous ces textes autant que le goût d'en transmettre la saveur aux lecteurs d'aujourd'hui. Le propos est ici divisé en quatre chapitres, chacun s'ouvrant sur la description d'un tableau (Lemonnier, Watteau, Greuze, David) – manière de souligner que la littérature n'est pas seule, mais qu'il s'agit en réalité d'un aspect d'une histoire culturelle, qui touche aux arts, aux sciences et à la philosophie aussi bien qu'au roman, au théâtre et à la poésie. Le premier chapitre est une sorte d'introduction générale, qui décrit ce qu'est la littérature au 18^e s. dans ses conditions concrètes d'existence : formes et circulation des textes, censures, reconnaissance des auteurs, etc. Les trois parties suivantes rangent le 18^e s. en trois « moments », qui sont une façon habile de ne pas trancher entre le découpage thématique et le découpage chronologique qui seraient tous deux insatisfaisants : l'âge rocaille, le moment encyclopédique et le temps des révolutions. On voit bien que chacun de ces chapitres a sa période chronologique privilégiée et qu'il s'agit de découper le 18^e s. en trois tiers, mais aussi que ces différents âges peuvent coexister, au même moment, ou dans le même auteur (Diderot l'encyclopédiste est rocaille avec l'*Oiseau bleu* et révolutionnaire avec l'*Histoire des deux indes*). Tous les auteurs sont là, et ont droit à

des développements qui reflètent assez bien l'importance respective que nous leur accordons aujourd'hui (il sera intéressant de relire ces textes dans un siècle pour voir dans quelle mesure l'intérêt porté à tel ou tel a changé). De ce point de vue, la mission pédagogique d'une histoire littéraire est remplie. Pour autant, on n'a pas l'impression pénible que donne parfois la lecture de ce genre d'ouvrage de voir sortir une à une de leur tiroir de petites figurines naphthalinées qu'on s'empresserait de ranger après le fastidieux mais obligatoire passage en revue. C'est plutôt un aperçu sur une totalité vivante peuplée d'individus singuliers qu'on aurait envie de connaître un peu mieux. De ce point de vue, c'est une réussite. L'ensemble est complété par une brève bibliographie et une utile chronologie.

Colas DUFLO

Angéline VATCHÉVA, *Romanät na imperatritzata. Romanovijat diskurs v avtobiografitchnite zapiski na Ekaterina II. Rakursi na tchetene prez vtorata polovina na XIX vek (Le roman de l'impératrice. Le discours romanesque dans les notes autobiographiques de Catherine II. Approches de lecture pendant la seconde moitié du XIX^e siècle)*, P. Sofia, éd. de l'Université de Sofia « St Clément d'Ohrid », 2008. Rés. en russe et angl. 362

Ce livre a pour objet de recherche littéraire les mémoires de l'impératrice de la Russie Catherine II, traités jusqu'à présent par les historiens comme une source des événements de l'époque. Les observations de cette spécialiste du 18^e s. se distinguent par leur poétique complexe qui est le résultat de la combinaison entre le traditionalisme épistolaire et publicitaire caractéristique pour la littérature russe et la problématique traitée dans les romans et les autobiographies occidentales de la même période. L'autobiographie de Catherine II s'avère l'un des premiers textes de mémoires russes où « les annales » traditionnels et les leçons de morale adressées au prince héritier sont absents. L'étude de Vatchéva montre que l'impératrice avait sans doute l'intention de publier ses écrits, rédigés en français – la langue des élites européennes à l'époque des Lumières. Y sont analysés les motifs empruntés des romans, surtout français, tels que l'enfance d'une fille mal aimée, l'âge adulte de la mariée malheureuse et la période d'isolement, de lecture, d'éducation physique (topoï des amazones) et le désir de prouver sa conduite masculine en s'habillant comme un homme. L'imitation romanesque de Catherine II va de pair avec son ambition de résister à l'amour imposé et de démontrer son talent de séductrice et de victime féminine. Dans ce contexte Vatchéva analyse le problème du bonheur humain qui trouve une interprétation philosophique dans les mémoires de l'impératrice où la volonté de Dieu ne détermine pas le destin de l'individu. Le troisième chapitre porte sur les rapports intertextuels de l'autobiographie de Catherine II avec deux romans connus du 18^e s. : « Lettres de Miss Fanny Butlerd » par M^{me} Riccoboni et « La vie et les opinions de Tristram Shandy » par L. Stern. Le dernier chapitre du livre comprend d'une part, un aperçu sur la lecture des écrits de l'impératrice, les raisons pour la censure dudit texte au 19^e s. et, d'autre part, l'intérêt « nouveau né » des Russes pour l'émancipation des femmes. L'apport remarquable de Vatchéva est d'avoir également analysé les problèmes de la lecture des mémoires de Catherine II qui ont subi les bouleversements idéologiques voire au 20^e s.

Raïa ZAÏMOVA

ART ET MUSICOLOGIE

Geneviève LAGARDÈRE et Gérard ROUSSET CHARNY (éds), *Les Quatre Saisons de Carmontelle. Divertissement et illusions au siècle des Lumières*, 28 x 22 cm, Paris, Somogy éditions d'art, Sceaux, Musée de l'Île de France, 2008, 199 p. + 1 cédérom.

Ce volume est le catalogue d'une très jolie exposition présentée au château de Sceaux en juillet-août 2008, dont l'objet principal était la présentation des *Quatre Saisons* de Carmontelle (1717-1806). Cette œuvre étonnante, nouvellement restaurée, est le plus grand « transparent » conservé. Il s'agit d'une œuvre peinte sur un papier velin très fin dont les feuilles sont

assemblées verticalement de façon à former une bande de plus de 42 mètres, montée sur deux rouleau de bois enfermés dans une boîte dans laquelle est ménagée une large fenêtre, derrière laquelle on disposait une lumière pour obtenir un effet de transparence. À l'aide d'une manivelle, on faisait défiler progressivement le tableau. On peut supposer qu'un accompagnement musical ou un commentaire spirituel venait compléter ce divertissement de société. *Les Quatre Saisons* fait ainsi défiler, en commençant par l'hiver, des scènes et des paysages variant continuellement. Il s'agit d'une campagne idéalisée, qui évoque autant l'Île de France avec ses églises aux clochers pointus que les jardins pittoresques à la mode avec leurs ruines artificielles, leurs rochers et leurs cascades – on sait que Carmontelle était lui-même créateur de jardins, notamment celui du parc Monceau. Chaque plan se caractérise par l'attention portée aux activités humaines, celles des paysans, des chasseurs, des pêcheurs, mais aussi aux costumes et aux objets. Les contributions du catalogue éclairent l'œuvre et son auteur. Elles replacent le « transparent » dans la culture paysagère à laquelle il appartient, qui intègre à la fois *Les Saisons* de Saint-Lambert, le nouvel art des jardins ou la peinture de paysage, et dans le goût des machines d'optique du 18^e s., théâtre d'ombre, lanterne magique ou étonnant « fantascopie ». Le catalogue est accompagné d'un cédérom qui fait défiler l'intégralité du transparent, avec un rendu qui doit être très proche de l'effet recherché à l'origine. Par un étonnant paradoxe, l'écran de notre téléviseur ou de notre ordinateur redevient pendant une vingtaine de minutes le cadre d'une boîte de bois à l'intérieur de laquelle défilent, dans une douce lumière, les travaux et les jours, mi-révés, mi-réels, des heureux habitants du siècle des Lumières.

Colas DUFLO

Christine LAMARRE et Sylvain LAVEISSIÈRE, *Les Prix de Rome des États de Bourgogne. Lettres à François Devosge, 1776-1792*, Dijon, Musée des Beaux-Arts, 2003, 29 x 21 cm, 302 p. + ill.

Créée en 1766, l'École gratuite de dessin de Dijon fait partie de ces institutions soutenues par l'administration provinciale dans les dernières décennies de l'Ancien Régime : la Révolution la supprima. Sous la protestation du prince Louis-Joseph de Condé, gouverneur héréditaire de Bourgogne, François Devosge en fut le directeur. Condé souhaitait avoir à Dijon, dans le Palais des États en reconstruction, les plus belles copies des œuvres italiennes, c'est pourquoi l'on organisa, comme à Paris, un concours destiné à envoyer, pour quatre ans, les meilleurs éléments à Rome. L'édition de la correspondance de ces jeunes artistes avec Devosge resté à Dijon constitue l'apport scientifique de l'ouvrage qui présente, par ailleurs, un panorama de la vie culturelle dijonnaise centré sur le goût des amateurs. À chacun des concours de 1776, 1780, 1784 et 1787, deux artistes (un peintre et un sculpteur) rejoignirent la Ville éternelle, sauf pour le dernier concours où le seul sculpteur fut du voyage. L'ambition de Devosge était de former ses élèves à la grande peinture romaine, à Raphaël en particulier et à Pierre de Cortone. Parmi des artistes qui restent aujourd'hui inconnus ou peu connus – les œuvres ayant concouru n'étaient pas conservées –, on compte quelques brillants sujets d'avenir, dont Bénigne Gagneraux que l'on redécouvre depuis quelques années et surtout Pierre-Paul Prud'hon, qui remporta avec le sculpteur Petitot le concours de 178 et qui, après un séjour décevant à l'école de l'Académie royale de Paris, où l'on peignait « petit », décida de revenir à Dijon d'où il partit pour Rome. En effet, sous l'influence de Devosge, l'école dijonnaise est hostile à l'académisme parisien encore chargé de rococo, « qui ne peut que gâter les idées du Beau qu'on ne puise que dans l'Antique » (Prud'hon à Devosge, 1783). La correspondance romaine concerne les visites et les travaux des élèves dont les copies destinées au Palais des États. Signalons, à ce propos, *Le Palais des États de Bourgogne* par Catherine Chédeau et Sophie Jugie (Paris, Éditions du patrimoine, Centre des monuments nationaux, 2007, 88 p.), une petite brochure assez savante sur le lieu qui accueillit l'École de dessin et le plafond de Prud'hon : « La Gloire des princes de Condé »...

François MOUREAU

Isabelle MAYER-MICHALON, *Charles Meynier 1763-1832*, préface de Jean-Pierre Cuzin, Paris, Arthena, 2008, 33 x 25 cm, 328 p. + ill.

Charles Meynier vécut de son pinceau du règne de Louis XVI à la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe en servant tous les régimes. C'était déjà un exploit qui lui valut à la fois la Légion d'Honneur et le titre de « girouette » sous la Restauration. Le catalogue monographique qui vient de paraître de son œuvre permet de mieux juger ce peintre aussi officiel qu'oublié par la postérité. Fils d'un marchand de chevaux du Quartier Latin, Meynier avait un vrai talent et il n'appartenait pas à ces dynasties d'artistes si communes au 18^e s. Ses débuts à l'École gratuite de dessin le menèrent à l'atelier de Vincent, le grand rival de David, où il se spécialisa dans la peinture d'histoire. Prix de Rome en 1789, il y séjourna de 1790 à 1793, date de la fermeture un peu brutale de l'Académie de France. On le retrouve alors en France, où, sensible à l'air du temps, il participe au grand concours patriotique de peinture de l'an II. Il habite chez son maître Vincent, soupçonné d'aristocratie et grand ennemi d'un David triomphant. Meynier peint pour le Directoire et les palais officiels, tout en conservant un clientèle privée et en exposant aux salons renouvelés. Puis vinrent Bonaparte... et Vivant Denon : Meynier sera le peintre officiel des grands événements de l'Empire avec des toiles immenses à la Van der Meulen où son génie du mouvement et des corps emmêlés fait merveille. L'asservissement des vaincus et la boucherie héroïque sont traités avec un évident détachement à l'antique. À la fin de l'Empire, Meynier peint l'histoire sainte nationale pour la basilique de Saint-Denis, ce qui le met de plain pied pour mettre en scène, dès le début de la Restauration, les hauts faits de la monarchie capétienne. Il mourut déjà un peu oublié en 1832. Quant à son œuvre multiple, pleine d'esquisses et de répétitions, elle est immense et orne aujourd'hui encore le palais du Louvre ou le palais Brongniart avec des trompe-l'œil, des décors muraux et des plafonds où se reconnaît le style anguleux et tourmenté très caractéristique de son art. Ses sujets sont particulièrement originaux et tirés de l'histoire ancienne (Plutarque), outre la peinture officielle citée plus haut. Il possédait une bibliothèque de savant antiquaire qui lui permit de peindre des scènes aussi rares que « le philosophe Bias rachetant des esclaves » et des allégories complexes : « Les nymphes de Parthénope, emportant loin de leurs rivages les pénates, images de leurs dieux, sont conduites par la déesse des Beaux-Arts sur les rives de la Seine » (pour la création du musée des antiques voulu par Charles X au Louvre). À ses grandes toiles, où un certain hiératisme évoque les « petits mannequins en bois » que l'on trouve dans son inventaire après décès, on pourra préférer le crayon et la plume du dessinateur : son style est d'un académisme emporté, souvent surchargé dans ses dessins achevés; il excelle dans les frises monumentales prêtes pour la transposition en ronde bosse comme le décor de l'Arc du Carrousel.

François MOUREAU

Céline MORETTI-MAQUA, *L'Apogée du masque au XVIII^e siècle ou la Sérénissime masquée*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Univers théâtral »), 2007, 163 p.

Émanant d'un docteur de Sorbonne ès musique, ce livre, consacré à l'usage fait du masque par les artistes vénitiens pour exprimer leur vision de la décadence de la république de Venise et leurs craintes d'un avenir incertain, va en fait plus loin. À travers le cas de la Sérénissime, c'est la comédie humaine dans son ensemble qui est concernée. Suivant un plan assez libre qui aborde successivement le masque et ses multiples fonctions (religieuses, culturelles et sociales), puis, plus spécifiquement, son rôle dans le domaine artistique (théâtre, peinture, musique), avant de l'envisager comme élément unificateur des arts à partir de l'exemple de Goldoni, Galluppi, Longhi et Tiepolo, qui ont des préoccupations communes (recréation d'un milieu, d'une atmosphère) et des procédés similaires (sens de l'observation, allié à un esprit satirique) qui font se rencontrer tous les arts. Goldoni est ainsi défini comme « maître incontestable de l'opéra buffa » et Longhi comme « le Goldoni de la

peinture ». Par le biais de leurs personnages masqués, ils interpellent ainsi leur époque sur la stupidité de ses comportements. Le masque, omniprésent dans la société vénitienne du 18^e s., apparaît de la sorte comme l'outil sociologique et culturel idéal pour témoigner non seulement de l'interaction du théâtre, de la peinture et de la musique à une même époque et dans un même lieu, mais aussi, paradoxalement, comme un moyen de démasquer la société dans laquelle on vit, en pointant ses vices et ses hypocrisies. À la même époque, outre-Alpes, Diderot faisait-il autre chose, dans *Le Neveu de Rameau*?

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Michèle SAJOUS D'ORIA, *Bleu et or. La scène et la salle en France au temps des Lumières 1748-1807*, Paris, CNRS Éditions (Coll. « Sciences de la musique »), 2007, 279 p. + ill.

La construction de salles spécifiquement dédiées aux représentations dramatiques fut l'un des exercices favoris des architectes du 18^e siècle soucieux de faire des théâtres des lieux où l'élégance des volumes se combinait à la perfection technique des coulisses. Au milieu du siècle, quand les spectateurs sont chassés de la scène à la Comédie-Française (1759), la restructuration peut vraiment commencer. Les traités d'architecture théâtrale se multiplient et une nouvelle conception du lieu scénique apparaît, morale, politique et sociale. C'est le propos de l'auteur qui étudie à la fois la théorie et la réalisation de ces scènes à travers les projets de 70 architectes actifs jusqu'à la reprise en main des théâtres par Napoléon en 1807. À côté des réalisations, les projets, souvent plus ambitieux mais jamais construits, témoignent du refus de la scène traditionnelle à l'italienne et, en pleine révolution néo-classique, du recours aux modèles antiques et au palladianisme. La leçon de Rousseau dans la *Lettre à d'Alembert* porte des fruits tardifs : le lieu clos théâtral, propice à tous les maux physiques et moraux, doit être intégralement reconsidéré. L'auteur présente ces divers projets, les architectes et l'écho des réalisations dans les brochures, les correspondances et les journaux du temps : tout le monde a quelque chose à dire sur l'art de construire les théâtres. Le bleu indigo domine rehaussé par l'or dans les théâtres de la nouvelle génération : c'est la couleur pastellisée du progrès et qui donne de l'éclat au teint des femmes. Le rouge sera banni après la Terreur. La scène étant libre, le rideau d'avant-scène peut devenir un quatrième mur, où l'allégorie se déploie. La salle et la scène sont clairement séparées. D'ailleurs, le spectacle peut aussi se trouver dans le « foyer » – une création nouvelle – et dans les « petites loges », scènes permanentes des rencontres libertines qu'illustrent romans et gravures. Sous la Révolution, les loges – signe féodal et d'inégalité par excellence – sont bannies des nouveaux théâtres ou dissimulées. C'est à cette époque que la scène devient l'espace des glorifications patriotiques et civiques inspirées du fameux couronnement de Voltaire en 1778. La liste de la centaine de théâtres construits en province et à Paris prouve, une fois de plus, que le 18^e siècle fut le grand siècle de l'art dramatique. Du très classique Victor Louis à Étienne-Louis Boullée l'utopiste, l'architecture théâtrale connut une mue définitive.

François MOUREAU